55-27-27

1

1. 12 abril 18-9

1re

Monsieur,

Daignez ne pas regarder comme une témérité trop grande, que j'ose m'occuper d'un second rapprochement d'idées sur la situation de l'Espagne. Votre Excellence m'a prouvé par des honorables bontés, qu'elle ne doute pas de mon zèle pour la noble Cause de mon Pays, de mon admiration pour ce qu'il a déjà fait, de ma foi sur tout ce qu'il peut faire. C'est là sans doute une confiance enorgueillissante en moi-même, dont les juste à estimer que d'autres Personnages éminents, qui distinguent dans le Génie national de l'Etat les mêmes vertus que Votre Excellence, & le même Zèle, & des talens utilisant, auroient aussi quelque confiance à la profession de mes sentiments. — Si leur suffisance, ou les vôtres ne permettent d'établir & de suivre un rapprochement dans des Principes, trop connus pour moi, dans ils font l'instruction & la glorie, mais toujours trop longs pour les Flammes de l'Etat qui désignent d'y prêter, & à qui chaque moment du jour apporte un besoin nécessaire. Je me suis donc proposé de rédiger par série ces efforts de mes faibles yeux, rassemblés, & liés entr'elles. Il sera composé en plusieurs Lettres, que j'aurai l'honneur d'adresser successivement

à Votre Excellence, en la suppliant d'en faire l'usage qu'Elle jugera à propos : La Suprême raison décidera sans appel, s'il peut être utile, ou non, de la communiquer. »

Dans le Mémoire que j'écrivis à Londres, au mois d'Août de l'année dernière, j'ai pu Votre Excellence a déjà parcouru nouvellement, vous avez vu que je m'exprimais sur les événemens d'alors :

« Rien n'est si grand, si beau, si magnanime, » que l'élan national dont l'Europe vient d'être témoin. » Des Peuples de leur Souverain contre leur Gouvernement, » l'Espagne pour ministère de Dieu, Corps entraîné par » la faiblesse d'une Cour, la trahison d'un indigne » Favori, — disons plus, par les vertus mêmes, qui lui » rendaient sa Souveraine, elle s'est réveillée tout à coup à la » nouvelle du danger de son Roi. C'est le réveil du Lion » dans les chaînes, avec toute sa majesté, toute sa force, » toute sa noble colère : Il s'agite, il rompt ses fers, il » s'élance, les dévore, l'Espagne est libre. »

« Avec quelle promptitude (continuais-je) cette flamme » du Patriotisme s'est étendue ! Comme les rayons du » Soleil même, dont l'Espagne est chérie, elle a tout » fertilisé, et tout s'est animé sous cette divine influence. » — « Madrid, siège du Gouvernement, et les principales » forteresses du Royaume, étaient au pouvoir de l'Usur- » pateur. Le Conseil de Castille, le Conseil des Indes, ces » Gardiens de la Loi et des Libertés nationales, avaient subi » le joug d'une facile conquête, obtenu par la trahison, » confirmé par la Majesté des Citoyens, et enfin par » des Victoires. Des Juntes Provinciales s'organi- » saient à l'exemple de celles d'Oviédo et de Séville; » des Généraux se présentaient, chaque Province a » son Armée. Valence et Saragosse, dans autres

» Remparts

« rompants que la Province de leurs habitants, reprimera
« l'Ennemi, le battant, détruisons les Divisions. Les
« Paysans armés tuèrent sur les frayeurs. Barbières et
« Lefèvre, heureusement joint aux attaques dans une plaine,
« frayeur éloignement au faible avantage, et se divisa sur deux
« qu'à la Supériorité de leur Cavalerie : Vingt mille hommes,
« commandés par Dupont, battu plusieurs fois, entourés,
« affamés, par une manœuvre habile, se rendre prisonniers
« de guerre avec tous leurs Magasins. L'Espagne s'en délivra
« en deux mois de 60,000 Ennemis, dirigés contre elle
« par le même Tyran, qui, la veille de son dernier
« attentat, lui commandait sans réticences, le gain
« d'une Province sur une autre. Etats son abrupt
« Domination — " . . . . . .

Bientôt après, une Escadre Anglaise se rendit aux Rades Espagnoles, dans la Baye de Cadix ; mais on ne parlait pas autrement du grand Succès remporté à Baylen. Les Français, saisis d'effroi, car qu'avaient-ils à l'Espagne une perte facile, tirent dans le Cœur d'Espagne Madrid, Burgos, Valladolid, dans qu'une Armée inquiétait leur fuite, dans qu'une autre Armée coupait leur retraite. Les passages des Pyrénées demeurèrent sans défense, et pendant l'Hiver, si favorable dans le Midi aux Troupes du Nord, de nouvelles légions de ces Barbares leur vinrent inonder l'Espagne —.

Il est utile de s'arrêter sur de pareilles fautes, qui ne peut être inévitable dans certaines circonstances publiques. « Mais il en résultera, et il est que juste, de rendre hommage à l'utile institution des Juntes. L'Europe l'a vu, la Postérité la plus reculée doit s'en souvenir, ce sont les Juntes

qui ne lassa l'Espagne, dans l'Été et l'Automne de 1808. — Au mois de Mai, une indignation longtemps renfermée dans les cœurs Espagnols, éclata enfin, et souleva partout la Multitude. Les places publiques des villes et des villages se remplirent d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfans, devenus à l'exécration les Traités étrangers et antinationaux, demandant au Ciel, sollicitant à grands cris, les guides et des Vengeurs. On voyait des Prêtres, et des Religieux, vénérables par leur caractère sacré, leurs cheveux blancs et l'austérité de leur vie, s'efforcer de soumettre ces mouvemens à l'autorité du Christ-Canisme et de la raison; tandis que des misérables, les uns vendus au Tyran, d'autres voulant s'enrichir par des crimes, provoquaient l'excès du désordre. Aucune force constitutionnelle, existante alors en Espagne, n'osa, ni la réprimer; ni les Tribunaux, ni les Autorités Municipales (Ayuntamientos,) en qui toute confiance était perdue. Jugeant de tous par quelques-uns de leurs Membres, la généralité du Peuple les croyait ou soumis, ou tremblans: il paraissait que, par une longue patience dans une Cour perverse, ils eussent perdu jusqu'au désir d'exercer leurs droits, et leur attitude consternée dans cette crise de l'Etat, semblait indiquer qu'ils regardaient la servitude la plus abjecte comme le seul abri sous lequel on pût conserver les biens et la vie. De ce calme de confiance, de raison et d'une Démocratie sanglante, qui me sauvait toute la race de Buonaparte, la Providence et le Caractère Espagnol firent sortir les fruits, dont la présence dissipa toute crainte prochaine

d'Anarchie

d'Amérique, & dans le Patriotisme éclairé qui guide
le nef de l'Etat au milieu de cette effroyable
tempête. Honneur, donc, & reconnoissance
immortelle aux Juntas provinciales ! Elles firent alors
tout ce qu'il étoit possible de faire, dans l'absence du
Roi, & de tous les Princes d'Espagne, retenus
prisonniers ; du Roi, de qui personne ne représentoit
la Majesté, ni ne pouvoit exercer dans toute son
étendue l'autorité unique & souveraine. Point
de cette unité, de cette majesté, de cette force, qui
ne peuvent résider en plusieurs, & qui constituent
un Gouvernement Monarchique, cette même
Multitude, à qui on doit l'établissement des
Juntas, conservoit, après la victoire de Baylen, un
pouvoir tendant à rendre les mouvemens militaires.
Il arrive, comme il arrive toujours quand le danger
s'éloigne, que la foule des hommes ignorans, irré-
fléchis, se refusera à prévoir, ceux le danger
passé pour jamais : elle ne s'occupa plus que de
fêtes religieuses & de réjouissances publiques. Il
n'y avoit, & il ne pouvoit y avoir assez d'union
entre les Juntas, & entre les Généraux, il n'y
avoit & il ne pouvoit y avoir assez d'autorité
attachée alors à aucune d'elles, ou à aucun d'eux,
pour que la sagesse & l'activité prévalussent
sur cette dispersion générale & funeste.

Un autre hommage encore, qu'il est également
juste de rendre aux Juntas Provinciales, se rapporte
au dévouement sûr, qui les porta unanimement
à renoncer à une partie de leur pouvoir, & à
placer au dessus d'elles-mêmes une Junta Suprême
& Centrale. Elles avoient senti, dès le moment

de Leur formation, le besoin d'un Centre commun de direction et de Gouvernement. Il y avait diverses opinions sur le moyen de l'établir. Celle des Juntes Provinciales, qui avaient rendu les services les plus considérables, ne manquaient pas de flatteurs qui insinuaient que la souveraineté dans l'Etat leur était reconnue et due. Mais aujourd'hui que la Capitulation des Français à Baylen a permis de respirer, on voit combien ces vrais Patriotes avaient horreur de toute prétention illégitime: toutes les opinions se réunissent à celle qui indiquait le moyen d'union le plus simple, le plus facile, le plus indépendant de toutes prétentions particulières, et le plus égal pour toutes les Provinces; et les Députés réunis de toutes Juntes formèrent la Junte Centrale.

Dans la lettre que j'aurai l'honneur d'adresser demain à Votre Excellence, je commencerai à traiter de cette Institution, si justement glorieuse, avec le respect qui lui est dû à tous de titres, mais néanmoins avec la liberté qu'on a droit de se permettre, quand on n'écrit point pour le Public, et qu'on cherche la vérité.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus respectueuse,

Monsieur,

de Votre Excellence

Séville, 12 Avril 1809.

Le très humble et très obéissant serviteur

Mis de la Brouzels

55-27-35

1. 12 avril 18-9

2,

2 - 13 avril 1809

23

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA GRANADA

2.

Monsieur,

Entre les opinions qui partagent les esprits sur le meilleur moyen d'établir un gouvernement pendant la détention du Roi, j'en rappellerai une seule, qui me semble de peu d'importance, et qu'il me paraît essentiel d'examiner, parce que plusieurs personnes la conservent encore aujourd'hui.

Cette opinion consiste à vouloir que les Cortès fussent assemblées pour élire immédiatement un Régent du Royaume, et les Membres d'un Conseil de Régence. On la propose par le seul objet très désirable, dit-on, de donner au pouvoir, de nommer la plutôt possible à des inventions nécessaires au gouvernement, de quelque grande utilité qu'elles soient pour le moment, de se rattacher à la Constitution de l'Etat, et de donner désormais aux règles sages, et d'une exécution facile, qu'elle a prescrites. — Un autre avait pour second objet, de concentrer le pouvoir dans un seul Conseil de peu de Membres, et de confier l'exercice de l'autorité suprême du Roi, l'action salutaire de la Majesté du Trône, les moyens d'exécution, d'activité, d'énergie, à un seul Prince, qui eut été tenu de prendre les avis du Conseil.

Mais, 1.er, Qui eût envoyé les

Cortes ? Le Roi seul a ce pouvoir, quand il est libre ; et dans les circonstances extraordinaires où le Roi ne peut exercer sa volonté, la Constitution veut que les Ayuntamientos y suppléent, et que les Cortes s'assemblent elles-mêmes. — Or ces Corps Municipaux, élémens antiques des Cortes, avaient tellement perdu l'ancien privilège (comme je l'ai déjà observé) qu'il ne vint à l'idée de personne que leurs démarches pussent être approuvées, ni leurs commandemens obéis.

D'un autre côté, ni les Juntes, ni le Conseil de Castille, ni une réunion des Députés de celles-ci, n'étaient [illegible] pour convoquer les Représentans de la Nation, dans les circonstances de ce pouvoir. Ainsi, pour rentrer dans la Constitution, on est donc commencé par la toucher à l'une de ses lois fondamentales. Ainsi, en se proposant d'étayer et de conserver le Gouvernement Monarchique, on est abattu une de ses plus fermes colonnes ; on est adopté des formes et des Chambres populaires, négligeant de voir à quoi l'habitude, diamétralement contraires, de ces Formes et de ces Elections, mènerait les Etats.

Les Députés des Membres des Cortes auraient-elles été composées ? Assurément il aurait été nécessaire d'y appeller les Députés des Villes, qui ont toujours eu droit d'y être représentées. Il aurait fallu, dans des circonstances aussi graves, y admettre (comme cela s'est pratiqué quelquefois) des Députations du Clergé séculier et régulier, et de la Noblesse du Royaume. Enfin, vu cette même difficulté des circonstances, et l'intérêt général qu'elles inspiraient, on n'aurait pu se dispenser (d'après quelques exemples) d'appeller

ainsi

aussi aux Cortes, par leurs Députés, beaucoup de villes qui le leur agrandies, et à qui leur utilité, leur population, leur influence, semblaient avoir acquis un droit, par l'usage ancien, de leur refuser. Mais, 1°, la Municipalité de Ville qui me devait la représentation aux Cortes, étant sans crédit alors, il me fut bien à craindre que la Régence ne se portât à des violences pour influer sur leurs élections, et que la généralité du Peuple ne dût les Députés nommés ainsi, pour Suspects, et ne leur refusât toute confiance. — 2°, Il me fut également à craindre qu'une populosité bien ou mal acquise ne dirigeât (soit en moi, ou par la voie) une partie des autres élections, de manière à m'intercepter dans le Sénat représentatif de la Régence, des Députés indifférents, des Députés turbulents et pervers, des Députés ambitieux ou vendus à l'ennemi, des hommes timides ou faibles, et d'autres prêts à trahir.

3.me enfin, dans quel tems voulait-on convoquer les Cortes? Dans le tems où l'ennemi, maître encore de forteresses et de quelques parties du Royaume, la menaçait de priver de toute loi du Royaume, le monarque de puissance Royale, — dans le tems où l'intrigue de Buonaparte semait la défiance, la peur, les prétentions, pour désunir, affaiblir et corrompre. Et qui me voulait sur la conduite politique de cette grande Assemblée? Qui l'aurait contenue dans des bornes Monarchiques? Quelle autorité salutaire l'eût présidée, lui eût inspiré la sagesse au sein des troubles, au milieu d'une guerre terrible, l'eût empêchée (dans les frayeurs et les mouvements, dans une réunion nombreuse et toujours agitée à l'approche du grand péril) de

de traiter avec le Tyran, comme on l'a fait à Vienne, à Rome, en Suisse, &c., ou de se prêter elle-même aux fonctions, comme les Assemblées Françaises?

Ces considérations d'un grand poids ne permettent pas de douter que le parti le plus sage, dans les circonstances où l'Etat se trouve, ne fut de différer la Convention des Cortes, & d'établir immédiatement, comme on le fit, une Junte Centrale, composée des Députés de celles de toutes les Provinces: la formation n'a causé aucun ébranlement politique, & n'a pas fait faire un pas de plus hors de la Constitution de la Monarchie. — Il y a les mêmes considérations à présenter aujourd'hui à ceux qui, affirmant avec raison qu'on ne peut sortir dans la ligne constitutionnelle, dans les malheurs de l'Etat, que forcé à s'écarter, prétendent (bien à tort, selon moi) que c'est par une Assemblée de Cortes qu'il faut s'ouvrir pour y revenir; détour comparable à celui d'Ecolier retournant au Collège, qui, dans leur bavardomanie de vie, & par esprit de liberté, choisissent entre deux chemins le plus dangereux & celui qui d'abord les en éloigne. On ne peut même plus, en défendant cette opinion, s'appuyer du motif d'une nécessité présente: car cette grande nécessité naissait du besoin d'avoir une Autorité à laquelle toutes les autres dans l'Etat fussent subordonnées, & c'est la précisément l'objet pour lequel on a institué la Junte Centrale.

Son autorité est reconnue, non seulement

par

pour toutes les Juntes Provinciales, mais dans tous les autres Dominions que l'Espagne possède hors du Continent de l'Europe. C'est un bien grand service qu'elle a rendu : car si le système des Juntes Provinciales indépendantes, quoique utile dans le principe, eut continué plus longtemps, non seulement les abus que la négligence, ou un zèle aveugle, avait introduits dans quelques-unes de ses parties, auraient fini par causer la dissolution du pacte, une faiblesse extrême et des révolutions sanglantes, mais les Provinces de l'Amérique et les isles auraient aussi formé des Juntes, pour se gouverner elles-mêmes, danger qui menace encore, comme je l'observerai par la suite, si cette ligue de la Junte Centrale, telle qu'elle existe, n'en pas même une suffisante barrière.

— La Junte Centrale, au sortir de sa formation, se vit reconnue par l'Angleterre, cette grande Alliée de l'Espagne, ainsi que par la Cour de Suède : elle le fut de même par tous les Etats qui n'étaient point à Buonaparte, ou qui refusèrent d'abord de remplir l'obligation de lui obéir. Enfin, puisqu'elle gouverne la totalité de la Monarchie, qu'elle dirige la Guerre et les Relations extérieures de l'Etat, la Junte Centrale remplit les fonctions au delà même de celles d'un Conseil de Régence, et j'avoue que je ne vois pas le besoin de lui en substituer un autre.

Quand on s'expose à un danger politique,

tel que celui d'assembler des Cortes pendant la détention du Roi, et sans qu'il y ait un Prince Régent du Royaume, il faut au moins se proposer un grand but d'utilité. Et que gagnerait-on à faire élire un Conseil de Régence par les Cortes ? Toutes les Provinces sont représentées dans la Junte Centrale, qui tient lieu de ce Conseil. Elle renferme incontestablement des talents supérieurs, et des Hommes d'Etat remplis de lumières, d'expérience, de désintéressement personnel, de patriotisme et de prudence ; et c'est leur activité qui conserve tout ce qui nous reste d'utile. On se plaint qu'elle est incertaine, et délibère quelquefois quand l'occasion d'agir se presente ; je trouve, pour moi, que le degré d'activité qu'elle déploie, dans les circonstances où elle se trouve placée, doit plutôt surprendre ceux qui connaissent le mécanisme des Assemblées représentatives et délibérantes.

L'Histoire offre quelques exemples d'Assemblées gouvernantes qui ont été très actives, quoique très nombreuses : mais les circonstances, qui n'existent pas en Espagne, et qu'on n'y verra jamais, j'espère, favorisaient cette activité. A Rome, par exemple, avant les Empereurs, le Sénat (humble dans ses commencemens, et soumettant tout aux Assemblées du Peuple) s'était arrogé par la suite une autorité presque sans bornes : Conseil, Emplois, Dignités, moyens d'Elections, les Patriciens possédaient

persécutions tout. De tels avantages leur donnaient
un ascendant énorme sur la Masse du Peuple,
et s'ils venaient à craindre néanmoins qu'elle ne
se soulevât, il ne fallait que l'exemple d'une
élève : la Sénat ne songeait jamais d'une
révolte pour commencer une guerre ; la Tyrannie
fournit de nécessité à Rome, l'établit aisément
par l'attrait de la liberté et du pillage ;
suivait les Consuls. Ces guerres furent, presque
toutes, dirigées contre des Nations comparativement
barbares ; ce sont, toutes les fois que la République
des Romains devenait dominante, un Dictateur
était nommé, pour que l'Autorité se concentrât,
et devint plus grande et plus puissante. Enfin
cette histoire est celle de la Tyrannie de quelques
familles sur un peuple, sur l'autre sur d'autres
peuples pour des Conquêtes, fruit de l'ambition
des Tyrans. Que dirai-je des Assemblées
Françaises, auxquelles vous avez donné
existence ? Spectacle dégoûtant, puisque accepté
dans la première, il s'est offert à côté de toutes
les horreurs, de tous les vices mis à découvert,
de tous les crimes heureux, presque toujours
estimable, et presque vertu ! Elles ont
été leur durée, à l'Anarchie qu'on leur laissait
prolonger, au Gouvernement révolutionnaire,
à l'Emigration qui la secondait, à la Terreur,
aux Supplices. Daignez aussi vous souvenir,
Monsieur, que cette autorité sanguinaire un
Comité l'exerçait, que Danton fut un Dictateur,
que Robespierre en fut un autre ; qu'après eux

il fallut concentrer le pouvoir dans un Conseil de cinq Directeurs ; ce qu'on fit, après une courte épreuve, Buonaparte fut appellé, Despote aussi cruel, mais plus habile dans les apparences, l'usurpation fut aussi révolutionnaire que celle qui l'avait précédé, quoiqu'on en puisse dire.

Ces moyens de tyrannie, qui tout en même tems eurent de la plus grande activité de dehors et d'étrangers, n'existèrent en Espagne au pouvoir d'aucune Assemblée. Quelquefois on est porté à le regretter ; mais que sera à qui les revers de cette Campagne ont dessillé et fortifié, réfléchissons qu'une Assemblée gouvernante, que durera la réunion de plusieurs Assemblées (celle qui en disposera de la Junta des Provinces) ne pourraient avec une modération d'une autorité arbitraire sur les biens, la vie et la liberté. — Qu'il se souvienne qu'il y a dans la nature de toute Assemblée nombreuse de ne pouvoir être tyrannique à demi, que la Despotisme de plusieurs dévore plus de victimes que celui d'un seul, et qu'enfin la Junta étant obligée de s'appuyer sur la généralité du Peuple, ces mesures arbitraires qu'on voudrait qu'elle se permissent, précipiteraient bientôt la Nation dans un Despotisme, le pire de tous, celui de la Multitude.

Ce qui prouve incontestablement que Buonaparte est en horreur à ses ennemis, c'est que, gouvernant seul et avec un pouvoir absolu, il continue (parce qu'il y est forcé) la tyrannie

la tyrannie du Comité de Salut public & de Robespierre ; & ce qui prouve de même que la Junta Centrale en suprême d'Espagne, c'est qu'elle n'a jamais, quelquefois sans unanimité, quelquefois même contrariée par d'autres, elle a suffi néanmoins aux exigences communes de la Gouvernement, n'employant de moyens que ceux des Lois existantes, unies à la persuasion, à l'éloquence, à la douceur.

Loin d'attribuer à la Junta Centrale aucun des malheurs de l'Etat, aucune des difficultés présentes, il faut lui rendre hommage, puisqu'elle fait tout ce qu'une Assemblée peut faire dans de pareilles circonstances : on doit l'entourer de reconnaissance, de respect & de vœux. Remédier à ces difficultés, prévenir de nouveaux malheurs, élever la Monarchie au dessus de presque toutes les chances de la guerre & de la politique, voilà ce dont il est question de s'occuper, & ce dont la Junta Centrale peut immédiatement préparer les moyens. Elle doit le faire sans ménagement de fausses politiques, & sans exposer la Monarchie à une complication de nouveaux périls. Elle doit le faire, si elle croit que l'Opinion publique le soutient dans cette Entreprise, à laquelle c'est le devoir de tout Espagnol de l'animer. Elle le fera : car ce grand objet en devient la première de ses obligations. Après ce motif, dont j'espère de prouver la vérité, il est inutile d'en énoncer d'autres : Cette preuve sera l'objet d'une des

Lettres qui suivront celle-ci, si je n'ai pas encore obtenu des bontés de Votre Excellence, et de Elle daigne promettre qu'un homme qui a tout à apprendre d'Elle, continue à lui exposer librement sur les intérêts présents de l'Espagne, ce qu'il conçoit et ce qu'il désire.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse,

à Monsieur,

de Votre Excellence

Séville, 13. Avril 1809

Le très humble et très obéissant serviteur

Mquis de Brossal

2.

2e - 13 avril 18-1

23

3ª 18 abril 1809

24

Monsieur,

Je demande permission à Votre Excellence de
parler dans cette lettre quelques fois en français, et quelquefois
même dans je n'ai pas exprimer la pensée, mais de la
peindre l'idée me paraît à écrire. Je me rappelle, en
écrivant, les Conversations auxquelles j'ai assisté depuis
quelques semaines. Puissé-je exprimer une telle comme
je la désire! N'oublions pas, dans tous les cas, mes
Personnages que j'honore!

Il est naturel pour moi de garder votre Excellence
l'attention dans le Gouvernement. Votre nouveau sur
l'Italie avec tant mérite de reconnaissance, que nous
ne saurions l'imposer même à lui impunie aux malheurs.
Cela en serait sortir d'un Pays où l'on aime de l'Espoir;
Cela en particulièrement vrai de l'Espagne, aujourd'hui.
Dans ce désordre commun, nulle classe n'est indifférente;
Il vient d'avoir confiance de l'avenir négligé, et
de voir d'avance tous les fautes dont responsables à
toutes les conséquences, toutes les fautes dont responsables à
ceux qui gouvernent. Ceux, heureusement, sont
aujourd'hui encore (Et! comment pourrait-on avoir
déjà oublié leurs crimes derniers?) de ces mécontents
-ments qui désormais prime la confiance qu'on a dû
justement pour eux. Je crois néanmoins que ces
reproches ne devraient pas leur être adressés. C'est

à la Chose publique toute entière, de ces circonstances de ces tems malheureux (qu'il faut changer en des tems heureux) que les causes de cette Campagne de Les alarmes sur l'avenir, de rappeler indubitablement — et doivent être attribués avec justice.

Par les raisons que j'ai déjà exposées dans une lettre précédente, il n'était pas au pouvoir de la Junte Centrale de faire lever en Masse le Peuple Espagnol. Entreprise, que des plumes très éloquentes accompagnent de plusieurs millions d'adversaires décidés à le vaincre, n'a tenu à combattre que quelques Armées de 20 mille hommes, et quelques uns dans la disposition de la Capitale Française, la supériorité du nombre a plus fait encore.

Il n'était pas au pouvoir de la Junte Centrale de remédier à la faiblesse de ces Armées malheureuses, ni d'en envoyer d'autres opérer leur dégagement: car elle n'en avait pas de formées, et les Armées ne se forment pas sur le champ, par quand il y a — tout à la fois Conjuration et Malveillance; je ne dis pas Malveillance de paroles; je désigne encore moins ce Fanatisme anti-religieux, extravagant et féroce, que les Jacobins allumèrent en France; je veux parler de cette Conspiration Sainte, qui est une Religion pour le cœur, de cette Flamme active, énergique docile et se soumettant à des règles, qui brûle dans les cœurs Anglais. J'ai déjà dit que le Gouvernement, tel qu'il est — n'avait pu l'éteindre que par une éloquente persuasion. Mais je dois observer aussi que les fonds votés et employés pour la transmettre aux Gouvernés, dans une Gazette fort ancienne et quelques Proclamations. Je ne sais si la Junte Centrale a mangé de l'

Londres

hardiesse, comme on le dit, ayait ne donne pas de peine d'autre, c'est qu'il faut avoir de ménagements pour soudoier un Peuple fier des libertés ancienne de ses habitudes de la Constitution de son pays. J'aime mieux cette manière, peut-être, que l'indécence barbare de prétendre conquérir un Pays voisin, qui n'avait aucun d'entre ses législateurs d'un Pays voisin, qui n'avait aucun d'entre ses législateurs d'un Pays voisin, qui n'avait aucun d'entre ses législateurs d'

Pour établir entre toutes les Provinces de la Monarchie cette union parfaite, d'où il serait résulté qu'un Paysan de Gallicie, ou de la Manche, aurait mis la même ardeur à défendre la Castille ou Aragon, ou la Catalogne, qu'à défendre sa propre maison, sa femme et ses Villages, il eut fallu de même plus de moyens d'allumer l'Patriotisme. C'est ainsi l'ouvrage de beaucoup de tems que ces Institutions, qui dirigent les affections du cœur humain vers le sentiment que leur imprime la Nature! Ou bien, si la Patrie commence à s'applaudir au Tems, l'exemple des Vétérans, et l'habitude supplée au tems, j'ose dire si toutes les Justes parties n'eussent aidé la Junte Centrale autant qu'elles l'auraient pu, et j'en doute fort: Si on s'est peu donné la peine de ne pas préférer sa famille d'abord, sa ville ensuite et sa Province, à la collection de toutes; Si pour un esprit d'unité par la réflexion, pour agir en délibérer toujours d'après ce principe abstrait, que l'intérêt de la Patrie (c'est à dire, de l'Etat, de son intégrité, de sa Constitution) doit passer avant celui des objets plus immédiatement frappants de nos premières affections; Si on s'est commandé de refuser à entendre, par exemple, que les Asturiens devaient aller délivrer la Catalogne, puisque menacés chez eux, et il est naturel de le dire, "Nous gardons nos foyers, nous sommes trop éloignés de ces pauvres gens, qu'ils se délivrent eux-mêmes, ou que les Provinces plus voisines que la nôtre les secourent"; — qu'il me semble impossible ni d'exiger, ni de croire, qu'il y ait beaucoup de Membres des Juntes particulières capables de tels efforts sur eux-mêmes, et de tous ceux qu'il faut pour communiquer aux autres hommes cette énergie prononcée. Je n'ai pas vû que

ce

ce brave et intelligent général Blake, qui leur donne la vie, disputons à l'ennemi chaque pouce de terrain, et ne cessons de combattre de village en village et de colline en colline. Je ne puis vous dire, mon cher ami, combien le cœur me saigne de devoir abandonner aux mains de l'ennemi la belle province de Valence, où la Catalogne, et la Biscaye surtout auraient besoin pour la protéger, d'avoir une armée moderne. Mais j'étais à Villarroya, lorsque l'on délibéra de ne pas envoyer en Catalogne, à ces 3 mille hommes que cette île peut fournir, sous prétexte qu'elle en aurait peut-être besoin pour sa propre défense. Mais j'ai dit que la Catalogne même était première, et qu'il y avait division entre la Junte de la Province et celle de Gironne, qui l'empêchait de voler à son aide. Mais j'ai dit (comme tout le monde en Espagne) que plusieurs des perles de nos malheurs publics avaient pour cause principale l'indocilité et la timidité de presque toutes les Juntes distributives d'une portion de l'autorité de la Junte Centrale dans les Provinces, comme Députés de la Commission du Pouvoir Suprême, a été une très bonne mesure, dans tous les cas possibles, mais n'a pas suffi, et ne peut suffire pour remédier à des infirmités si graves. Elles sont inhérentes au Corps politique, tel qu'il est : elles le ruinent sourdement, quoiqu'avec rapidité. Il faut chercher pourquoi cette inhérence, et commencer par là, sans cesser d'obtenir, fortifier le Corps politique, ou la fin nous échappe.

Il me paraît impossible, et il n'est pas dans la nature des hommes, ni des choses, que le Général Blake soit habituellement battu avec les

Junta Centrale, qu'une taille des Provinces dont une partie est envahie par l'Ennemi, ou des Provinces d'où leurs troupes doivent tirer des vivres et d'autres secours. Nous ne donnons pas dans l'ancienne Rome, où le Tonneau Patricien était élevé à la fois pour le Sénat et dans la guerre. Les rapports entre les Juntes et l'Armée sont connus, embarrassés, et finiront par la Ruine de tout. Les Officiers Français, malgré ce dont elles fourmillent dans leurs jalousies, dans l'étalage de leurs prétentions à tout savoir, dans le mépris de leurs débats publics et de leurs récits, ont ignoré le secret des Généraux, qui la méprisent et l'font, et ne la connaissent pas. Leurs Comités étaient tenus dans la même pâte. Leurs Comités étaient tenus dans la même ignorance, ou trompés, ou désobéis. Chaque Général ménagerie l'appui, ou du Ministre de la Guerre, quand celui-ci avait quelque puissance, ou d'un Membre faisant dans le Comité, ou de quelque Députation, de ceux qui s'appuyaient de la Députation pour mépriser l'Assemblée-même. Car Personne pour modérer l'Assemblée-même. Car l'homme qui commande une Armée, et qui répond de ses succès et de sa défaite, ne veut pas obéir à plusieurs Maîtres, parce que la responsabilité de plusieurs, est nulle; et à proportion de ce qu'il a plus de confiance militaire, il a plus d'envie et de plus de confiance militaire, il a plus d'envie et de moyens de secouer cette vaine dépendance. Ainsi, il en injuste de mesurer la légèreté d'un Général, dans les temps de troubles, sur son plus ou moins de docilité aux ordres d'une Représentation nationale. Combien d'exemples les Assemblées Françaises n'ont-elles pas donné de cette injustice, jusqu'à ce que, par leur alliance avec les Clubs de Jacobins, établi partout, et avec les Soldats de chaque Armée contre leurs Chefs, elles aient eu moindre besoin de Généraux, que de Chefs de Brigands, pour assassiner et piller, plutôt que pour vaincre? —

J'écrivis

J'écris dans ma chambre ; mais je suis sûr que la
personne de ce que je viens d'annoncer, se trouve dans ce
qu'une publie le Français en même. Je regrette
particulièrement de ne pouvoir citer dans cette lettre à
Votre Excellence, un Corps de Carnet ; dans j'ai souvenir,
de les Mémoires du Général Dumouriez, qui a fait
le grand bruit qu'il a eu en 1792, que par la dispo-
-sition de Santander, et par la République
— J'ai déjà observé que plusieurs Juntes Provinciales,
et plusieurs Juntes des villes, ne paraissaient pas
avoir secondé avec assez de zèle les Armées qui
défendaient les Provinces orientales, et que d'autres
avaient paru contrarier, par leurs soupçons et leur
indécision, la volonté de tenir, et de prolonger la
défense : L'homme qui commande est alors bien
malheureux, s'il a son devoir à cœur ! Il est
faible, aussi, que l'Espagne ayant à se défendre, à la
fois, sur plusieurs points, et par plusieurs Armées
des généraux, indépendants l'un de l'autre (puisqu'il
n'y en avait pas qui commandait à tous) de concerter
l'un à l'autre, de concerter ensemble, leurs opérations militaires : je veux
parler des opérations nécessaires pour prévenir à
l'ennemi de la Campagne, c'est-à-dire de celles
que les mouvements de l'ennemi détermineront, et qui
devront toujours se rattacher au Plan général,
sans néanmoins modifier par l'esprit du Chef qui
les ordonne, et par les moyens dont il peut
disposer alors. Je demande donc s'il n'eut pas
désirable que l'Armée favorite en Opéra-
-tions d'une autre plus forte, plus en danger
qu'elle ? Cela peut avoir lieu quelquefois ; mais
l'obstacle se présente aussitôt, et cela n'arrivera

guère : car pourquoi toujours, mais plus particulièrement dans une République, chaque Général d'armée soulèvement de l'Armée dont il est responsable, comme chaque Junte, de la ville ou de la Province.

Quant au Plan général de défense, que de bien meilleures têtes que la mienne ont conçu, Votre Excellence sait jusqu'à quel point la Junte Centrale peut astreindre les Généraux à s'y conformer. Je connais quelques-uns de Messieurs les Généraux très libres de s'en écarter largement, dans quelques circonstances que l'Espagne déplore. Je pense que la Junte Centrale fait bien de consulter des Généraux, mais d'en rapporter souvent, de plus ou moins, à chacun d'eux sur ce qui tient au Plan général, ou au malheur attaché à l'ordre de choses actuel, de qui pourra avoir les inconvéniens les plus graves.

Les Généraux Espagnols ont eu à combattre pendant cette Campagne d'hiver, mes difficultés. J'ai déjà fait mention de plusieurs, à mesure que l'occasion s'en est présentée, mais non pas d'une des plus grandes, celle d'être obligés de s'occuper dans cette saison, également de tous les détails d'une Armée. La tête d'un homme a peine à y suffire. Un Général doit pouvoir de faire rendre un compte exact de chaque détail, à tout moment ; Mais c'est l'ensemble qu'il doit avoir toujours présent à la pensée.

Voilà pourquoi on a tenté en Allemagne et en France, d'ajouter aux connaissances à retirer d'un Corps de jeunes Officiers d'Etat-Major, élevés pour cette partie, de s'exercer à la Guerre. Il y a toujours quelques-uns de ces jeunes gens dans

un Chef, attaché à chaque Armée. Ce Chef aura leur Aide, postérieur de Liège dira la moyenne dans une Armée de deux Généraux une division, les Adjoints, l'Intelligence, l'Equipement, l'espionage, la Connaissance Topographique des Lieux, &c. L'institution dont je parle, &c. y a Surtout dû au Général Bertier, lui a été d'une immense et terrible utilité, particulièrement contre les Espagnols, qui n'avaient rien d'approchant établi chez eux. Il paraîtra donc désormais à Votre Excellence, de remédier, autant qu'on le pourra dans l'ordre présent des choses, à cette négligence de Godoy qui en a coûté cher à son Pays. Je ne doute pas qu'il n'y ait en Espagne quelque Général savant dans la Mathématique de la Guerre, ainsi qu'un nombre de Sujets capables des diverses branches de cette grande étude. Elle est très différente de celle du Commandement. Bertier me commande peine ; le Général Mack, &c les Princes Autrichiens n'entreront jamais dû commander.

Encore la remarque d'une autre difficulté pour les Généraux, &c j'ai fini cette Lettre que la Poste a prolongée. Plusieurs Juntes Provinciales, dans le cas qu'elles étaient Supérieures, voudront exciter la Patriotisme par des grades militaires, ne les accordent pas toujours avec discernement de Sobriété : C'était un abus dans la distribution de récompenses royales, un abus du moment, & dont l'inconvénient est passager. Mais j'oserais penser que l'ancien usage de ne tirer jamais (ou presque jamais) les Officiers, du Corps des Sergents, de laisser les

je prépare des Lieutenans-mêmes mêlés dans ce grade, et de nommer aux Compagnies beaucoup de jeunes gens nouveaux venus, pour avoir sur l'Armée un effet plus visible au dernier. Il y a une Ordonnance de la Junte Centrale, du mois de Décembre dernier, qui, vû qu'un grand nombre d'Officiers avoient quitté leurs Régimens, leur prescrivoit de rejoindre, sous peine d'être jugés pour désertion, et punis de mort comme des simples Soldats. Quelle horrible peine pour des Officiers, dont la conduite leur attire une pareille menace! ce pouvoit-il encore être dans cette vûe? N'devoit-il pas possible d'autoriser les Généraux à proposer au Ministre de la Guerre, d'anciens Lieutenans et des Sergens de quelque mérite, pour remplacer les Capitaines et les Lieutenans qui déserteroient ainsi? Les Français ont fait un grand parti de l'avancement offert aux Soldats, et le Roi de Prusse paroit y avoir fait attention dans la nouvelle formation de son Armée. Cette guerre est celle de tous, et de chacun. Un tel moyen d'exciter l'émulation augmenteroit l'activité nécessaire aux Généraux, et la force relative des Armées. Peut être donc, sur ce point, comme sur quelques autres, devroit-il désirable que la Junte Centrale fut s'écarter d'une routine ancienne, qui n'a rien de commun avec la Constitution de l'Etat; mais il n'est pas en moi de décider si elle le peut

avec

avec fondance, et Monsieur ma cette dépêche dans la forme, qui distingue si éminemment votre conservation de la Monarchie.

J'ai l'honneur d'être avec une considération d'un respect infini,

Monsieur,

De Votre Excellence

Le très humble et très obéissant serviteur

Séville, le 18 Avril 1809.

Le Mis de Frevvalo

3.ª 18 abril 1809

24

4

4ª 25.

22 Abril 1809

N° 1.

Monsieur,

Vous désirez, me dites-vous, savoir quelle sera la Junte Centrale pour améliorer le Gouvernement actuel. J'hésiterai de présenter à Votre Excellence un plan dangereux en exposant (dans une humble opinion) de faibles lumières pour l'exécution ; mais votre Excellence me demande cette indulgence en me mettant sous votre protection, ce qui fait que je m'astreins à cette production d'idées, bien qu'il me semble que de remède qu'on a choisi contre [illegible] devra être en même temps un préservatif contre les dangers à craindre.

Puisque vous me demandez de la Constitution de l'Etat, de l'Ordre des Jésuites, de la nécessité d'une telle Constitution même, si elle peut se trouver dans des lois positives, ou dans les lois de tradition ; quel bien qu'il leur fait opposé, et quand de leur expulsion, il résulta un préjudice ou un avantage. — Platon le Sage dit dans une de ses ouvrages, que "Si le Roi ne donne pas une bonne éducation à ses Peuples, que "si le Peuple n'ait pas établi une Législature, ... ou que "si le Roi ne s'applique pas à faire, ... alors les fondements du Royaume et autres Romains de Lois et autorité dans les Villes, doivent se [illegible] ... (comme l'on établit la ancienne Loi d'Egypte) ... afin d'éviter que les Lumières qui aident le Roi à faire ce qu'il doit, et que maintiennent les Lois du Royaume ait pour tradition cette institution d'un [illegible] rationnelle à plusieurs égards, mais où je dois craindre de lier avec un Espagnol pour ce fonds d'abord aux Jésuites, Nous

* Carta sobre el modo de establecer el Consejo de Regencia. Madrid, 1808.

"pour cela manquer de fidélité à la Constitution" ... ce
que "n'étoit pas une représentation légitime de la Nation,
"elle ne pouvoit communiquer de pouvoir légitime à un
"Corps formé des Députés de toutes". — Ainsi donc, parce que
les formes dans lesquelles les pouvoirs du Royaume &
les hommes de bien & d'autorité devoient être appellés
n'ont pas été suivies à la lettre, la Junte indé-
-pendante par une usurpation pas moins criminelle que celle
de la Junte Centrale, qui s'étoit déclarée souveraine de tous
les Royaumes, n'auroit aucun droit pour agir sur
l'Espagne & pour se gérer dès, n'auroit aucune autorité dans
le Royaume ! On auroit celui de s'adresser à la
Junte Centrale, dans les individus à Dieu & aux Rois !
Cette opinion, fondée sur les lettres gothes, est visiblement
& heureusement indestructible. J'aimerois autant qu'on
dit que l'histoire ni la plus vile des Tudiens ne prouve
l'Espagne de son Roi absolu & de tous ses Princes, dans
le gouvernement universel qui fait la gloire de l'Espagne,
dans le Siècle & l'indépendance de nos deux Mondes. Il
devoit alors se parler & le Roi d'Espagne des formes exté-
-rieures, dans l'impossibilité évidente pour tous
d'agir d'après ces formes, s'il n'y eut eu de légitime que
de ne pas agir du tout, de se soumettre en silence à
l'infâme auteur de cette tradition, non de se livrer en
aveugles à tous les excès de l'Anarchie. L'esprit
de la loi, l'esprit qui vivifie, étoit qu'un Royaume
-libre & qu'un libre ait Conseil de Royaume : on s'est
assemblé, & il a été libre. — J'irai plus loin, & je
dirai que si l'Espagne n'eut pas eu de loi constitutionnelle
qui prévit le cas d'un Roi forcé par la nation, par
la violence, dans la puissance de gouverner l'Etat, la Nation
& par conséquent le droit, les Espagnols, toujours encore
elle de prendre les mesures qu'ils ont de Royaume adoptées.
L'autorité, quand elle tombe des mains de son Dépositaire
Suprême, doit être relevée sur-le-champ pour tous ce qui com-
-pose la Nation & de Citoyens en qui elle met sa confiance : &

retrouver

Assemblée nationale, établissant un nouvelle pour le Corps politique, le Pouvoir de changer, des Fondemens de la Société, tout à la fois ; il n'y a plus que désordre, et la marche de la Société tout à fait comble.

Que Votre Excellence n'entende pas néanmoins que je regarde comme peu importante l'observation des Formes judiciaires qu'une Constitution a prescrites. Je dis seulement que lorsque l'impossibilité de les suivre est manifeste, et qu'elle dit demandée par celle même à laquelle elles sont dues, le plus grand mal à prévenir, le premier devoir et le droit, le plus sacré de la plus inattaquable, est de briser comme un frein, ou de fouler aux pieds la Constitution même formes, et de la Nation de sauver la Constitution même et la Patrie.

Que il eut été désirable que les fins d'institution fussent développées dans la Constitution elle, n'eut donc pour ainsi dire plus d'autre doute. L'observation exacte de ces formes antiques eut augmenté le respect des Peuples pour la Constitution qu'il eut été nécessaire d'établir. Au lieu d'être appuyé seulement sur la Constitution, il en eut fait partie : il eut été dans le passé des racines profondes. La majestueuse élévation, ouvrage des Siècles, n'eut causé ni étonnement, ni de jalousies qui observent toute nouvelle grandeur. Le droit donné par la Constitution une fois exercé par ceux à qui elle le délégua et de la manière qu'elle prescrit, l'Etablissement politique, composé d'un Régent et de son Conseil, n'eut pu être changé, ou modifié, jusqu'au retour du Roi, ou n'eut pu l'être qu'en reconnaissant à suivre les mêmes règles ; du bien que tel qu'il est, il doit une partie de l'obéissance qu'on lui montre, à la douceur qu'on exige, une partie du respect des Peuples, une entière dangers, une partie de la docilité, à la fortune.

Rien, Monsieur, puisque il ne s'est malheureusement pas fait légalement, tant d'obéir au gouvernement actuel, il n'est pas moins que la plus saine partie considérable du Peuple ne reconnoisse encore

de dangereuse, puisque son établissement à une Souveraineté première changé par une autre. Si donc il arrivait que les malheurs publics de quelques-uns, et que le ravage sur la Souveraineté dont j'ai eu l'honneur de vous parler, devinssent de violens mouvemens, il serait impossible de démêler dans l'ordre présent des choses où réside la Souveraineté. Je vois, dans pays, la souveraineté dépendre par des mains, dépendamment sur la Constitution de l'Etat, excité encore par des calomnies personnelles et par toutes sortes d'insinuations perfides, et la Souveraineté d'une première Révolution qui lui a révélé la propre force .... Je vois, de toutes parts, une Milice quelconque, indéfinie (comme il arrive dans les mouvemens populaires) sous les Rois parmi, par ses propres, dans plusieurs une indéfinité même, par ses propres, dans plusieurs une indéfinité même, une Milice religieuse, réunie, mais dans la voix cependant entendue; et la Souveraineté qu'elle veut défendre est un Corps d'Assemblée représentatives de Législateurs! Que dis-je, un Corps! Où est l'unité de la tête? où est la parfaite union de ses membres? Dieu veuille donc qu'il existe alors une Autorité suffisante pour réprimer le torrent dévastateur! — Je ne parle pas ici d'un tumulte renfermé dans l'enceinte d'une ville; mais pour abréger il faut supposer ce qui n'est que trop possible) j'entends parler d'une disposition devenue générale dans le Peuple, lorsque les torrens individuels affaiblissent l'intérêt que les Juges, les Généraux, les Chefs, les Individus ont de se soutenir, de la persévérance à se défendre mutuellement par faiblesse; lorsque fin tout serait désordre et confusion. C'est alors surtout que, comme

Voici —

Serait souverainement impolitique de briser avec le Sultan ; il faudrait viser à l'union pour imprimer la crainte. La force de répression ne serait alors ni dans le Gouvernement, ni dans l'Opinion, ni dans la Religion même ; elle ne pourrait s'incarner que dans un Chef militaire, de qui le nom fut un premier Lieutenant, de qui eut la confiance de l'Armée.

Quelque révolution analogue à celle qui a fait passer le Sceptre de Louis XVI à Napoléon, pourrait élever quelque Prince de la Péninsule, pourrait même produire dans les Provinces de l'Amérique, par un débarquement de troupes Françaises, aidé de nouvelles dissensions dans la Métropole, qui y donnerait un parement d'Empire. Chaque Province Américaine, pour résister à l'Europe, se trouverait alors forcée d'elle-même, ou de se rallier avec les autres ; elle sentirait aisément alors du même droit que celles de la Péninsule une assez longue suite d'années, de elle établissement pour se gouverner elle-même indépendamment. Elle fait ses Juntes particulières, de quelque fut le succès, les relations d'obéissance à la Métropole une fois interrompues, la Province d'un pays grand et riche à ce point qu'il dispense d'un gouvernement éloigné, conserverait suffisamment réprimée par l'habitude, de par beaucoup de circonstances locales, qui n'existeraient plus, ou qui perdraient peu à peu leur influence. Les Provinces de deux Amériques, de l'Occidentale dans la Nouvelle Espagne, jusqu'à ce que le gouvernement qu'elles se seraient donné s'eut affermi, de lui-même, après un temps, serait forcé de la reconnaître ; ayant pour garde prétorienne la confiance de l'habitude, se gouverner. Sans ce pouvoir de l'habitude, de ces circonstances locales, il ne peut-être question de l'exemple de la Métropole pour déterminer les Amériques Espagnoles à établir des Juntes, ou

Lien

lieu de continuer à reconnoître, comme elle le fera
le gouvernement provisoire du Vicerois et des Gouverneurs. Il
ne me semble pas trop évident que, dans la position
du danger affreux où se trouve le Royaume de l'Espagne,
dans l'isolement où sa Capitale se trouve de l'Espagne, inondée
de ses troupes, affaiblie par des défaites, n'ayant aucun
pouvoir autour duquel toute la Monarchie puisse se réunir,
ce même pouvoir conserve l'égoïsme avec une suffisante
force —. Il faut aussi faire entrer dans tous les calculs
de prévoyance l'intérêt particulier de chacun de
ceux qui exercent une portion d'autorité. Or il
se pourrait qu'un Vicerois, ou un Gouverneur,
jugeât qu'il fut de son intérêt de s'attacher au
pays qui est le sien. Il pourrait se trouver
fidèle que de demeurer fidèle à une Junte, qu'il
croira chancelante et perdue. Il se pourrait
aussi qu'avec encore moins d'honnêteté, quelque
Gouverneur traitât à la fois au dedans et au dehors,
avec la Junte Suprême, avec la Junte Centrale, avec
Son Conseil, avec quelque autre Pouvoir : car il
y a des gens qui unissent habilement cette duplicité
d'intrigue. Peut-être se formerait-il dans les
Provinces, pour veiller sur ce Gouverneur, une
Junte provinciale, telle que celle de Monte-Video,
et ce n'est pas un faible argument à l'appui des
craintes exprimées plus haut, que cette Junte de
Monte-Video, la seule qui ait encore opposé
aux Révolutionnaires Espagnols, ait dû sa formation
à un objet qui fut sans doute public, qu'elle a
fidèlement travaillé à remplir.

Eh ! comment douterait-on que cette incerti-
-tude sur la source de la force du gouvernement
actuel, ne fut faire chanceler dans la fidélité qu'ils
lui doivent, des Gouverneurs placés à un tel éloigne-
-ment, lorsque un événement de l'Espagne même
a déjà

a déjà offert des exemples des funeste journées de cette désolation sur les Français ? C'est elle qui a déterminé la défection du général Blake, la capitulation de Madrid, la honteuse reddition de la Corogne et de Pozzol. Pourra-t-on, d'un caractère aussi lâche, que ce même sentiment ait une influence présente, est une cause principale de la faiblesse de résistance ? Beaucoup de Traîtres, ouvertement démasqués, n'ont toujours semblé ne faire qu'obéir au même instinct qui porte les Rats à déserter une maison délabrée. C'est un grand mal, que la tradition ne daigne rien à remplir son devoir envers le prélat de Cambrai, et pour l'honneur d'hommes faibles, l'essence d'une prétendue méchanceté. Hélas ! il n'est que trop probable (quoique bien cruel à avouer) que le Génie du Français et Martin aient plus d'un imitateur !

Mais si Dieu n'a pas le droit dans un général, suivant les circonstances, de tuer la moitié moins la Junte centrale, le Roi, et les Cortes réunies, ces deux-mêmes pouvaient devenir à craindre : le grand Génie d'un général, sa prépondérance de fortune et de talens sur ses collègues, le pantomime nécessairement au grade de Généralissime, et dont que la Junte Centrale le nommât, dès qu'il la fesait prisonnier par l'armée, toujours faudrait-il qu'il la fut ; car cela devait inévitable. Il y avait dans Génie d'un mérite et d'une fortune à la guerre à peu près égales, la Junte craindrait peut-être Général en Chef gothique faible et imprévoyant de toute administration gouvernante) la bonne heure Autorités Cours pour l'autre ; mais elle n'y parviendrait jamais à cette séparation, comme toujours, qu'une comparaison de faiblesse et de différends également funestes, et il faudrait que la Junte se livrât pour un rien, certainement

pour le plus à craindre. — Dans l'autre supposition, c'est à dire si la Péninsule n'a pas encore mis un terme aux revers que l'Espagne éprouve, si la Junte Centrale se voyait réduite à abandonner Séville et l'Andalousie, si l'Etat commençait sur ces extrémités, ce serait le moment de profiter de cette diversion pour se joindre aux dernières ressources de l'Espagne, afin de défendre en Portugal l'autorité royale de sa Mère, la Junte Centrale se trouverait engagée, malgré les justes répugnances, dans la Espagne. Néanmoins de cette manière une marche d'une généralissime, pourvu qu'il ne semble du péril, nulle autre autorité n'aurait l'activité devenue indispensable du commandement de tout. Rien de pareil n'arrivera, j'espère, grâce à l'insurrection Galicienne, et au débarquement d'une grande Force Anglaise à Lisbonne, offrait ce même péril peut-être présenter une autre Campagne, et toujours est-il vrai de dire que si de grands revers, si de grands succès n'interviennent à la Junte Centrale le titre et fait de faire, ou de confirmer, une généralissime, dans quelques uns de ses généraux, à moins qu'elle n'ait la sage prévoyance de prévenir cette nécessité.

J'ai eu l'honneur de parler à Votre Excellence (dans ma 3e lettre) de la demi-soumission qu'ont les généraux à toute assemblée gouvernante. Soyez sûr, Monsieur, que chaque Général se croit compétent, se décerne à lui-même un généralissime : le découragement de ce besoin d'un généralissime : ce n'est pas parce qu'il en faut, c'est que chacun se croirait que ce généralissime fut tout autre qu'égal, et que tout le bien petit monde de cette qui entourait serait obligé pour se perpétuer de tout encore après l'éloigné pour se perpétuer lui-même. Dans cette fièvre, dans quelle est

comme le

Vacante, ou même s'elle est incontestablement remplie, il attire les regards, son talent d'un général d'armée, lorsqu'il a, on le voit, des talents, aussi de plus d'un simple officier, s'il a le nom (croient-ils n'importe guère) qui a beaucoup d'entreprise dans la carrière, de popularité parmi les soldats et d'ambition de pouvoir, qui font l'audace et la confiance de la vie. Ce Saint-Jago fidèle à la Convention, emploient-ils ensuite s'il est un grand moyen de succès, s'il ne doit marcher contre les Français et les battre. Qui doute qu'il ne puisse se présenter d'autres Saint-Fargeau, plus déterminés et plus heureux? Du grade de Général [illegible] accordé au Commencement pour la faveur de l'armée, ne peut on doubler Succès; il n'y a pas de doute qu'on fasse à celui de Généralissime, d'un premier pouvoir dans l'Etat. C'est dans ce grand on chef d'armée, pouvoir subitement est dû qu'il a pour conseil les anciens Généraux de la Convention lui-même, que pour la plupart sûreté il marche d'usurpation en usurpation jusqu'à la dernière, au travers de la liberté publique et des lois, certain Hélas! s'il n'est pas qu'il trouvera des Hébertistes qui le justifient, des Peuples qui le haïssent, et quelque Séide prêt à l'absoudre. Mais ce danger plus ou moins prochain existera toujours quel que soit le Général à qui le grade de Généralissime sera décerné soit par la Convention, soit par l'Armée: je dis quel qu'il soit, à moins que Dieux et la naissance ne l'aient placé au dessus des autres hommes. Sans cela, les égaux lui disputeront le droit

et la mienne, il disputera avec moi et avec le Gouvernement, et peut-être pendra du côté de ses ressentiments, il faudra qu'il s'élève au dessus de tout. Enfin, avec un mauvais génie, d'une valeur grande et rare et de qualités qui le rendent populaire : il deviendra dictateur, parce que personne n'aura autant d'audace pour l'armée ; — on il aura ces qualités, ce talent ; cette énergie, et dans ce cas il sera certainement dangereux pour le Gouvernement, pour le Roi même et la Monarchie. S'il restait aux prétentions de l'état-major, ce serait celle dont j'ai parlé, d'opposer l'ambition à elle-même, un Général d'armée à un autre Général d'armée : [redacted], par exemple que de la composition du Sénat de Rome. Alors il est inutile que je m'arrête à faire voir que cette prétention même emploie les mauvaises passions, les fait servir aux plus coupables des Citoyens la nécessité d'acquérir un Maître. Le despotisme seul d'un organe infini souverain dans Lisbonne comme celui de Rome, le serait substitué à l'Etat même. Ce fut allumer un incendie sans moyen de l'éteindre, sans espérance de victoire, sans autre utilité probable que de périr avec plus d'éclat sur des hécatombes d'esclaves.

Je continuerai dans ma prochaine lettre, à entretenir Votre Excellence des dangers du Gouvernement de la Monarchie ; mais puisque j'ai parlé de Rome ancienne et du Sénat, je veux dire encore qu'il y eut des moments où ce Sénat se révélait sous un jour bien utile et bien

imposante

informante ; pour exemple, lorsque dans le danger de plus éminent pour Rome, il rencontra un Général de mauvaise foi pour l'exécution de cette fondée. Pour cet effet, Monsieur, à quelles mesures vicieuses de la Junte Centrale ce souverain fait allusion. Est-ce dans l'envoi contre les Espagnols de l'immortelle Saragosse : Est-ce dans ses proclamations, quand il annonce aux peuples, d'honneur des chevaux blancs et un Général au cheveux. Voilà comme il faut qu'il entende Rome. Mais Votre Excellence sait que la Junte Centrale ne refusa alors pas d'obéir au Sénat ; elle prit des moyens très différents de ceux qui réussissent toujours à ce Corps de Grand femmes, qu'il est au pouvoir des gouvernements de se concilier et de préparer des victoires.

J'ai l'honneur d'être avec une considération et un respect infinis,

Monsieur,

de Votre Excellence

Séville, ce 22 Avril 1809

Le très humble et
très obéissant serviteur
M.is de Brunet

4

4

22 Avril 1809

5.

5.

26 abril 1809

5ème

Monsieur,

Les défenseurs inhérents au Gouvernement, c'est qu'il est actuellement constitué, et qui ont empêché qu'il ne fut perverti les malheurs de cette Campagne, contribuent toutes plus ou moins aux dangers de ces Gouvernements et de la Monarchie. — Monarchie! Gouvernements des Juntes! Je ne puis à la vue dans ce travail, comme dans tous ceux que je forme dans cette Capitale, qu'il convient de défendre: Puissent-ils l'un et l'autre, qu'il convient de défendre: Puissent-ils donc triompher ensemble, pour le bonheur de l'Espagne, l'humiliation et l'effroi des Tyrans!

Je me suis efforcé pas à prouver que les dangers publics s'accroissent par l'insuffisance de la Junte Centrale en place, 1°. d'augmenter l'activité déjà merveilleuse de ses moyens; 2°. de lier plus efficacement et plus étroitement entr'elles et avec les Généraux, les Juntes qui lui sont subordonnées; 3°. d'assurer sur tous ces une autorité moins obéie, et d'éclairer également leur union entr'eux; 4°. enfin, d'imprimer aux Séances, à l'Armée, au Public de toutes les Provinces, un dévouement plus soutenu, plus égal, et moins prompt à se détendre: Il faudroit répéter, en l'appliquant à l'Armée, ce que j'ai déjà écrit sur le premier. Ce défaut de force dans le Gouvernement de plusieurs, ce mélange d'ensemble, ce défaut d'unité, quelquefois de prévoyance, qui résulte de l'réunion d'un très grand nombre déposés, sont à déplorer d'autant plus, que

l'Europe de l'Espagne n'a qu'une tête, et que tous les millions d'hommes, Français, Allemands, Italiens, transformés en instruments de destruction par les adresses et la dextérité révolutionnaire de Bonaparte, dans mais comme les Pyrénées sont leur Seine, n'atteignent qu'à la Sud.

De cette combinaison de défectuosités dans le mode du Gouvernement, et de revers dans une en grande partie la cause, j'ai vu résulter un autre mal, dans les conséquences peut-être plus funestes que ne revers eux-mêmes. Ce mal (autant du moins que je puis en juger) c'est que les Espagnols ne se sont plus entre eux qu'de les Français, à leur puissance nationale. Plus Excellence sait avec quel enthousiasme de jeunesse ils s'enflammèrent l'année dernière sur cette seule pensée et sur l'impossibilité de la vaincre. Cela a bien changé. Au mois de Janvier, lorsque j'arrivais, on ne comptait presque plus que dans l'Armée Anglaise : Gens de tous états et de toutes classes dans la Société, Officiers comme Soldats, presque tous les Espagnols que je rencontrais, ne me parlaient que des Secours de l'Angleterre. J'aimais à voir cette juste reconnaissance, et j'en étais heureux ; mais j'avais peine à retenir une sorte d'indignation, lorsqu'on semblait faire dépendre d'une Armée étrangère de 30 mille hommes, le salut et la liberté de l'Espagne entière. "Nous étions "perdus, me disait-on, sans cette armée" : je ne revenais pas de ma surprise, et je ne me suis jamais consolé de ce changement. Depuis, je m'en suis expliqué l'origine et le progrès : il ne me surprend plus, mais il m'inquiète et m'afflige toujours. Je n'oserais plus dire,

comme

comme l'année dernière, "Les Français, l'Espagne est libre"; je dis seulement, l'Espagne sera libre, si elle persiste à vouloir l'être. — Aujourd'hui, c'est sur l'Angleterre seule, sur l'Autriche, la Russie, sur une grande Coalition d'Etats que repose l'espérance de ces Patriotes calomniateurs. Ah! je voudrais mieux des raisonnements timides, de plus d'allarmistes! Allons! Courage, je l'applaudirais encore. Je voudrais que chaque Espagnol, Soldat du Roi Ferdinand VII, prêt à se battre pour tout ce qu'il aime et tout ce qu'il révère, se crut réellement plus fort, à lui-seul, que trois ou quatre de ces Soldats d'un Empereur de Chîâtre, couverts de haillons, dont aucune passion noble n'excite le courage, et dont Buonaparte prodigue le sang pour élever sa famille impure. C'est aux Gouvernements à tout prévoir, à tout faciliter, à préparer toutes les ressources d'une Politique habile et suivie, à former des Alliances et des Coalitions contre l'Ennemi. Gloire aux Fantassins qui savaient ménager pour leur Pays l'alliance de la magnanime Angleterre! Gloire au génie de Mr Canning! Succès à la Coalition qu'il a, je l'espère, réussi à former! Mais ces devoirs ne sont point ceux d'un Soldat, d'une Nation de Soldats armés pour la plus légitime défense: Ces sentiments ne doivent pas être leurs guides. Dieu et Elle-même, voilà les appuis de la Nation Espagnole: Ferdinand VII et l'Espagne, voilà son cri de guerre; l'Armée, ce sont tous, et qu'ils ne comptent que sur leur courage: car c'est l'unique moyen d'être vraiment grands, vraiment invincibles.

Quelle timidité (à Dieu ne plaise que je

lire d'action, ni que je le pense) mais quelle timidité de parler dans la langue d'officiers Espagnols, soit dans leur conversation, soit dans leurs écrits, lorsqu'ils parlent de Buonaparte, de la famille &c de ses créatures! Ils le traitent d'Empereur &c de Majesté Impériale. Ils disent, le Roi de Hollande: ils disent, 5 haute extrême! en parlant de Murat, le Gouverneur de Madrid, un misérable qui usurpe le Trône de l'Oncle de leur Roi, ils disent, Sa Majesté le Roi de Naples. Ils accordent sans difficulté aux généraux Français les titres de Comte, de Duc &c de Prince, que Buonaparte leur donne, — sans qu'il paraisse venir à l'esprit d'aucun d'eux, 1.mo que la Civilisation Européenne ne reconnait pas ces titres; 2.mo que ceux qui les portent doivent au même état laissé dans le doute s'ils savent reconnaitre un jour, &c de bonne foi avec la plupart ces légitimations pour de grands services. Les hommes simples qui entendent ce langage, ne peuvent qu'en inférer qu'il est possible, dans l'opinion des hommes en faveur d'eux, que l'Empire de Buonaparte contraste avec le Royaume d'Espagne, ce qu'il est absurde à toute personne douée de raison, et ce qu'il est bien dangereux de laisser croire à la multitude des hommes. C'est donc là un très mauvais esprit. Mais Votre Excellence sait qu'il n'est pas au pouvoir des Gouvernements, telles qu'elles sont constituées, ni de le changer, ni d'empêcher entièrement, & que ce n'est point par des lois qu'on le peut faire.

Hélas

Hélas ! Les plus belles espérances se sont quelquefois fait penser que la guerre de l'Autriche contre Buonaparte, ainsi que la Coalition d'autres Souverains avec l'Empereur, étaient des événemens non seulement éloignés, mais impossibles dans ce moment, pour préserver la paix de l'Europe. Cependant on ne doit ni les hostilités commencées, ni la Coalition actuellement formée ; et pendant que l'Allemagne & la Russie délibèrent encore, un Etat de plus aura été détaché de l'alliance commune ; le Roi de Suède se remarquable par de qualités héroïques, aura peut-être par de la Couronne. Qui sait, d'ailleurs, si le retard du Roi est opposé à ce que la Providence a révélé sur cette nouvelle Coalition ? Perdra-t-on encore par mille délits d'irrésolution & de lenteur, l'occasion de battre l'ennemi en détail ? Si on le fait, & qu'une heureuse campagne d'hiver des Français, qui y sont les plus habiles de tous les soldats du monde, cette même irrésolution se laissera-t-elle encore enlever tout le fruit de la victoire ? Espérera-t-on encore une fois dans quelque bataille décisive le sort d'un Royaume, ou de l'Empire ? S'obstinera-t-on à ne vouloir à se renfermer dans des positions, qui peuvent toutes être tournées, ou derrière des Lignes, que l'ennemi force toujours ? Se bornera-t-on cette fois encore à préparer des calculs savantes, pour être admiré de ceux qui lisent les Gazettes ? S'occupera-t-on de régenter sur la Politique longue des Années servant en présence, nouvel art, qu'on nomme aussi Philosophie, & dans lequel les

Philanthropes Français ont toujours déploré ces
du Nord ? Recommencera-t-on à être dévoré de
craintes au nom de Buonaparte, à ne voir dans la
fortune (si heureuse pour l'Europe) qui l'entraîne
de ses talents, à former les yeux sur les fautes de la
guerre, au lieu de les prévoir et d'en profiter,
à se croire sûrs d'avance dès qu'il arrivera au
Camp, lui-même ? Se contentera-t-on cette fois
de plus (la dernière de toutes, peut-être !) de
faire à des Barbares déchaînés sur l'Europe, une
guerre Secundum artem ? A-t-on acheté
d'entendre, après Leipsick, que la leur est
celle de Brigands contre la prospérité de tous ?
Enfin, les Peuples sont-ils levés, ou n'y
a-t-il en action que les Soldats ? — Pardon
mille fois, Monsieur, pour toutes ces interro-
gations ! elles ne sont point dans le style d'un
Mémoire sur d'aussi grands intérêts ; mais
j'ai choisi aujourd'hui la forme de Lettres, pour
aller plus vite, et me livrer à mes mouvements
avec d'autant plus de liberté, que j'ai plus
de foi dans vos bontés et votre indulgence.

Si cette grande guerre du Nord venait à
se terminer prochainement par un nouveau triomphe
du crime, que Votre Excellence daigne penser à
ce que deviendrait l'Espagne, dans la attitude
présente et telle que je crois l'avoir décrite.

L'avantage prochain qui semble devoir
résulter pour les Espagnols, de cette puissante
diversion, est que Buonaparte continue à
rappeller une partie des Forces qui leur sont
opposées. Ce ne sera pas la Catalogne pour les
Troupes de ces Forces : on n'aura guère croire
qu'il

qu'il

qu'il avoua, sans y être contraint, la Biscaye, la Navarre & la place de Pampelune, où elle de Figueras, en Catalogne. Peut-être même les Généraux Victor & Suchet, qui semblent combiner actuellement un plan d'opérations, continueront-ils à défendre l'Estramadure, & à menacer les Provinces plus méridionales, & quelque grand mouvement de l'armée anglo-Portugaise, combiné avec celle d'Espagne, ne leur fait craindre de se trouver serrés & envelopés comme Dupont le fut l'année dernière. Ces deux Généraux pourront aussi se retirer sur Madrid, d'où ils remonteront jusqu'à Burgos, la seule position dans la ligne de passe, où les Français auront déterminé de combattre pour défendre. C'est un dernier point qu'il faudra à prouver qu'ils seront obligés de prendre, mais à présent, soit plus tard, à moins que la guerre ne recommence pas en Allemagne, de qu'elle ne finisse pas qu'après qu'elle aura commencé.

Dans cette supposition, que les Français concentrassent leurs Forces non loin des Pyrénées, il ne leur sera très facile de se maintenir en Espagne, si la négligence & l'activité ne sont pas plus grandes qu'aujourd'hui, & elles ne craindront pas de voir couper leurs communications avec la France. C'est pourquoi alors qu'il faudra pousser vigoureusement, & diriger sur eux, toute la puissance Nationale. Cette Offensive sera la vraie guerre d'extermination, pour que les autres Soldats de Buonaparte deviennent moins confiants, & se souviennent qu'une grosse Armée qu'il avoit chargé de tenir l'Espagne sous le joug, y a péri toute entière, victime de la perfidie

de cet homme. Et de les suivre. Qu'il serait grand et glorieux alors de pénétrer en France, de rendre aux Français eux-mêmes leur liberté, d'être une division pour l'armée européenne, d'aller au-devant des vœux de l'île des mécontents qui abondent, à l'aide de ces généreux combattants, d'une cause pour laquelle, à Berwick, à Fontenoy, à Lawfeld, à Rocroy, à Marengo, à Austerlitz, le Français, de l'Ebre à la Vistule, a versé son sang! Et on le plaint, digne de la Nation espagnole, qu'elle doit se proposer sans doute, s'en croit fermement l'exécution possible, avec l'aide du Ciel, à la justice des sentiments de cette Nation, à la persévérance exemplaire, à la grandeur de son caractère, à la bonté de son cœur. Mais il manque quelque chose, évidemment, au gouvernement tel qu'il est constitué, pour que la force qui devrait tout unir, et son action qui devrait tout animer, se proportionnent à de telles vues.

Et cependant, Monsieur, après avoir parlé de gloire, je vais parler de liberté, avec une égale conviction: ce sont les vœux qu'il est indispensable d'avoir et d'inspirer à tous. Il ne suffira jamais à la bravoure de l'Espagne d'avoir contraint de grandes armées Françaises à repasser les Pyrénées, ou de les avoir anéanties. Il ne lui suffira pas même d'avoir conquis une paix et la liberté de son Roi: Cette paix ne devait être que la paix de la souveraineté, que rendre au Roi, comme toute autre qu'il aurait faite. Tant qu'il existera un Gouvernement révolutionnaire, tant qu'une famille de vils révolutionnaires gouvernera les Gouvernants, aura

pour

pour premier intérêt & pour premier objet d'oublier
& d'étouffer les Maximes souveraines & de révolu-
tionner les têtes ; machine à vent pour qui une
de longue expérience sera perdue, & qui croiront
encore pouvoir déposer les trônes ! Buonaparte
croyait aussi bien que le Général Canuclar &
jongeait à quelque chose de semblable & de politique
stupide. La bonne pomme de Louise valait,
en somme, tout le Corporame des guenilles, il dit : "Je
"l'aurai, ni les autres réfractaires ne me mangeront
"dans que j'aurai cette Iphe" ! — Il la connaissait
cette Iphe, tout le tissu de son abominable
existence ! Il avait des Généraux & des hommes
tous ce tant (pensait-il être connu d'eux !)
pour qu'il le trouvait toujours quelque projet où
celles-ci pouvaient subsister, & les premiers
Souverains. Ils furent ses Barbares dont
s'entendait, même sauvages pour être, qui s'éta-
blissaient dans toute l'Europe, sur les débris
de la Civilisation Romaine : il en pénétrait
les besoins, il en connaissait toujours d'autres. Ils
satisfaisaient enfin par les mêmes causes qui
favorisaient les Bandes de Buonaparte :
par les richesses dont ils s'emparaient, par
la faiblesse & la démence, pour le prix qu'ils
accordaient, ou qu'ils vendaient, aux Nations.
— Mais pourquoi me laissé-je aller ainsi à
prouver ce qui n'a pas besoin de l'être pour
Votre Excellence ? Elle sait bien que la
Démocratie espagnole doit devenir Buonaparte,
ou qu'elle en sera dévorée.

Je suppose toujours la Coalition formée,
& je me demande, avec espérance, qu'elle sera ?

même malheureux que les autres, combien de
tems elle durera ? Deux, ou trois années, peut-être:
On ne peut, sans garder soi-même, établir des calculs
sur un plus long durée, qui n'auroit pas
d'exemple; et il est plutôt à craindre que
l'intrigue des Cabinets, l'épuisement des
ressources, la faiblesse des Cours, n'en détachent
les parties, et ne la replacent sous le joug.
Or quand elle sera dissoute, à moins que
l'Espagne n'ait assuré sa liberté par sa
propre vigueur, il sera heureux pour cette
Monarchie qu'elle se retrouve, sensiblement à peu
près avec les mêmes moyens de défense qu'elle
possède aujourd'hui. Ce calcul n'est pas
vraisemblable, pour deux raisons que je crois
bonnes: La première est que, l'Europe entière
étant parvenue par des traités à forger un
Droit public des puissances, il faudroit que
l'Nation Espagnole redoublât d'héroïsme pour
continuer seule à les combattre, et la longue
habitude qu'elle est prise d'agir faiblement de
compter sur les autres, me fait douter
seulement cette espérance. — La seconde
raison, qui me semble bien plus grande,
se tire de la nature même des Négociations
qui auroient précédé la paix entre le Czar &
les autres Souverains. Dans ces Négociations,
si l'Espagne ne s'est pas élevée alors au
premier Rang, par sacrifices son intérêt,
comme tous les Etats faibles sont toujours
sacrifiés, à la démembrement de la Monar-
chie sera résolu. Je veux me persuader
que la

que la Grande Bretagne, cette Terre-style de protectrice des libertés du Droit, se transforme pour qu'on la compte dans ses Etats Unis. Mais j'ai pensé un Ministre Anglais [illegible] ouvertement depuis, qui me parle très bien tout ce qu'il faut pour défendre la foire. — Et nous sacrifier pour défendre la foire, sur ces tristes possibilités, et conclure Lafayette qu'une Victoire qui est pour la Religion de son Roi, de la Liberté, des possibilités, des existences, qui se bat contre un Tyran irréconciliable, incompatible avec elle, pour bien réfléchir de demain, qu'elle doit savoir se posséder de la vaincre, mais ne compter que sur elle-même, et marcher constamment vers son but, plutôt l'appui de ses Alliés, qu'appuyée sur eux.

Qu'il y a loin d'après cette proclamation à la faiblesse que j'ai déplorée ! Courage, pour cette habitude de modestie, et pour un sentiment de respect, ai-je effacé mes couleurs. Pitié Excellence. J'achève cette peinture à elle-même: Cela convient aux Hommes d'Etat qui gouvernent l'Espagne, mon pays à moi. Que nul d'entre eux ne la dise, en jetant à regret un coup d'œil sur les dangers de la Patrie : "Cela n'arrivera point" ! Cette Confédération de Femme, ce raisonnement de tous de Mauvais Français, a contribué puissamment aux malheurs du Monde. Que chaque Membre du Gouvernement veille donc à se commander de méditer sur les Dangers publics : la pensée des Responsables en donnera

devient d'elle-même. Que surtout elle daigne se commander que cette faiblesse inhérente à l'Ordre prenne des droits, leur gloire, leur intérêt, [illegible] dans plaisir à la faire cesser immédiatement, comme aujourd'-hui elle le pourra !

J'ai l'honneur d'être avec une considé-ration de un respect infinis,

Monsieur,

De Votre Excellence

Séville, ce 26 avril 1809.

Le très humble et très obéissant serviteur.

Mar. de Brigode

5.

26 Avril 1809

5

6a

21

20 Mayo 1809

6me Letter

6me

A Monsieur

Du Roussin par Pont Pontallone a passé
par ici sur son pays dans une voiture attelé
d'un cheval qu'il avait en Roussillon

Que le Général Espagnol prétend dans interrogat-
oire pendant l'hiver de la frontière de cette année
que ce, je ne dis pas pour cause unique, mais au moins
pour cause principale, les Difficultés que j'ai éprouvées
comme étant isolé, c'est-à-dire entièrement dé-
pourvu d'argent attendu un gouvernement des Juntes,
tel qu'il existe ;

2ème Qu'il est singulier que la même cause subsiste,
les mêmes dangers d'accompagnement, & qu'aient les
circonstances paraissent se rapprocher à celles de l'ent-
rée de la Campagne, cependant il règne entre les
deux époques une différence bien grande ; que
le moment actuel est infiniment plus favorable que le premier, parce qu'il
n'est point question ici que une disgrace pourrait
le désavantager ; parce que la confiance de cette
Nation dans les propres forces a déjà diminué ;
parce que la longue le Peuple Espagnol commence à
imputer ouvertement ses malheurs à Cause qui les
gouvernent ; parce que les esprits étaient extrêmement
pour un moyen certain dans cette Monarchie ; il
pour un moyen certain dans cette Monarchie ; il
pour un moyen certain dans cette Monarchie ; il

dans le système de la Monarchie, il est probable qu'elles se donneront des juntes pour se gouverner, et que les Provinces se maintiendront dans leur Union, en faisant leur autorité, suffisante pour prévenir une dispersion mortelle ; — parce que la même Révolution qui a déjà produit des Juntes dans l'Armée Espagnole, produira encore en faveur d'autres, puisqu'on ne peut se défendre qu'elle dirige, et qu'elle aide puissamment, toutes les mêmes particularités d'exaltation et de fortune ;

3°. que, chef dans le nord, dans peu en grand succès, la Junte Centrale, dès qu'elle saura, se trouvera enfermée à la merci de toujours menaçante de confier le gouvernement de toutes les Provinces de l'Est à un de ses Généraux, pour être mise de se voir réduite à se renfermer dans le grade de généralissime ou Dictateur, qui se la leur fait donner par une Armée ;

4°. que la guerre de l'Autriche contre Bonaparte, et même une nouvelle Coalition de toute l'Europe contre lui, [illegible] comme je l'espère, ne donne pas un motif de sécurité pour l'Espagne, bien qu'elles lui soient plus favorables, parce que les Révolutions que ce grand événement a déjà commencé à opérer ; que si l'Espagne se repose de ses Alliés sur d'autres Puissances que sur la sienne, toutes les probabilités sont qu'elle ne pourra être sauvée ; qu'il est néanmoins juste à craindre que dans l'ordre présent des choses, et dans la disposition actuelle des esprits, le danger revienne à s'éloigner, le relâchement ne s'introduise ici dans les mesures de guerre ; qu'il est à craindre, dans ces circonstances, que l'Espagne qui peut si noblement défendue, n'attaque pas avec assez d'énergie, lorsque l'ennemi en sera vaincu ; que cependant si elle ne

l'était

Latine par Bonaparte, elle en leur détruite, loin que la Providence souffre aucune que cette nouvelle guerre au Nord de l'Europe se termine à l'avantage de la Russie, soit qu'après une lutte indécise qui aura duré quelques années, les Puissances alliées de l'Espagne, réunies et découragées une fois de plus, négocient une paix dans laquelle les intérêts de la Péninsule seront sacrifiés.

Si ces considérations ne frappent point Votre Excellence, si ces vérités effrayantes sont promptes à se perdre, comme hélas! elles le font trop souvent, elle voudra sans doute que son remède efficace soit appliqué promptement au Mal politique par lequel le Gouvernement de la Monarchie sera affaibli (lorsque tout le Pouvoir se réunissant) et qui les menace de dangers multipliés de plus d'une telle magnitude, dès le commencement d'une guerre qui, elle-même, en offre déjà assez, puisque l'on est à l'extrême de l'Espagne comme Nation, et comme Monarchie indépendante.

J'ai déjà fait pressentir quelle pourrait être, dans mon humble opinion, cette Réforme de Table; j'ai dit aussi que la Junte Centrale pourrait seule opérer ce inestimable bien: je l'ai dit, parce que je devais le penser par ma raison; je l'ai dit, parce que j'en suis également persuadé par mon cœur. Dieu n'a fait susceptible d'altération que pour tout ce qui est d'un ordre grand, évidemment utile, vraiment sublime, et nulle indécision sur la durée de ses respects. Sans cesse il commande à un plus haut degré que celui par qui l'Espagne est aujourd'hui gouvernée. Est-il possible d'établir dans l'Etat, sans un violent ébranlement, une autre Autorité à la place de cette Institution

dans les provinces, convoquées à Cadix, cette nouvelle Bastille qui devait protéger devant la captivité du Roi, parce qu'elle avait l'avantage de porter l'empreinte Nationale à la plus haute élévation, tous Espagnols dignes de ce beau nom, s'élevèrent de toutes parts à cet attentat, et s'y refusèrent, s'y prêtèrent, par dignité, par une juste défiance, et par le sentiment de liberté. — Ne nous trompons pas ! Dieu qui devait mettre au rang des choses, et puisque cette Cité Constitutionnelle méritait de plus en plus la reconnaissance d'un Monarque malheureux, des Espagnols et de l'Europe !

Le pouvoir de la Junte Centrale, et de celles qui lui sont subordonnées, n'agit que par l'ascendant de la confiance, et cette sorte d'autorité n'existe dans les hommes, que lorsqu'elle est fondée sur la vertu. Mais cette même Autorité fondée sur la confiance et l'amour, est la plus grande responsabilité, quand il s'agit de faire agréer aux Peuples qu'elle représente une mesure qui puisse les exposer et qui inspire de faire craindre ne pouvoir jamais s'exposer, et inspirer à tous. Dès, il importe à la Junte Centrale de vouloir, et d'employer des éloquents ménagements. Il me semble qu'elle ne peut faire un plus noble et plus utile usage de la popularité dont elle jouit à la juste cause. Notre Confiance doit donc lui dicter qu'elle ne doit entreprendre de se reposer sur cette popularité, digne à tous les sacrifices. Pendant que l'Ennemi se retire de presque toutes les Provinces, aucun murmure ne se fait entendre. L'on peut présumer qu'il est en disponibilité de servir ce moment : car, s'il y manquait, l'Ennemi reviendrait.

La Junte

La Junta Central, en appellant un Prince en Espagne, ne l'élève pas nécessairement au rang suprême de Souverain pour un Conseil de Régence ou Ministère. Elle ne l'élève pas à l'éminente dignité de vice-Roi ou Général d'une Chef de toute l'Armée, dont un Ministre indépendant, revêtu des pouvoirs, et exerçant celui des Ministres ; l'appelle cette grande éminente, parce qu'elle l'est pour elle, parce qu'elle l'est pour tout homme qui a observé les Révolutions dans leur commencement différentes, et leur cours par comparaison des Religions. La Junta Centrale, en appellant un Prince, ne remplissoit plus rien pour la Constitution Monarchique, ni pour l'intégrité de la Monarchie. Le fait est en faveur de Sicile qu'elle avoit bien entendu pour elle-même et pour l'Etat ses circonstances de séparation, favorables à toutes les dispositions, qui ne voulu diriger de grandes guerres que par leurs délibérations, ou pour celles de leurs Conseils.

Mais d'importantes questions se présentent. Quel titre donnera-t-on à ce Prince ? sera-t-il Régent ? Quelle sera précisément la nature de ses fonctions ? Seront-elles de Régent ? S'il l'est, quelles bornes donnera-t-on à son pouvoir ? Sera-t-il Lieutenant Général ? Quel Prince remplira-t-il appellera pour lui succéder les mêmes ou les autres de ses éminentes fonctions ?

Ceux qui donnent un Régent, disent que dans les deux endroits d'avant l'institution de la Junta Centrale, un Conseil de Régence, ou (ce qui semble revenir au même) un Corps ou agrégation des pouvoirs ordinaires, n'auroit jamais existé dans l'Etat Monarchique ; que l'esprit de la Constitution de l'Espagne veut qu'un Régent soit à la tête de ce Conseil, parce que c'est une Constitution essentiellement Monarchique ; que en effet, dans les circonstances

présentée de l'Europe, dans la vacillation actuelle
de beaucoup d'esprits agités par des idées nouvelles et
par des exemples nouveaux ; S'il a été connu par un
Roi qui présidait au Conseil, qui représentait des
majestés légales du Monarque aux Peuples, et qui
maintint l'unité de pouvoir, les ressorts de l'État
et dans ce que le Gouvernement exerce de pouvoir
et de réel, ne reconnaissons que par les
Élections du Peuple et pour l'Assemblée des
Conseil même ; qu'enfin ces habitudes finissent
contractées sous une Dignité fonctions au système
Représentatif ; que de longs travaux donnaient
à tous toute assurance au résultat ; et telle est,
ajoutons-nous, la marche éternelle des Empires, que
les Générations se donnent en Récompense pour
la permanence de Conseils, et l'indépendance de
Peuples, de même que les Législateurs imaginaient
de bons Gouvernements Représentatifs dans un pays
libre, reconnaissent aussi promptement les Peuples dans
l'obéissance d'un Seul.

Ceux qui désirent, comme moi, dit un
Écrivain Étranger, que un Prince Généreux, fils
d'une Princesse selon le cœur de ses hautes fonctions
Sociales divinisés, désirent que ce Serait de leur
moyen d'inspirer aux Gouvernements plus d'amour
pour leurs, plus de subordination au Gouvernement,
plus de confiance dans la Stabilité, aux
Jeunes Générations et à celles des villes, plus
d'obéissance, plus de ménagements aux préjugés
qui altèrent quelquefois leur utilité ; à tendre
les Provinces de la Monarchie, plus d'abnégation
de leurs intérêts particuliers, plus de ce noble
abandon à l'intérêt de la Patrie, qui constitue

Le fonds

la force nécessaire ; à tous les Espagnols V.s à Lima
Sans, plus de conviction que cette guerre est une
guerre à mort entre [illegible] de la Monarchie
d'Espagne ; plus de vigueur pour conséquent, et toute
la vigueur qu'il faut pour vaincre, enfin il arrive,
c'est-à-dire, tout l'enthousiasme qu'il faut avoir
pour se compter dans cette guerre, qui n'admet aucune
confusion, que sur ses [illegible] de sur la
[illegible] même. Ils disent que si, grâces à
l'Institution des Juntes, à la convocation de la
fameuse procession des effigies et des hommes, et à
quelques bonnes mêlé aux revers, nos [illegible]
ne s'en soient élevé au dessus des autres, et au dessus
de la Junte Centrale, que l'on [illegible] de
l'Autorité Royale ne s'en soient emparé, cet
événement pourtant n'est pas moins certain ; Le
Conde est, le Gouvernement a dû à lui-même
de le prévenir, en appellant au Pérou en
Espagne. Il le dit, non pas seulement à lui-
même, mais à tous qui l'ont placé à leur tête,
mais à son souverain respectif, à la Famille de
ce Roi, à la Monarchie.

Les mêmes personnes disent encore que, dès
l'année dernière, avant l'établissement de la Junte
Centrale, le besoin d'un Pouvoir Royal s'offrait à
la pensée de quelques Hommes d'Etat, mais qu'il
fut vu et de l'impossibilité pour eux, dans la peur de
tout dans les événements de la guerre, [illegible] de
disposition, d'obtenir sur une mesure de cette espèce
l'assentiment de toutes les Juntes, et de
[illegible] une négociation qui devait précéder dans
quelque Cour étrangère ; que la Junte Centrale

...ne maintenant l'organe de toutes les volontés, réunit de tous ; que sa voix sera celle, son bienfait... sentiment applaudi, son zèle recueilli pour la reconnaissance ; — qu'il est difficile de ne pas regretter que de grands obstacles de plus d'une nature aient empêché en 1808 cette salutaire journée, et la première, dimanche qui fut fait, toutes les portes libres étaient que cette ouverte, sans que rien ne s'opposât à l'établissement de la Junte Centrale, ait reçu dans le temps même l'approbation de toute l'Espagne entière ; ce que ni les maux, ni les longues révolutions de la dernière, de la faiblesse, de l'abandon, n'ont diminuée dans l'énergie de ses premiers mouvements, n'auraient jamais effacé aujourd'hui.

Enfin entre beaucoup d'autres réflexions, qui naîtront, de même que les précédentes, d'elles-mêmes, de la part des hommes d'un autre calcul que le mien, ou de ceux que le temps amènera, je dirai encore que le Sérénissime Infant Don Antonio, gouverneur de l'Espagne (événement le plus favorable pour l'Espagne après celui de la liberté du Roi, pour la liberté même) tous le monde apprend que la place de Régente lui fut confiée : Personne ne lui disputait ce droit, qui par la tradition des siècles, et l'usage des Monarchies, appartient à la mère des Rois, soit aux Princes les plus voisins du Trône. On ajoute qu'en politique [illegible] ...ement il ne faut pas avoir un barbare politique prochain, par cela seul que ce bon un grand homme, que vient d'annoncer, hélas ! cette funeste nouvelle ; que c'est donc vers un autre Prince du Sang Royal que l'Espagne doit élever ses regards, et il en voit par les maux, les dangers, et l'esprit de la Constitution

Cinquième

Lemandons qu'un Régent soit établi.

Mais puisque dorénavant que votre fait être, ce plan, comme tous ceux qu'on engendrent, est beaucoup plus facile à faire, et doit être beaucoup meilleur, je vous commande maintenant dans la supposition du plus grand de tous dangers

Qu'arrivant qu'un Prince Régent ne voulut point gouverner seul, et se proposa de choisir de Régence, ou n'en contenter qu'un ou deux pour les former; qu'ensuite il n'allait encore bien plus loin, et qu'il ne voulut plus du tout gouverner. Cette objection est pareillement vaine à laquelle pour toutes les Hommes d'Etat qui la proposent j'oppose à tous les hommes d'Etat qui pensent de même et à moi la proposition qu'un Régent doit nécessairement manifester la pensée et le dessein d'être guidé dans son jugement à la durée de son gouvernement et de s'abstenir autant qu'il doit l'être, d'améliorer ou d'altérer abandonnant tout ce qui [illegible] à l'ordonnance des gens d'esprit et aux vagues opérations de l'Intérêt.

J'ordonne Supplier les Hommes d'Etat qui gouvernent d'employer de toute leur attention à l'adoption de cette grande Maxime est, un peu discrète, indispensable pour le salut de l'Etat; Si (ce que je suis très éloigné de penser) ils ignorent de ce devoir à celle de le donner au Maître. S'il ne se font point entendre pour aucune raison: Le Roi Mêle sonte, vive le Roi; un Roi pour qui tous les fortunes personnelles seront le respect, la Vie et l'amour. L'Intégrité de ses pouvoirs et des droits de la Couronne Royale doit être garantie avec scrupule. Je pour ne vous dire, sans doute pas, si on [illegible] vous dans la même circonstance, [illegible] entre plusieurs

Suprême Junte Centrale, et qui donne à la
Junte Centrale toute l'autorité nécessaire pour exécuter
le Traité des précautions de la Régence.

« Le Prince du Sang Royal était appelé comme
Régent, par droit de naissance, et il ne lui était
pas accordé d'autorité de Maître, mais seulement
celle d'un grand Représentateur de la Junte Centrale, et
ne pouvait pas agir à l'insçu de l'Assemblée, ni celle
d'aucune Province ou d'aucune ville. Il ne pouvait
pas agir à l'insçu de disposer de remplacer les Votes,
s'il en appelait aucun lors vacant. Il ne pouvait pas
lui enfin le pouvoir de rien changer dans aucune Loi,
faite à l'Administration établie, ou de disposer des
Empires, ou de faire la paix ou de former des
Alliances sans le consentement et la ratification
de la Junte Centrale. Les tous ces points d'une
extrême importance, il était évident, si
l'on prenait toutes ces choses [illegible]
l'esprit de la Constitution, le vœu de la Nation
qui a limité l'autorité du Vice-Prince? Celle
d'un Régent doit être bien plus limitée encore.
Il y a des Votes qu'il ne doit pas pouvoir faire
donner son Etat sans ordonnance, quoique le Conseil
lui donne les pouvoirs nécessaires? Le devoir
de ses deux Intendans augmente l'intégrité
Etat du Roi n'est pas connue par une Députation
dans le terme des procédures. Il faut donc
que le Souverain du Royaume confirme les
pouvoirs du Prince qui doit appelé à par
la plus grande publicité dans toutes les Provinces
et dans toute l'Europe, au Conseil fait avec lui.
Ces précautions une fois prises, le Régence ne

pourra

pouvoir, quand il arrivait la majorité, ni la tutelle, ni la garde, ni la régence, ni même le Conseil de Régence, ni aucun autre Conseil que les Etats-généraux, ni entreprendre sur leurs fonctions ; car la Régence ne peut avoir de durée que celle de la guerre ; le Roi, ou son légitime successeur, commencera de plein droit à gouverner par lui-même, dès l'instant que cette guerre viendra à finir. Sans doute que d'après cela on ne soupçonnera pas que le Prince Régent songeât aux serments qu'il lui aurait faits.

Dès qu'il faudra se soumettre au Code, il faudra qu'il ne soit plus permis de nommer d'abord les établissements publics à fonder et à conserver dans l'étendue du Monaco : ne Votre Excellence vient de voir qu'il ne le pouvait point. Cette nomination est qu'il ne faudrait pas s'occuper de Code, défendu par la Loyauté espagnole et par la Morale publique : Il n'aurait pas même cette affreuse idée, parce que le Prince du Sang Royal n'aurait point le Patrimoine de la Maison, et que le Prince Régent dans l'exemple ne serait responsable d'un attentat aussi vil, aussi condamnable. Par des vues de Code, on ne suppose pas l'affreuse idée que les Peuples ont pour un Monarque leurs enfants, et pour les pères communs d'un intérêt tendre, on calomnie toujours les Régents. Ce n'est donc pas seulement pour le Monde des gouvernements et de l'Etat, qu'il faudrait lier le Prince Régent par de longs pourparlers, c'est encore pour le respecter lui-même et la durée de sa Puissance : Mais il lui resterait le pouvoir pour faire le mal, et même on pourrait le calomnier.

J'aurai bientôt occasion de parler plus au long de degré de confiance qu'il est dans danger, et qu'il conjecture de reposer sur un Prince du Sang Royal. Pressé, en pendant, d'il ne devait point profiter de cette occasion pour s'élever, lui ou sa famille, à un autre titre que celui de Régent : d'appeler un Prince qui ne fut que Prince, dans les fonctions de lui confier à diriger la guerre, et qui n'eut aucune d'autre ambition que celle de vaincre ?

Quelque persuadé qu'il puisse être de nommer un Prince Régent, il n'a encore pas osé donner un Chef à l'armée. Tandis que la Junte Centrale s'occupera de déterminer s'il faut un Régent, et quelles restrictions devront lui être imposées, tandis qu'on négociera sur les propositions qui doivent faites, et tandis qu'il faudra préparer les Peuples à ce changement, les armes de l'Etat pourront s'égarer, et la cause des gentils périls courir ! Ah ! de ne voient-donc que trop de rapidité ! Je me propose donc d'avoir l'honneur d'adresser Mes Lieutenant, dans une prochaine lettre, de cette autre Mesure si prompte à adopter : elle ne remédierait pas, il est vrai, à la totalité des Maux publics ; elle ne prévaudrait pas tous les dangers ; mais elle préviendrait les plus terribles : elle exige moins de précautions que la première, et elle commencerait au moins à tous animer, tout unir, tout diriger pour la grande Insurrection dans laquelle on engagé enfin Monarchie.

J'ai l'honneur d'être avec une

considération de mon respect infini,

Monsieur,

de Votre Excellence

Séville, 20 Mai 1809.

Le très humble et très
obéissant serviteur
M.z de Brouville

7.ª

25 enero 1809

FACULTAD DE FILOSOFIA GRANADA

Note B, jointe à la 7me Lettre.

(B) La vie de cette Princesse, réfugiée en Espagne depuis douze ans, n'y est semblable d'intérêt, d'estime, d'admiration du Public, par ses éminentes vertus, sa piété, sa charité (quoique jeune encore aussi d'être charitable,) son courage surnaturel dans l'extrême malheur, sa douceur inaltérable, son affabilité envers tous, ses égards pour tout ce qui distinguent la Religion, la Naissance, ou le Mérite, son desir d'obliger se manifeste dans ses regards, la modération & la fermeté de ses opinions politiques, l'uniformité de sa conduite sur tout ces points, sa constance enfin dans l'attachement qu'elle a pour l'Espagne, d'où elle n'est pas sortie, quoiqu'elle n'ait pu obtenir pour ses Fils qu'ils y vinssent près d'elle, ce qu'ils y servissent, à l'exemple de leurs Grands-pères le Duc d'Orléans Regent de Louis XIV, & le Comte de Toulouse, qui avaient si bien servi Philippe V. — Elle avait trois Fils alors! tous trois d'une grande espérance pour leur illustre Royale leur auguste Maison. Mais il ne convenait pas à Godoy que la Reine fut heureuse ainsi: Ce qu'il voulait, c'était d'en préparer la chute, en avilissant autant qu'il était en lui les personnes Royales. Pendant que

ces Princes étaient à La Havane, il leur fixa pour asyle la Louisiane, dans l'intention de les livrer au Gouvernement Français, à qui cette malheureuse Colonie était déjà irrévocablement cédée : Heureusement qu'à La Havane ces ordres fut divulgé ! — Il vous faire répondre à leur Mère, qui leur un Secret pressant avait eu recours à la bienfaisance du Roi Son Parent, que " les Revenus de la " Monarchie Espagnole à la disposition " du Roi son Maître, ne devaient pas être " prodigués pour un intérêt opposé à celui " des grands & fidèles Alliés de l'Espagne " ! Cette Lettre écrite : Il signifia à cette fidèle Sœurs que cette Princesse implorait pour exister, le Gîte & partie du Gouvernement usurpateur en France ! Jamais cette grande Princesse dans ses nécessités, n'a reçu aucune aide de ses Royaux Parents, tandis que le Roi d'Angleterre & le Gouvernement Britannique soutenaient pour leur malheureuse Fille & les autres Princes Français.

Ainsi, comme Ferdinand VII, pour qui elle a tout le respect d'une Sujette, tout l'amour d'une Mère, et comme toute la Famille Royale d'Espagne, elle est une victime de ce monstrueux Pouvoir.

Et donc

Ce sont des particuliers Espagnols qui lui ont volontairement offert de la servir. C'est la Nation Espagnole qui l'a connue, aimée, honorée. C'est le Roi Ferdinand VII, par l'organe de la Junte Centrale, qui dans l'Ordre donné à la Frégate la Soledad, lui a accordé la première grâce qu'elle ait reçue. Le vœu qu'elle forme & qu'elle a exprimé dans sa Lettre à Votre Excellence, est que le Fils qui lui reste vive pour remonter ce Roi chéri à ses Peuples, en mourant en défendant leur Cause & la Sienne.

7me

Monsieur,

Rien n'est plus délicat que ce que j'ose entreprendre par cette, & par le sentiment d'un grand besoin. La seule autorisation sur laquelle je fonde ma hardiesse se trouve dans la lettre que Mr. Franklin adressa par ses ordres & en commission formelle, autant que par la haute confiance, dont vous daignez me honorer. Votre Excellence, d'après l'examen de la remettra au mois de Février, à mon arrivée ici : cette lettre m'avait été communiquée par le Secrétaire, & elle avait eu la bonté de me permettre d'en prendre une copie, que j'ai conservée.

En parlant de cet objet qu'elle devinait, que la juste Confiance vous fera bien accueillir pour des Lieutenans, elle désirait à Votre Excellence :

« Elle sera à Metz, le 1er Janvier que j'aurais reçu que mon Fils, après avoir pris « l'esprit toutes connaissances qui dépendent de la « Carrière de sa Famille, y entrerait pour les servir « de nouveau, bien engagé de ses intérêts que je « prens au bonheur du Pays dans lequel je dois « résider : quelle satisfaction ce serait pour moi, « s'il y était utile à tous ! quelle douceur cette « perspective ajouterait au grand bien de l'embrasser ! « Mon grand-père, le Comte de Tessé, a été assez « heureux pour contribuer aux succès de Philippe V

« Son Excellence S. M. le Roi est au Comte de Toreno
« au nom de son auguste neveu Ferdinand VII le trône
« descendant de Philippe V. « Que Votre Excellence
« me pardonne ces élans de mon pauvre cœur, qui ne
« font oublier pour le moment les autres difficultés de
« ma position" !

Voilà ma seule Mission, Monsieur, et
peut-être même elle pas été un motif d'affaire à la
prolongation de mon séjour, peut-être devrais-je
prendre aujourd'hui congé avec Mme, sous le prétexte
de Votre Excellence, l'Ordre que la Junta Central de
Lugo a donné de livrer à la Calade ; mais est-ce
pour la Cause des Espagnols qui me prévalu de
ville à mon cœur ; dans la circonstance pour je
commence à apprécier, il y a de me semble avant
entièrement négocier, que le doit exprimé par cette
grande Puissance au Gouvernement de mon pays
Espagne du gouvernement, de mon pays
avec tous les Cabinets de l'Europe, de la Grande
du Royaume).

Le Prince désigné pour la ville
naturellement dans la Méditerranée ; je ne doit
aucunement à Son Nom, ne Lui fait croire qu'il
ne m'autorise à me faire voyage ; j'affirme qu'il n'en
est rien ; 1° qu'en contraire Le Comte pour moi
fera faire mon départ, voyant de lui même tout
autre chose pour rapport à mon voyage de Malte
ici, intrigues dans la capitale, dimanche la
Princesse de Vivre m'avait donné l'ordre de solliciter
de ce Gouvernement la grâce qu'un des Vaisseaux de
guerre de Sa Majesté Catholique pour le porter à
Malte ; on elle l'attend dans la Rade de la Madone ;
Les principes d'une Politique prudente et générale

par lequel elle déroge la Pragmatique de la Grande Bretagne, déclare en Reine à l'Etranger que les Femmes doivent servir, pour les effets. Je crois qu'il en a donné la parole, & certes il ne manquera à aucune de celles qu'il nous donnera.

Votre Excellence a sûrement mis parler de la Considération grande & personnelle dont le Prince jouit en Angleterre. Elle doit aussi qu'il a l'approbation de la Famille de la Reine de la Famille (A) la plus intéressée aux Droits de la Reine de Portugal & de l'Espagne. Elle a raison pour ce Monde à l'Angleterre & malheureusement Maison de nos Rois, c'est ce Prince en particulier que j'aime & que je prédis. Je dois lui rendre ce bien & je le publierai ; car il fait un génie entendant que mon Souhaite. Mais les autres Gouvernements que distingue ce Prince & que je supplie d'avoir toujours en fermement que le monde, (pendant ses Années, pendant que j'étais privé de toute Correspondance avec lui) il ne connaissait pas que je les peigne ici, ce n'est pas de la vérité, & ce qui me rend encore heureux pour le Bonheur & les intérêts mes défigne des deux Couronnes. Je suppose dans les pays de partialité, je dirais de ce Prince ce que mon cœur & ma tête me disent à l'instant, je pourrais me tirer de la chose, lui envoyant d'autant plus qu'il m'a honoré de des lettres remises d'autant plus qu'il m'a honoré de des lettres depuis peu, & que, quand il ne l'aurait pas fait, il est évident qu'il a pu le faire.

Je dirai simplement que ce Prince est pour la même valeur comme de même avec désintéressé pour la Cause de l'Espagne, que j'éprouve moi-même, & que j'ai mandé à celui de

A
Note jointe à cette Lettre.

celui que tout Espagnol doit à Gouvernement.
Je dirai que Mr qui le remplace, jeune officier
à commencé sa carrière, il y a cinq ans, dans la
Compagnie des Gardes du Corps, il a fait
depuis la principale étude de la Guerre, et de la
topographie militaire de tout le Royaume. Il a suivi
la Maison du Prince des Asturies, ainsi que presque
toutes les Troupes de l'Empire, enfin que je dois de
plus, Monsieur, lorsqu'il m'a fait l'honneur de
m'écrire, il m'avait encore engagé à mon service,
tandis qu'il devait passer pour lui de la droiture.

Je ne doute pas qu'il ne se remît entre les
mains des Espagnols, Sauf Mr de la Fontaine,
sans connaître d'Etrangers à sa suite ; je ne
doute pas qu'il ne se fit Espagnol ; Mr comme
il aime point l'Isle de Cuba, je ne pense point
qu'elle puisse à craindre ; Mr connaît à demi
l'opinion que l'on a de lui, et connaissant son intérêt de celui du Roi,
de la Nation et du Gouvernement, il écartera
une défiance qui entraînerait à de mauvais.
C'est à la Junte Centrale à déterminer, dans
sa sagesse, quelles propositions pourraient être
faites à ce Prince, qui a de la dignité, mais aucune
prétentions, de qui le grand objet est la gloire
Militaire, mais qui peut-être ne regarderait
pas comme étant au dessus de lui de commander
par exception un Commandement partiel. — Je
pense, pour ma part, il n'y a aucune Réponse à cela ne rendre,
je pense, et je viens de me Livrer sans réserve.

On pourrait que je suis attaché à ce

Prince —

Prince, Monsieur le Comte, je viens d'entendre de bien belles choses, j'ai perdu un temps précieux à lire la Cause du Roi, de la Famille Royale et de l'Espagne, la Cause de la Civilisation européenne et en Pologne, l'intérêt de la Société européenne et en Pologne, l'intérêt de la Société européenne pour l'Union d'Utrecht, les Traités qui assurent notre Conquête, notre toute Conquête de toute Grandeur ; et de l'on dit que je suis un Diplomate ordinaire, je gagerai pour la Société, de l'on dit que je n'ai pas connu aujourd'hui même de tous les replis du Personnage remarquable que j'ai l'honneur de maîtriser, au dans lui injecter mes idées, son esprit fait que par l'attention à mon langage ?

J'ai annoncé que cette Pièce exigerait pour le premier acte — Ah ! m'annonce, après avoir compris la réplique, pourrait-on croire qu'un Prince de la Maison Royale, homme franchement, devient Conspirateur, gagé le dévoué dans les circonstances où l'Espagne, dans cette [illegible] Lui-même ? Lorsque le Roi lui-même [illegible] dit, Capitaine de Bourgogne, ingénieur à tous l'Espagne une générosité et toute fidélité, un intérêt, un amour pour le progrès l'éducation ? Lorsque ce Prince ne pourra agir, parler, penser que par ordre, que au nom du Roi ! Lorsque vous savez, de par la nature, de par la nature de la fonction entière, toute la dignité qui est sur, toute l'autorité qu'il exerce, ne pouvant avoir d'autre appui que la dignité Espagnole, de la souveraineté comme des républicains qu'à Londres ou à Bruxelles, ou à Rome devant se mettre à tout ce qui sortira de la bouche, ou découlera de la plume ? — Dans de telles circonstances, un Prince du sang Royal, qui jusqu'à ne agirait pour lui-même, ne pourrait

indubitablement : tous ne sont pas les Intrigans, les Malcontens, & les Conjurations qui s'opposent, ni dans l'Armée, ni dans le Conseil, ni dans le Cabinet du Prince ; tous ne sont pas les ennemis naturels. Il n'y a d'ennemis que les sujets en qui la Loyauté domine : c'est-à-dire, il faut être loyal, il faut plaire à l'Univers.

Peut-être dira-je faire remarquer la différence qu'il y aura de votre situation, à celle d'un Prince du Sang Royal, naissant lui-même du Roi, le commandant les armées. C'est dans de pareilles circonstances que l'Histoire offre des Ducs, ses Confrères & des Princes du Sang Royal ont été Usurpateurs, Chefs factieux dans l'Europe policée, & cela n'y est jamais arrivé dans les Etats où la Loi de succession est aussi absolument définie qu'actuellement en Espagne : Le Connétable de Bourbon, sous François 1er, le Cardinal Prince du Conté, sous Louis XIV, sont deux exemples récents, presque sous vos yeux chez les Espagnols, alors Ennemis du Roi de France : Ils furent rebelles & non pas Usurpateurs & traîtres. Ils ne disputèrent point au Roi sa Couronne, ils ne firent point la guerre civile. Mais les Princes de la Maison de Lorraine le firent à Henri III & à Henri IV, parce que ces Princes de Guise n'étoient point du Sang Royal. — Si vous admettez dans la Maison des Etrangers puissans, craignez toujours qu'ils ne s'en rendent les Maîtres ; mais ne craignez jamais rien de tout de votre propre Famille, qui n'aura de puissance que par vous.

que par

que par vous-même. Une Femme offrirait son propre Fils, Epouse de son Parent présumé à l'âge d'homme, une Soumission au fond de ses volontés confirmées; et par une autre absurdité où l'entêtement des partisans, elle prédisposée au Gouvernement des Peuples tous les moyens de la maison. Cette hostilité a l'air d'une Cour de ville: plût à Dieu qu'elle en fut un! Mais Votre Excellence a vu les Pièces elle-même, le Fils dénonce sa Mère, l'Etranger les troubles.

Monsieur, ce n'est pas un Prince du Sang Royal qui en raisonnable de craindre d'allier à la tête de l'Armée: s'il pouvait d'une manière assez utile pour concevoir l'idée d'usurper le Trône, il faudrait qu'il formât une alliance contre nature avec les Révoltés de la Frontière, les ennemis naturels de la Nation & de lui-même, contre le Gouvernement, les Sujets fidèles, l'Armée, les Alliés de l'Espagne, l'Opinion qui l'environne de son mépris, les Alcades publiques pour qui son Nom devait flétri à jamais; ce n'est pas un Prince au bout du Trône dans l'ordre de la Succession, c'est peut-être un motif de sûreté de plus, parce que l'Usurpation de la part ne pourrait avoir l'ombre d'un prétexte de droit, ou d'anticipation. Ce qui est un danger terrible, c'est celui auquel le Gouvernement expose sa Monarchie qui lui est confié, & la Maison Royale & lui-même, en se hâtant trop de mettre un tel Prince à la tête de l'Armée. Ce qui est un danger terrible,

cien que le Gouvernement soit dicté obligé de confier toutes les Forces de Terre à l'un de ses Généraux. Ce qui est un danger terrible, c'est qu'un Général Espagnol, un Général étranger peut-être, un Restaurateur audacieux, devenu grand et populaire par des succès, ne se fasse proclamer Généralissime et qu'il ne reste à ceux qui auraient pu les prévenir assez d'efficacité, qu'à approuver et confirmer, en dissimulant le danger, cette grande démarche mise sous couvert de la légalité. La Constitution devenue alors provisoirement inutile. Ce qui est un danger terrible, c'est de laisser exister cette place Vacante, tandis que tout Général et tout Militaire peuvent l'être, dans l'état de nécessité qu'elle doit remplir. Voilà les vrais périls, je ne puis ni ne les dissimuler, ni craindre une ombre.

Beaucoup d'esprits ne s'élèveront plus assez à tout ce qui distingue un Peuple du Sang Royal des autres hommes. Les Maximes qui ont fait la Révolution Française, à l'aide desquelles elle s'est accomplie et se maintient depuis vingt années, semblables à ces planètes paradisiaques et invisibles de nouveaux Mondes, qui s'attachent à notre ordre, nouveau Monde, qui s'attachent à notre ordre, nouveau Monde, qui s'attachent à notre ordre, de rendre un système inébranlable de vastes forces, se sont élevées sur l'Europe entière, se sont élevées au-dessus de la plus longue Chaîne des Alpes, une infinité de moindres hauteurs: les meilleurs esprits ont quelquefois cessé de s'examiner, et de suspendre quelques fois le mouvement. La plus grande Puissance de l'Europe et son bonheur est que la généralité de cette religieuse et belle Nation s'en éloigne

prononcée

proposées ; et (j'ose le prédire au nom même de celle de tous) on doit la salut de l'Empire.

Sire, Votre Majesté ne peut être offensée de cette vérité générale du Peuple qui ne l'épine du sang de Ses Rois commande à l'Armée ; la Nation pour y être professée par des sentiments, et ne l'épine professée par des sentiments, et ne l'épine commune par un commandement que dans une Province. C'est à Paris seulement le Siège de la première Autorité, c'est à Paris seulement le Siège de la Souveraineté, celle de celle du Gouvernement, de Diriger la Monde, celle de Peuple : Votre Gouvernement est Représentatif Votre mode de Gouvernement, d'une Volonté Générale à la faculté de Choisir combiné par la Volonté.

Un troisième Pouvoir, celui des Généraux, est sans intérêt qu'il puisse avoir, de vous faire, pour empêcher cet établissement ; Sans force, puisque ce qui constituerait cette des Généraux dans ce sont [illegible] ce qu'ils pourraient dans l'opinion générale ; — Sans intérêt qu'elle puisse avoir, puisque par à y rapporter avec de Général à son grand pour tous son pouvoir Constant, de dire alors, "je pour tous son pouvoir Constant, de dire alors, "je veux moi-même être Généralissime" ! — Celui de veux moi-même être Généralissime" ! — Celui de Général qui hésiterait à proposer d'abdiquer à un Général qui hésiterait à proposer d'abdiquer à un Prince du Sang Royal, appelé par la Souveraineté pour leur commander, une dernière manifeste Intérêt : Une Volonté de intérêt de manifeste Intérêt : Une Volonté de intérêt de Chefs d'Armée ou d'Empire ne devrait Chefs d'Armée ou d'Empire ne devrait pas un tel Généralissime ; 1° pour ne plus pas un tel Généralissime ; 1° pour ne plus correspondre avec une Assemblée ; 2° pour correspondre avec une Assemblée ; 2° pour n'être plus entravés l'un par l'autre 3° par les n'être plus entravés l'un par l'autre 3° par les Justes particuliers ; 4° pour obtenir une certitude Justes particuliers ; 4° pour obtenir une certitude de plus de prérogative dans un obtenir leurs services ; de plus de prérogative dans un obtenir leurs services ; 5° pour ne plus craindre ce que ce Généralissime, dans 5° pour ne plus craindre ce que ce Généralissime, dans

tre Général connaît l'influence de son rang, de son pouvoir, et de l'étendue d'esprit de ses Supérieurs. Le chef suprême, le Général qui a le plus de talens, aussi bien que celui qui en a le plus, se dira à proportion comme l'homme d'Athènes, "Si on n'était un Prince, je serais moi".

Un des caractères qui distinguent les Princes du sang Royal dans toute l'Europe, c'est qu'ils appartiennent d'abord à leur Maison, ensuite à la grande Famille de tous Princes, et à la Société en général : Ils voient évidemment de leurs alliances entières, et de tous droits de succession, auxquels leur attache le respect, ainsi qu'une partie de la force et de l'indépendance des Etats : Mais en proportion d'élever au grade de Généralissime un Espagnol, un Prince garantit de tout de ce Royaume, pour que du sang de ses Monarques, et de tous qu'il faut donner d'autres raisons au milieu des hommes ; ce en voici d'également vraies que le bon sens de tout Espagnol entendra.

La première, c'est que de la commandement et la direction des Armées étrangères à tout autre qu'à un Prince du Sang Royal, cette grande Autorité amène d'intolérables dangers politiques. Plût à Dieu que la bienveillance d'un Roi chéri, en celle de la Reine Dona Luisa, fut aussi prochaine, aussi probable, que je le désire à tous ses sujets tout ce qui peut le succès que j'implore de la Toute-puissance, de cette bienveillance comme pendant qu'un Prince commanderait, il est impossible

impossible de craindre qu'il n'était pas : L'armée et la Ville sauraient bien l'y forcer. Mais il pourrait n'en être pas de même de tout autre qu'un Prince du Sang Royal, qui réunirait le parti ennemi de Génévois-Orléans : j'ai expliqué pourquoi, et cela me à la portée de toutes les intelligences.

Si jamais le Prince que j'aurai désigné à Votre Excellence avait en vérité, je lui demande d'avance pardon d'avoir paru supposer qu'il ne saffit pas de Son Sentiment, de sa Loyauté, du serment qu'il prêterait, de l'idée qu'il a d'une vraie gloire, pour le rendre à jamais fidèle : je parle pour ceux qui ne pourraient le connaître encore.

B. 2de note jointe à cette lettre.

J'indiquerai dans une Note (B.) une seconde raison, qui n'est rien en politique, mais qui, ce me semble, devra puissamment agir sur les cœurs.

La troisième raison est que le Prince n'a connu la Russie que par ses malheurs et la gloire de quelques batailles. Sans expliquer ici ceux de son enfance, je dois seulement rappeler à Votre Excellence, qu'il n'avait pas sept ans lorsque la Révolution commença. A dix-neuf, ayant déjà acquis une grande réputation militaire, il sortit avec honneur de cette terre de ruines, de meurtres, de convulsions et de profanation : Il y a dix-sept ans de cette époque. Cet intervalle a été rempli par les études de tout genre, militaires et autres, et par les voyages. Il a vu beaucoup de Peuples : il sait plus entre les espagnols qu'il a connus dans l'Isle de Cuba pendant un assez long séjour ; il parle les Anglais, dont la Constitution me permet pas qu'il soit employé chez eux, j'en suis désolé aussi eux de leur noble hospitalité. Les

rapports avec eux, sans qu'il y ait d'inconvénient à ce qu'il soit depuis de longtemps avec Son Auguste Souverain, leur Prince et leur Gouvernement, lui donne plus d'influence et de moyens unique, et personnelle à lui seul entre les Princes du Sang Royal, pour contrarier et lier ensemble les opérations de guerre. Combien n'a-t-on pas dû sentir cette année le besoin d'un tel Conciliateur!

La quatrième raison (que j'ai déjà fait pressentir) c'est son éloignement de tout Droit de Succession à aucune des Couronnes de Sa Maison Royale. Cette distance entre le Trône et lui, ne laisse de ressource ouverte à ses armes pour la gloire, que celle des Armes. Quel désir pourrait-il avoir, quoique l'héritage d'honneur à Ses Aînés, de rentrer jamais en France, où son immense fortune est perdue irrévocablement? Une fois Espagnol, il le sera toujours, comme Chef de Général, en Souverain comme Prince et comme Sujet. — Cette présomption qu'il fera bien qu'il ait, me paraît un grand motif de sûreté de plus sur sa conduite.

Une cinquième raison, c'est que le genre de guerre qu'il a appris à faire en 1792, où il paraît d'Supérieur des Lord, ne donne et n'a continuellement occupé depuis, la Guerre en Masse et d'observation, est précisément celle que devrons faire les Espagnols, et qui remettra Bonaparte.

Une sixième raison est que le Souvenir de ce Prince doit être, comme il l'est aux Vétérans de l'Armée Française, et particulièrement à

beaucoup

Courage de Soldats nouveaux dans le Héros
former l'esprit : Les Mécontens contre les Révolu-
-tionnaires Français, qui n'ont pu s'empêcher de
rendre hommage à la Princesse de Lamballe en mille
occasions, savons aussi que l'on peut compter sur
l'honneur de son Fils, de même que sur la
vénération de la publique et de son ancêtre :
Cédons pour lui, s'il était ici, que l'on persécutait
des mouvemens que les vignerons de la Conscription
et la vaisseau générale excitent en Russie : Cédons
pour lui, le Dieu de Guerre, qu'on peut
espérer de grandes décisions, de grands bouleu-
-versemens dans ce Royaume ; en faveur de
l'Armée victorieuse qu'il commandera : Sa
noble Ambition sera de la conduire à Paris-
-même ; pour rétablir sur le Trône antique
des Bourbons le légitime Successeur de
l'infortuné Louis XVI, rendre à l'Espagne
ses Princes chéris, restituer la paix de l'Euro-
-pe aux Nations. Quelle gloire
pour les Armes Espagnoles, pour le Gouvernement,
et pour ce Prince, le quel reste pour l'Europe !
Il y a cent Aventuriers, sans un seul remords-
-sement, qui prodigue de cette gloire comme
poursuivant l'impossible ; quelle présomption ! en
quelle mesure ! Mais je crois qu'il est démontré
à tout esprit raisonnable que jusqu'à présent
la Nation Espagnole est la seule Nation qui
mesure d'y prétendre, et pour qu'elle y arrive
sûrement sans d'extrêmes dangers politiques,

dans qu'un Second Gouvernement s'élève sur les ruines du premier, il faut que la direction des Forces de l'Espagne soit confiée à un Prince du Sang Royal.

S'il arrive qu'un Prince soit nommé Régent, il faut être sûr que il joindra aux talents et à l'expérience nécessaires pour commander les Armées, le pouvoir politique ainsi que l'affreux du pouvoir que ce commandement réunissait dans les mains, déterminent à le lui refuser. Ce sont deux motifs de plus pour disposer de l'emploi de Généralissime avant de nommer un Régent. La rapidité des événemens de guerre, la nécessité de ne pas demeurer exposés à de nouvelles invasions, l'urgence des dangers, de tout instant d'avoir un Généralissime indépendant, me font penser que tout ce qu'il y a de plus pressant est de nommer ce Généralissime, et de le proposer rapidement par tous les moyens au pouvoir de la Junte Centrale. Votre Excellence en jugera : mon cœur est droit, mais entouré de si hautes objets, dans il faut quelquefois éclairer le cœur, d'abord si désintéressé pour les bien Sentir, il faudroit l'approbation de Votre Excellence pour me persuader que mon jugement n'a pas commis d'erreur.

Je reviendrai encore dans ma prochaine Lettre sur ce sujet, qu'il me semble qu'on ne peut trop, ni trop tôt, approfondir.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse,

Monsieur,

De Votre Excellence

Séville, 26 Mai 1809.

L'très humble et très-
obéissant Serviteur
N.r de Brouckère

7.ª

25 março 1809

6

8

5 Junio 1809.

6.

« Monsieur »,

Contre la possibilité de déterminer la Junte Centrale à s'adjoindre un Prince Régent, ou même à confier la direction des Affaires à un autre Prince du Sang Royal, on objecte la force générale de l'Amour du Pouvoir sur le cœur humain, sur les Assemblées, sur les hommes qui, d'une condition privée, sont récemment arrivés à la Puissance. « Mais jamais je ne serai à cette Assemblée que je viendrai, l'injure de supposer que ce sentiment y prédominera. Ce qui les Juntes Provinciales firent l'année dernière en instituant celle qui leur commande à toutes, fera peut-être une plus grande victoire sur cette passion dévorante du cœur, ce ne sera pas un Maître qu'il faut se donner aujourd'hui, c'est un grand Collègue, un Ami, ce dont de grands Coopérateurs.

Il me quelquefois pour être de l'autre côté de l'Océan. Si j'étais en France, ou à Rome, je me garderais d'écrire sur le Gouvernement de ces Barbares, parce légal je n'ai nulle révérence. La raison donc je dois présenter pour la Junte Centrale, et mon admiration pour son Gouvernement, me font savoir que je puis entretenir Votre Excellence de tout ce qui concerne cette Assemblée.

Elle n'a pas manqué de Pouvoir : la confiance publique l'en a revêtue pour opérer la conservation de la Monarchie, et le Salut de l'Espagne. Or ce sont les Usurpateurs que donne ces jalousies : c'est à moi que l'histoire de leurs propres entreprises dicte mon sentiment de gouverner et de commander seuls, mais d'éprouver

énormément cette puissance, contre laquelle il faudrait bien que tout conspire autour d'eux.

En 1793, lorsque le Gouvernement révolutionnaire semblait près de sa ruine, et que le besoin d'un Chef révolutionnaire, ou légitime, était universellement senti en France, tous les intérêts s'empressaient de proposer au Directoire Exécutif, ou de mettre un Général à sa tête, ou d'appeller le Fils au Trône. Il fallait contraindre le Directoire à l'une ou à l'autre de ces Mesures: Malheureusement on suppléa par la force des Jacobins prévalut. Les Républicains qui croient, quelques mois plus tard, que Buonaparte partagerait de bonne foi l'autorité Souveraine avec Lebrun et Cambacérès, les Amis des Royalistes qui ont cru longtems que ce Aventurier ne s'élèverait de plus en plus que afin de restituer le Trône à son Maître, étaient [illegible] les autres, de pauvres Dupes, dont l'ignorance et la chère habitude de croire ce qu'on désire aveuglait l'esprit jusqu'à la Sottise.

Mais quelle différence en Espagne! La puissance de la Junte Centrale et de l'Institution entière des Juntes, est une autorité que j'ai déjà appellée Tutélaire et conservatrice de la Monarchie. Non seulement dans ce tems de crises publiques, mais à toujours, il me semble, et dans ce pays, que cette Institution salutaire, adoptée par la Constitution entre ses Lois fondamentales. Je ne demande pas que la Junte Centrale renonce à son pouvoir, ni qu'elle l'expose à être renversé: je demande qu'elle s'impose une légère et salutaire diminution de ce pouvoir, parce qu'il me semble qu'elle le doit, parce que je le crois nécessaire à sa gloire, et

parce

pouvoir qu'il me semble enfin que ce sera un très urgent de se maintenir elle-même.

Ce qui perdrait l'autorité usurpée d'un Tyran est d'une Assemblée populaire, sera au contraire pour la Junta Centrale la confirmation et le gardien de son autorité légitime. Peut-elle continuer à diriger la guerre, quoique trop Assemblée soit-elle insuffisante à bien acquitter ? Peut-elle demeurer exposée aux dangers d'une Insurrection populaire et générale, à tous les dangers dont ma Lettre et ma Lettre précédente la tableau réel et terrible, quoiqu'encore affaiblie ? Peut-elle demeurer exposée à ce que de grands Succès, ou de grands revers la forcent à reconnaître, ou nommer, pour Généralissime, un Simple particulier, qui sera, ou deviendra Usurpateur ? — Ou, la Junta Centrale veut-elle, en laissant un libre cours aux Evénements possibles, que des Voix Républicaines puissent se répandre, ou s'groupe bientôt dans l'Assemblée de Province ? veut-elle livrer l'Espagne à des expériences de Gouvernement ? — Ou, enfin, n'ignorant pas que, dans l'Histoire, dans perfidie, dans défiance de nouvelles, afin bien le grand intérêt de l'Europe, beaucoup d'Ennemis de Bonaparte le servent gratuitement en disposant, ou même en publiant que la Maison de Bourbon est finie, la Junta Centrale veut-elle tenir une porte ouverte aux avances qu'on pourrait tenter de faire pour obtenir que la Couronne d'Espagne passe à une autre Maison ?

Non, Monsieur, elle ne veut rien de tout cela. Elle veut maintenir dans leur intégrité la Monarchie, les Droits du Roi et de sa Famille, et toutes les prérogatives nécessaires de la Trône.

Il m'a été dit plusieurs fois : — La Junta

« Centrale ait composé de Députés de Madrid ». —
Je n'entends que trop cette parole de l'infidèle, et malgré
mon respect pour vos lois, je vous dirai sans crainte qu'il
peut se rencontrer dans cette Assemblée quelques hommes
dirigés par l'intérêt d'une vanité honteuse et servile, qui
les égare dans le choix de la popularité de l'ambition
même et des plus mauvais calculs. Mais qu'importe,
si ce ne sont pas les plus remarquables par leur talent,
leur considération publique, et leur influence dans les
délibérations ? qu'importe s'il n'y a pas le grand
nombre, comme effectivement il ne peut l'être ? Ne
suffit-il point de la pluralité des voix, à défaut de
leur unanimité ? — Je sais bien qu'il faut aussi faire
entrer en ligne de compte l'ignorance du Peuple,
et les apparences de validité, en exigeant la reconnais-
sance d'un Membre de la Junta Central dans
toutes les provinces ; je saurai reconnaître
peut-être facilement qu'il est plus facile de
tromper volontairement avec des signes pour l'intérêt
de ses Chefs, que de les protéger encore mal
de Prêtres. Je sais bien aussi qu'un inconvénient des
délibérations secrettes, comme celles de la
Junta Centrale, est de renfermer les petites
passions ; Mais sur une Mesure de cette
importance, une fois que les signes sensibles d'auto-
rité, de sûreté, de nécessité, il
est naturel de croire que l'Opposition se taira,
de peur d'être connue un jour, et réprouvée par
la Nation. Un moyen bien efficace est de
disposer l'Opinion publique à désirer la venue
d'un Prince ; c'est ce que la Junta Centrale, ou
quelques Membres de cette Assemblée pourra faire
aisément.

J'ai honte de m'être arrêté à discuter des

difficultés

difficultés de cette nature : j'en demande pardon aux Membres de la Junte Centrale, à la plupart desquels je dois encore, et dans je ne soupçonne aucun personnellement de la haine pour des vues aussi pures, pour des sentiments aussi épurés, pour des sentiments s'appuyés à la hauteur de leur vocation, à leur patriotisme, à leur intérêt bien entendu, à leur sûreté, à leur gloire.

Une autre objection est que le Prince que l'on propose d'appeller, sera nécessairement Etranger : Tous qui la font, veulent dire qu'il ne sera pas né en Espagne.

Je réponds d'abord que relativement au Roi et à la Maison Royale, dont la Junte Centrale est chargée de conserver les Droits, l'intérêt même à la Monarchie qu'elle doit également de qu'elle veut continuer à maintenir, l'Etranger préférable devait en effet l'Espagnol à qui la Junte Centrale se verrait entraînée à remettre la Couronne, comme à toutes les Classes de Terre, au quelqu'aventurier hardi et dans un Pays populaire, qui montrerait de lui-même, à l'aide des Soldats et d'une multitude égarée, au premier poste de l'Etat.

Je réponds en second lieu, que l'Etranger pourrait encore être un Prince né d'un autre Sang Royal que celui des Bourbons, ayant pour la naissance d'autres intérêts que ceux de cette Auguste Maison, tenant de la Nation des Souvenirs et des prétentions peut-être que l'occasion inviterait à renouveller, et pour lequel enfin un jeune Roi formerait au Sein du Royaume ; de sorte que le moindre mal à craindre alors pour les Espagnols attachés à la Maison Royale, serait peut-être

une Guerre civile et de Province contre Province.

Ce troisième lien, je supplie Votre Excellence de se rappeller que, prévoyant cette objection lorsque j'écrivais ma 2me Lettre, j'ai déjà indiqué presque tout ce qui peut être dit au Peuple pour le guérir de ses préjugés qu'elle suppose, et l'aider à sentir la prodigieuse différence d'un Prince du sang Royal à un autre homme; et ce qui distingue en particulier la Peine que les circonstances portent à éloigner dans ce moment pour commander les Armées.

S'il s'agissait d'appeller, à l'instant-même, un autre Prince pour lui confier la Régence, j'ajouterais que la Constitution d'Espagne appellant au Trône par droit de succession, les Princes du sang Royal ses hors du Royaume, à plus forte raison elle les appelle de crime à la Régence. Charles 1er d'Espagne (l'Empereur Charles-quint) était né en Flandres. Il y avait eu son éducation. Philippe V était Français. Le bon Roi Charles III, si regrettable, que j'ai eu si regretté, passa du Trône des Deux-Siciles à celui d'Espagne, avec des habitudes Napolitaines, qu'il a conservées presqu'entièrement pendant. — Je dirais que, si pendant la Minorité de Charles II, l'Espagne fut quelque tems mal gouvernée, si les mécontentemens publics inclinèrent les consciences des troubles dans l'Etat, ce ne fut que parce que la Reine Régente était née en Allemagne. Ce mauvais gouvernement et ces troubles furent le résultat de la faiblesse de la Reine à se laisser diriger par un Etranger: Nithard était son Confesseur,

Me

elle l'idée du projet du grand Inquisiteur, et elle suffit pour qu'il se mêlât au traité de toutes les affaires du Royaume. Les Conseils savent très dy remédier : on ne peut rien craindre que la Reine Régente le renouvelle.

Une Loi d'Indigénat préviendrait de pareils abus de puissance. Les Hommes d'Etat Espagnols savent mieux que moi s'il y aurait, ou non, de grandes inconvénients à proposer dès à présent aux Cortes, pour fondement définitif des Codes, un Règlement qui exclue les Etrangers de certains emplois publics, particulièrement dans un Monarque, ou sous un Régent né hors du Royaume ; et si bien que ce soit ainsi, à cet égard, quelques précautions à prendre relativement aux emplois de l'Armée, comme le Prince qui serait nommé généralissime, je n'imagine pas qu'il refuse de s'y soumettre.

"Mais", dit-on enfin, "il faudra un Prince pour le Trône d'Espagne. Serait-ce le Comte de Montemolin ? et d'ailleurs ce Prince courrait trop de dangers".

Je réponds que nul soin ne doit l'emporter actuellement sur celui de débarrasser de tout crainte des aventuriers ou d'un Général ambitieux, que pourrait être celui qui aura chassé les Français d'Espagne, bien ce Général ; — que si le Général qui aura rempli cette glorieuse, et à qui elle aura donné tant de popularité, ne les éloignait pas, les Français seront entrés en partage de tout et de toute, ne consentiront alors à ce qu'un Prince qui n'aura pas encore servi en Espagne, vienne leur commander et recueillir le fruit de victoires remportées sans qu'il y ait concouru d'aucune manière ; — Que

d'ailleurs il est un moyen sûr, pour les conditions que j'ai exposées à Votre Excellence, qu'un parvienne à chasser les Français, de sauver à jamais leur joug retour, dans la présence d'un tel Prince, et qu'il serait, dans mon opinion, d'une grande imprudence de se priver volontairement d'un tel secours pour une si grande et si difficile entreprise.

Car, en désignant ce Prince, ce n'est pas seulement une Représentation d'un grand état que j'ai voulu indiquer pour le mettre aux Espagnols et aux Français, mais un Homme capable de concevoir et d'exécuter; avec cet énorme avantage entre plusieurs, sur les autres Hommes capables, que la qualité de Prince du Sang Royal, la situation présente, celle où il se trouve, lui rendent toute usurpation de pouvoir impossible, comme je crois l'avoir suffisamment démontré; — et peut-être, quoique persuadé que la présence d'un Prince du Sang Royal est indispensablement nécessaire, n'aurais-je pas pris sur moi d'en désigner un en particulier, si j'avais vu, s'il était possible de croire qu'il daignât de cette Représentation dans un Prince pour commander une Armée du Roi d'Espagne, pour attaquer de front des Ennemis déterminés (qu'on n'atteint jamais que par des Victoires qu'on a gagnées Soi-même) et pour opérer enfin une Contre-révolution en France —.

À l'égard des dangers qui seront personnels à ce Prince, il n'est pas difficile, je le répète, d'aider ce noble & religieux Peuple d'Espagne

2

à Richelieu de donner un Prince du Sang Royal, qui le donna à la Cour. Il commanda d'abord de l'élever à la Cour sur ses yeux, afin qu'elle attende à le juger sur sa conduite. Mais en général les dangers sont de position : ils sont ceux des Princes, appelés tous à défendre les Peuples. Quoi de plus grande gloire pour la défense de la Religion, de la Maison, d'une Nation fidèle, de son Roi captif du plus détestable des Tyrans, ou une obligation grande de choisir pour un Prince guerrier, pour de ses Ennemis. Si le Ciel bénit ses efforts, la plus belle des gloires sera sa récompense, et celle des Espagnols qui l'auront appelé; s'il succombe, c'est à sa place, en remplissant ses devoirs, et en nous quelque mérite devant Dieu et quelque gloire aux yeux des hommes.

Ce n'est donc à me rapporter quelles objections on peut faire contre, et Mr. présente une à mon sentiment, que je croirai pouvoir une gêne de tous les hommes pour une longue et terrible expérience, et Sur laquelle je me hasarderai à ne que j'ai déjà dit dans ces essais, et je n'était point par eux de faire grâce dans leurs principes, plus grâce encore dans leurs raisonnements, que suivant l'expérience la moins susceptible de déguisement ou mécomptes pour les hommes et pour les gouvernements eux-mêmes.

Quelque j'affirme peu, et qu'au contraire je doute de tout ce dont il me paraît de doutes, et mes propres jugements d'abord, j'affirme que pour tout esprit habitué à réfléchir, il est un accord de certains politiques un petit nombre de vérités, connues pour avoir été en accords par les démonstrations répétées qui en font foi : Ces vérités plus ou moins

Citoyens ne les avoient dans les premiers, de même à peu près qu'on affirme la définition de la ligne droite, ou tout autre axiome de Géométrie. C'est ainsi que, dans ma 5me. Lettre à Votre Excellence, j'établissois un principe que la Monarchie Espagnole ne peut se mettre avec l'Empire de Buonaparte. C'est également dans cet article, comme personne, qu'il m'est devenu nécessaire de dire, que la durée d'aucune des institutions Souverainetés de l'Europe n'est comptable avec la permanence du Pouvoir de votre Auguste & de sa race impure; que si ce monstrueux pouvoir n'étoit détruit, il anéantiroit la raison des Nations légitimement Souveraines, celle de toute Noblesse de Naissance & de Sentiment, celle de tout Etablissement Religieux, de toute Morale publique, de toute vertu, qui n'ait pas pleinement rétrogradé à l'enfance; celle de toutes les coutumes particulières à chaque pays qu'il entraîne dans le Néant du Mal, en ce qu'il opprime pour elles les Sujets intelligens de la tyrannie; et enfin le bouleversement de toutes les propriétés particulières, qu'à l'exemple de ses devanciers dans l'Abyme infernal des Révolutions, Buonaparte ordonnera à Soldats par le pillage; il n'est si les confisquant, avec les armes, avec les Tribunaux, avec les Tribunaux, jusqu'à ce qu'en Europe il n'existe plus une fortune, une grandeur ou aisance, qu'il ne soient employés à enrichir plus convenus que lui-même.

J'allois joindre que pour un grand nombre d'esprits il est utile d'ignorer sur ces matières, ou les faisans reposer d'intérêt d'un roman dont de fait inconcevable, dans l'Horrible histoire des dernières années accomplie. J'explorai cette tâche dans une nouvelle

Lettre

Cette ... Il ne faut pas laisser à la timidité naturelle, à la cupidité politique, à l'indécision qui refuse de payer les jours de grande et inévitable péril, il ne faut pas leur laisser l'espace de dire à " Gémeaux nous " devrions donner cette Couronne Royale que " Napoléon a proscrite ? La présence de ce Prince ne " feroit qu'augmenter la haine que Sa Majesté " Impériale nous porte : elle ne feroit qu'augmenter nos " difficultés à terminer cette guerre. Devrions nous " obliger Napoléon à nous rendre notre Roi et la " paix ". — Votre Roi ! comme l'Allemande de Beaumarchais, qu'entend-on par cette expression pouvant servir de nom de l'ancien Roi de nous donner ! — La Paix ! oui, celle des cadavres, c'est la seule dans l'intérêt de monstre que vous reconnaissez pour Empereur pour vous parler de paix !

Voilà l'objection que je m'étois supposée, à laquelle je vais répondre. Ce qui m'anime à la faire, outre le désir de diminuer les obstacles qu'on pourroit mettre à l'adoption urgente d'une mesure de salut pour l'Espagne, c'est que cette faiblesse française, cette aveugle impéritie, ces calculs d'une prudence fausse ou (à quelques exceptions près) infidèle, sont partout, dans ce qu'on vend de l'avenir à soi-même, des alliés de Buonaparte, et les résultats mal jugés qui prolongeroient le cauchemar de son existence. Daignez donc, Monsieur, me continuer votre indulgente attention.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse,

Monsieur,

de Votre Excellence

Le très humble et très obéissant serviteur

Vte A. de Noailles

Séville, 3 Juin 1809.

8

5 Junio 1809.

3ª 9
Bo Tumo / 809

9me

à Monsieur ;

Les Familles qui auraient été grandes ou florissantes en France, et les plus distinguées de cette qui, pour avoir été dans leur jeunesse, et pour avoir dans leur âge mûr abandonné la Religion et les Princes, s'étaient rendues appellés à régénérer l'Europe, reconnaissent dans la Révolution de Robespierre le châtiment formidable le plus terrible qui ait jamais été infligé à l'orgueil profane des hommes. Je plains des milliers de victimes innocentes, et celles-mêmes qu'on ne peut solliciter avec abandon ; Ah ! qui dans un meilleur temps n'a fait pour ce qu'il a dû faire, ne dit que ce qu'il faut dire, ne refuse ni trop ni trop peu, et n'a pas des plus grands remords à craindre ? Cependant, ni les Stuarts dans l'ancienne Rome, ni celles que provoquaient en Italie les uns contre les autres les Guelfes et les Gibelins d'Italie, ni les querelles des deux Branches Royales d'York et de Lancastre en Angleterre, ni celles des Bourguignons et des Armagnacs dans le Roi de France Charles VI, ni le Soulèvement Catholique contre la Protestantisme dans une partie de l'Allemagne, dans les Royaumes du Nord, ni ce que les Cours Royales des Cardinaux envoyées en Angleterre par Léon X, les Empereurs, ni les croisades commandées en personnes par Philippe II dans les Pays-Bas, ni la massacre de 30,000 Protestants en France en 1568, ni celui de 30,000 autres Protestants en Irlande en 1641, n'empêchèrent plus d'horreurs jamais dignes offerts des

Robespierre, préparé par cette Philosophie légère et frivole, et qui se moquait de ces dénominations, de Dieu, de l'Être suprême, de l'Immortalité, Auteur d'une grande Ligue n'était pas fait sans doute pour adhérer à aucun de ces Principes. Il semblait que la Providence n'eut permis cette dénomination de Robespierre, de la Faction et des Partis, que pour Nation d'une des plus brillantes de l'Europe, prête pour amener les hommes par le ridicule à sentir la faiblesse de leurs conceptions, le danger d'attaquer la Croyance, celui de renverser l'Ordre politique affermi dans les Sociétés par le Temps, l'Ordre politique consacré par l'Être-même qui est le Monarque du Ciel, et enfin, pour leur ôter dans l'Avenir jusqu'à la pensée de semblables attentats, la nécessité du repentir.

Mais il ne devait pas plus paraître à la Convention nationale de multiplier les victimes. Robespierre était mort par le dernier Supplice, mais pour y avoir fait de nouvelles victimes, il avait encouru la peine, l'ignominie de la mort, sans avoir eu l'importance d'y destiner ses Complices eux-mêmes. Dès qu'il n'existait plus, on s'occupa de rassembler promptement tous les Conventionnels dispersés dans la Salle des Séances. Deux Conseils de Législation furent créés, et comme les Robespierristes avaient une fois, et se trouvaient personnes d'après hardi pour les détruire, la Convention ne s'arrêta plus au moindre doute pour rentrer dans l'Exercice des Droits qu'on imagina pour Supplice à cette funeste Faction, un troisième

Conseil

Conseil, appelé Directoire exécutif ; on le composa de cinq Membres seulement ; afin qu'il eut plus de force & plus de rapidité d'action.

Le Directoire nomma de tous ceux des régens Révolutionnaires qui existaient en vertu pouvoirs, & qu'il a cru devoir à propos de conserver, pour diriger ses opérations. Comme Robespierre a été Comité de salut public, il s'empara des armes de tous les genres de corruption, & de mauvais sujets. Elles coûtèrent, on le soupçonna de quelques délits. Le principal mérite de Buonaparte dans cette Campagne d'Italie, fut [illegible] Livourne [illegible] banques de Gênes ; il [illegible] de Naples, qui pour l'intérêt [illegible] Sardaigne, [illegible] Buonaparte [illegible] Par ce moyen, les dépouilles furent réparties de manière à satisfaire le génie, excite l'ambition des officiers, [illegible] Buonaparte. Un autre motif, qui ne put échapper à Buonaparte, le divisa commencé dès lors à perfectionner la Corruption, l'Espionnage & le Mensonge ; Machiavel l'avait élevé [illegible] Machine mue à l'aide de la puissance. La Cour donna les instructions pour frapper l'Empereur, & la Cabinet de Vienne, quand [illegible] Général devait être enveloppé en Italie, confirma la [illegible] Campagne, [illegible] Les Relations de Diplomatie avec le Chef de l'Eglise, le Ministère de la Toscane, les Etats de

Parme, de Gênes, de Rome, marquait de la fermeté de son énergie et la plus haute, avaient produit ce succès. Elle espérait inspirer même de tels sentiments perfides dans cette île, qu'un ancien [illegible], organe des Conventionnels, leur donnait pour Paoli.

Que faisaient cependant les grandes Puissances Européennes? — "Je remuerai les Autels et les Trônes; j'applaudirai tous les rangs, je m'emparerai de toutes les Couronnes", — voilà ce que le Gouvernement révolutionnaire leur avait dit de tout l'éclat de la foudre et des cent bouches de la Renommée. On refusait de croire cette voix prophétique et terrible, tandis qu'on croyait les imaginations troublées de ce même Gouvernement. + [illegible] ; l'Autriche, pour les Pays-Bas de Lorraine et le Comté de Campo-Formio. Le seul Cabinet de Londres, dirigé par le bon sens, la fermeté et l'inaccessible droiture de son Ministre, l'Esprit d'immortel génie du fils de Chatham, et s'aveuglait parce sur les dangers de l'Europe et de son influence, croit jusque dans l'ancienne objets des Comités à la Révolution. Le seul Cabinet de Londres faisait la guerre à la Révolution: les autres l'auraient faite ou la faisaient à la France).

+ La Prusse et l'Espagne avaient reconnu dès 1795 la République du Directoire.

Dans ce pays si coupable et si malheureux, une diminution de rigueurs dans le Directoire encourageait à former des Partis en faveur de l'autorité légitime du Roi. Les Départements du Calvados, de l'Eure, de la Basse-Loire, quelque portion de la Normandie donnèrent le noble Spectacle de cette Contre-révolution connue sous le nom de La Vendée, semblable à quelques égards à celui qu'offre aujourd'hui l'Espagne fidèle. La loyauté Française, l'antique fidélité, le courage de toutes les vertus guerrières se réfugièrent dans cet asyle. Leurs travaux

furent —

finesse proportionnée à la grandeur de l'île et du dévouement. Cette Noblesse pauvre et sans fortune transformée en Jardiniers, manquant de tout ; mais l'Angleterre leur fournit de l'argent, des habits, des munitions, des vivres et des armes. S'imaginait-on alors, qu'il parviendrait à percer à ces Braves Patriotes toutes leurs ressources, excepté celui d'un Prince du Sang Royal, qui de fit Vendéen, établit l'accord entre leurs Chefs, introduisit l'humanité dans leurs Conseils, atténua les divisions, rallia la province en procédant sous le Drapeau Royal les Départements où l'Insurrection se fit éclater, et qui enfin dirigeant la stabilité de leur front. Ce Sauveur le plus essentiel de tous, le seul décidé, l'Angleterre ne put le lui procurer : Ceux qui ont lu, ou qui prendront la peine de lire ce qu'on a écrit * sur cette Guerre intestine, qui coûta au Gouvernement révolutionnaire Dans cent mille hommes, et qui l'ensanglanta, depuis le dernier Comte, jusqu'à la terminaison que par des perfidies, Lacune mémorable, ou dénouement personnifié comme je le dirai, que tout ce qui manqua à l'Insurrection de la Vendée pour qu'elle parvint selon toute probabilité à relever le Trône ; ce fut un Prince du Sang Royal, débarqué d'Angleterre et donné le premier des Vendéens. Pour ce Prince, quelque grand qu'il fut, et quoique des Courtisans ayent pu dire, n'aurait été une assez belle gloire !

Le Midi de la France, où les imaginations plus ardentes et des têtes plus impatientes du joug avaient déjà causé des troubles embarrassans, même pour la Sûreté de l'Etat public, était prêt à de nouveaux soulèvements : il y eut des mouvemens dans plusieurs villes. On organisa dans le Midi ce qu'on appellait la Réaction, c'est-à-dire la manifestation des

Républicains

* Mémoires du Comte de Puisaye. — Mémoires du Comte de Vauban. — Histoire de la Vendée, par [illegible]. — Il faut pourtant dire que la dernière campagne, entreprise à Quiberon, qu'une puissante diversion, le Grand Homme, avait la future composée de tous trois contre de la vérité.

Républicains pour venger celui des Royalistes.
Une partie des deux Conseils législatifs venait d'être renouvellée conformément à la nouvelle Constitution: Les Membres introduits pour cette Election dans les deux Conseils, étaient presque tous ou Républicains attachés aux Princes, ou du parti qu'on appelait Constant, et qui n'eut mis que peu d'opposition à leur retour. Il se forma donc à Paris contre la Directoire une Conspiration de Généraux Royalistes ou mécontents, de Membres des deux Conseils, d'Emigrés de la Vendée, de Propriétaires des biens donnés par les vertes de leurs Fortunes. Elle se lia avec la Vendée, avec les Provinces du Midi, elle eut quelques relations au dehors, et cette Etat alors la disposition générale des esprits, qu'il semblait que cette vertueuse Conspiration dut infailliblement réussir. Elle méditait le Bouleversement, elle songeait à l'Assemblée, et le croyait sûr de la fidélité. Elle disposait aussi le Directoire, pour l'écraser: Pichegru voulait procéder dans les formes constitutionnelles, au lieu d'entourer les cinq Directeurs, comme il le pouvait à la tête de quelques Soldats. ** Ce fut le jour même, où les Conseils législatifs allaient prononcer contre le Directoire, lorsqu'il s'écroula au bruit de l'Explosion. Les Royalistes dirent de Bonaparte, (de même plus tard et toujours et dans une autre occasion le Canon tiré sur les Parisiens pour Buonaparte) fidèles à l'antique coutume des Grecs et des accusations de l'Antiquité à cette multitude, qui n'en était que trop digne.

Ce fut à la suite de ces Conspirations, pour en détourner l'attention publique, et pour armer les Parisiens (comme

** Le Bonaparte qui régna à la place du Directoire, a fait de cette Explosion un malheureux Général, dans le milieu des femmes!

en Mai

en l'an mentir alors) que la Directoire conseillait de
Ligue avec l'Empereur le Comte de Campo-Formio, dont
j'ai déjà fait mention : Par ce traité la subversion de
destruction de l'Etat de Venise, une République qu'il fit.
Sans artifice à conclure une paix si désirable entre
leur volonté de faire la guerre, cette volonté fondée sur
l'impossibilité pour toute autorité excepté d'imiter dans
la Paix ; on sait qu'il flattoit le Peuple de France
de l'avoir plus qu'à aucune l'établissement de quelques Rois
pour achever de consolider la République, leurs ordres
barbares, leur haine irréconciliable de toute espèce de
distinction, s'étoient rendus à grands pas dans
l'Underwald la paix sang des hommes simples et
courageux fondateurs de la liberté des Suisses.

Cependant l'instabilité du Directoire à gouverner,
et Scherer à diriger la guerre, se manifestoit de
plus en plus. Il sembloit bien que les Directeurs eux
mêmes, et Carnot, l'un d'eux, s'en
rapportât dans sa justification (dit-on même en son sein
même) que dans les conseils tenus au Palais du
Luxembourg, on regrettait les Schinderhannes comme
un moyen de gouvernement. "Je n'ai jamais su qu'on
"reprochât à Fouché d'être féroce", disoit un plein
Conseil le Directeur Merlin (un rapport de Carnot
qui fut témoin) "on le reprochait au contraire
"trop doux". En effet, il y avoit toujours des
mouvements à Paris et dans les principales villes.
Brune et le Peuple en faveur de Sieyès et des
Jacobins : Le Peuple, sans Chef ni dessein, sans
secours du dehors, trahi par une vile espèce de
Soldatesque indigène et soldée qu'on employoit
pour le lui, semblait toujours prêt à tout oser
que dans la Vendée. Mais les principaux meneurs
de l'Ordre Monarchique, bien que divisés d'opinion

sur les arrangemens à prendre, commençoient à
finir contre le Directoire, auteur de leur ruine,
commencoient quelques fatigués d'Lui. Du pied du
Caucase & des bords du Volga, une Armée barbare,
mais composée d'Officiers & de Chefs déterminés à
périr ou à vaincre pour la Cause de Dieu, une
Armée religieuse, hardie, désintéressée, étoit venue
jusqu'aux Apennins, jusques sur les Alpes, chassoit
de toute l'Italie les Soldats du Directoire, enseignoit,
Hélas! en vain, enseignoit aux Italiens comment on peut & comment on doit repousser les
Révolutionnaires. Après cette Campagne célèbre de
Souvarow, on crut généralement dans l'Armée,
dans les Conseils de Législation & dans le
Public, de respecter les cinq Directeurs. Ils
étoient d'ailleurs persuadés: les Conjurés d'une
Faction ne peuvent l'être quand elle cesse
d'être heureuse. Ils se reprochoient réciproquement
l'un à l'autre leurs crimes & leurs folies, se
prévoyoient que leur chute seroit peu différée,
chacun d'eux cherchoit à se faire quelques
amis aux dépens de ses Collègues. Gohier &
Barras pensèrent à Souvarow, non pour
lui livrer la puissance absolue, mais parce
qu'il leur falloit un Général dans leur parti
pour s'assurer à eux-mêmes cette puissance,
& parce qu'ils connoissoient (car le crime s'aveugle
sur le crime voisin) que Souvarow leur
Créature, satisfait de diriger la guerre, leur
abandonneroit tous le reste.

Les grandes Puissances de l'Europe assistèrent
à cette agonie du Directoire; mais il semble que

ce fut

ce fut sans prendre d'intérêt à sa vie politique, ni à sa mort. Cependant, on il fallait travailler à le maintenir dans cette activité affaiblie & inférieure, qu'on laissé échapper les unes après les autres toutes les Conquêtes de la Révolution, & qui finit par nous laisser entrer en France dans le gouvernement de ses Ennemis ? on il fallait tout forger pour rétablir ce Gouvernement dès ses commencemens ? on il fallait au moins diriger la disposition de l'héritage du Dictateur Césarien vers ce premier des intérêts pour l'Europe ? Jamais une telle affirmation ne s'est suggérée que pour les vides funestes de l'indifférence qu'on en avait ; je l'écrivais alors d'après l'événement. Les rapports de Diplomatie qu'on avait à Paris, pouvaient être insignifians pour le premier & le troisième des objets que je viens d'énoncer ; mais le second, je le dis, était une vieille faute, un vieux malheur, & chercher à en diffuser encore aujourd'hui, c'est pousser à l'irréparable. La justice oblige de dire aussi que le second de ces objets ne pouvait être accompli alors que pour les Princes, ses amis & leurs dignes fonctionnaires. Enfin (car j'abrège trop rigoureusement l'administration de M.r Pitt de celle de M.r Fox, pour omettre rien de ce qui la justifie) je dois observer encore relativement au troisième objet, que dans notre Europe, dans une Civilisation à-peu-près égale partout

pendaient la Chute, il était presque impossible de prévoir qu'un Gouverneur Voltaire de la jeunesse pût avoir des Suites de Rome ancienne, ou d'un Attila, d'un Tamerlan, d'un Gengis sur les Peuples barbares ; que peut-être dans il fut peu d'irrémédiable de passer alors, que pourvu qu'on détruisît en France l'autorité des Conciles, le Gouvernement révolutionnaire tendrait de lui-même, en gros la vigne de cette Secte d'un Réunis ou d'un Mahomet, d'un Cromwell pour entre, servirait de passage et de ressort entre la Réformation et le rétablissement de Roi.

« Malgré cette confusion que je donne, ce me semble, à la justice, il n'en est pas moins évident aujourd'hui que si, à la chute de la Direction, l'autorité Souveraine en France fut tombée entre les mains de quelque Prince que ce fut, grand par la naissance Royale et les alliances, et que si (à plus forte raison) elle eut été remise à un Prince de la Maison de Bourbon, lié par tous les devoirs qui obligent exclusivement les Princes à la restituer à l'héritier de la Couronne, l'Europe serait en paix depuis dix ans, la Monarchie publique rajeunie, une Balance politique établie, les Autels relevés, les Souverains chacun à sa place. Godoy n'eut pas trouvé un Protecteur tout-puissant dans son modèle : la lumière que des Ministres courageux et

fidèles

fidèles avaient montées en bronze mille périls, ces pays-là enfin pénétré jusqu'au Trône, soit que Ferdinand VII régnat, soit qu'il fut encore enfermé dans le Château des Asturies, avec la certitude grand et paisible en Espagne, ou l'exemple des Rois, ou celui des Fils de ces Princes.

Il n'a guère été possible d'établir pour dans les esprits la vérité de l'opinion que j'ai émise sur Buonaparte, sans entrer dans un examen de son origine politique. Cela m'a conduit plus loin que je n'avais cru : j'emploierai donc encore une fois Votre Excellence de ce prétendu Empereur. Son origine est dans la Révolution, mais plus particulièrement dans le règne sanglant de Robespierre et des Comités, et dans le faible règne du Directoire Exécutif : l'un ramena par l'excès à quelques idées de modération ; l'autre par la modération acheva de dégoûter du gouvernement des Assemblées. Robespierre fut, si je puis m'exprimer ainsi, le seul grand-père connu de ce héros de Châtre ; le Directoire fut un de ses pères : tels sous les Ayeux de Buonaparte. Personne n'a mieux connu cette origine et ces différentes vicissitudes, que Mr Pitt, lorsqu'il désigna Buonaparte dans la Chambre des Communes d'Angleterre par ces expressions

mémorables à jamais, " l'Enfant de la Champion du Jacobinisme".

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse

Monsieur,

De Votre Excellence

Le très humble et très-obéissant Serviteur

Mr. de Neuville

Séville, 30 Juin 1809.

P. S.

Je dois des excuses très particulières à Votre Excellence, pour avoir adressé dans ces-tête d'innombrables et compromis des quelques années des temps modernes. J'ai balancé plusieurs jours si j'aurais, ou non, l'honneur de la remettre à Votre Excellence. Je n'ai pas un Cœur dans je puisse me servir pour le

Tenter

rendre plus digne d'elle, et le tire au moins
un effort de mémoire. Mais je me persuade
qu'aucune des immortelles qui peuvent s'y être
glissées, ne doit être bien importante, ou bien
ridicule, au moyen de la précaution qu'il m'a
fallu prendre, d'éviter de mentionner les dates,
et je fais vœu de l'orgueil de plaire aux esprits
instruits et distingués, à mon désir constant
d'être utile au grand nombre.

5 9

Bu Iunio 1809

10 10

14 Julio 1809

10.me

Monsieur,

L'un de vos correspondans répondant encore aujourd'hui que la prédiction qui fut donnée, en 1793, à M. Lemonnier, sur tous les généraux français, ce général doit la dû à un mérite extraordinaire, à des talens acquis par de vrais et honorables travaux, à une supériorité décidée sur les autres hommes, qu'il ne peut être inutile d'achever d'établir, comme je vais le faire, par quelles causes bien connues en France cette élévation fut nécessairement amenée.

Votre Excellence a vu qu'en 1793 le Parti Jacobin était le seul qui eut assez de forces pour déterminer à son gré l'insurrection populaire du Dimanche. Depuis ce jour, ce parti, gouvernant le plus souvent par la terreur, ne cessa de se maintenir dans cette position, qu'en restant maître des Jacobins, qui eux seuls, dans l'intérieur de la Convention, pouvaient, quelquefois, faire, quelque effort, qu'ils appellassent, puisqu'il y avait nécessité d'en appeler un, devoir dans tous avoir pour dessein toute autre recommandation celle d'être agréable à ce Parti; seulement, il était requis, et il en coûtait le moins (Gouvernement pour ses deux puissances).

Lemonnier était donc un des hommes à qui les Jacobins se confiaient le plus, il était dévoué à une femme au théâtre de la première jeunesse, et dont ses talens scéniques avaient fait un des soutiens. Tout le monde sait que le Parti, le seul qui fut existant lors de son élévation, s'était saisi de la place de Chef de Parti en France, et qu'il maintenait également avec la force de la Révolution dans tous les Etats de l'Europe. Lemonnier distingué par la véhémence de ses déclamations dans les Clubs et dans les salons publiques, il acheva de former la chaîne

& la fierté de son âme, à Toulon & à Marseille, par des actes irréfragables de scélératesse & d'impudence. Dans cette dernière ville, où les Nouveaux fugitifs de la Cour avec leur altesse, venaient depuis quelque tems de tracer de leurs femmes lauriers, on le vit les soutenir dans cet étrange débat au viol de Pénélope, qu'il n'avait pu mettre leur destinée amoureuse. A Toulon, quand le Représentant du Peuple, Fréron, impatienté des lenteurs de la guillotine, eut ordonné de tirer le Canon à mitraille sur plusieurs centaines de victimes, Prêtres & Religieuses, Nobles & Bourgeois, Femmes, vieillards & enfants, Buonaparte daigna s'abaisser à commander cette exécution : il prouva par la faire suivant son ancien Souverain non-seulement digne, mais encore plus digne. Un monstre de ces malheureux avait été épargné par les mitrailles dispersées au lieu : c'était Providemment pour être ! Ils se relevèrent d'entre les cadavres de leurs Compagnons, implorèrent miséricorde, on la leur fit ! Grâce ! retentit dans la plaine, prononcé par un inconnu commandant : la Troupe même en donna le signal, mais Buonaparte n'en ayant aucune, & il ne croit pas à la Providence, il ordonna de tirer le salve à la main sur ceux qu'elle semblait avoir voulu sauver : on hésitait, il donna l'exemple, ce fut en vain qu'elle sauva cette seconde mort : ce fait consigné dans les horribles journaux du tems, comme un éloge de Buonaparte, ne peut être révoqué en doute.

Ce fut à lui aussi que le Gouvernement révolutionnaire qui a précédé le sien, confia depuis l'emploi de réduire les Parisiens, lorsque leur Chef, le dernier entr'eux, ils osèrent laisser voir des sentiments de rébellion. Tout le monde n'a pas encore oublié à Paris, où tout s'oublie si vite, cette journée dite de Vendémiaire, pendant laquelle ce Souverain

Corse

* Ce dernier fait est tellement authentique, que je ne dois pas qu'on me jamais usage de le révoquer en doute.

Celui du Comité civil à deux portions dans les rues sur les habitans de Paris, fut également, d'une infamie d'avoir dit, comme on l'a fait, depuis que Buonaparte empereur, que le Comité n'étoient changé que de jardin. J'ai vu moi-même le Portail de St Roch désigné par le bourreau, et j'ai parlé à quelques-uns de ces bandits.

La conduite de Buonaparte à Marseille et à Toulon a été généralement rapportée comme je l'ai décrite. Des habitans respectables de Marseille, à portée de connoître Buonaparte, m'ont assuré cette infamie. J'ai dit d'avoir lu dans le Journal Français, publié par les Jacobins, sous Robespierre, le fait d'atrocité à peine croyable (j'en conviens) dans la ville de Toulon. Cette action, je le dis également dû que cette action étoit publiée aussi par les amis de Buonaparte avec éloge, et pour le recommander au Public, comme un républicain digne d'inscription.

Il appert toutefois qu'il reste douteux de ce que j'ai dit d'après ce à Marseille et à Toulon, il ne paroît en avoir fait que deux autres faits. Buonaparte fit entendre la musique des Parisiens au Républicain Buonaparte; comme Terroriste, fut disposé de tous employés après la disgrâce de Robespierre.

Ce dernier fait semble confirmer celui de Toulon: car Votre Excellence dit qu'il n'y eut de punit en 1794 galon très petit nombre des Agens de Robespierre et Audouin les plus obscurs. /.

Empereur, on trouve également du chemin qui l'a conduit au Trône.

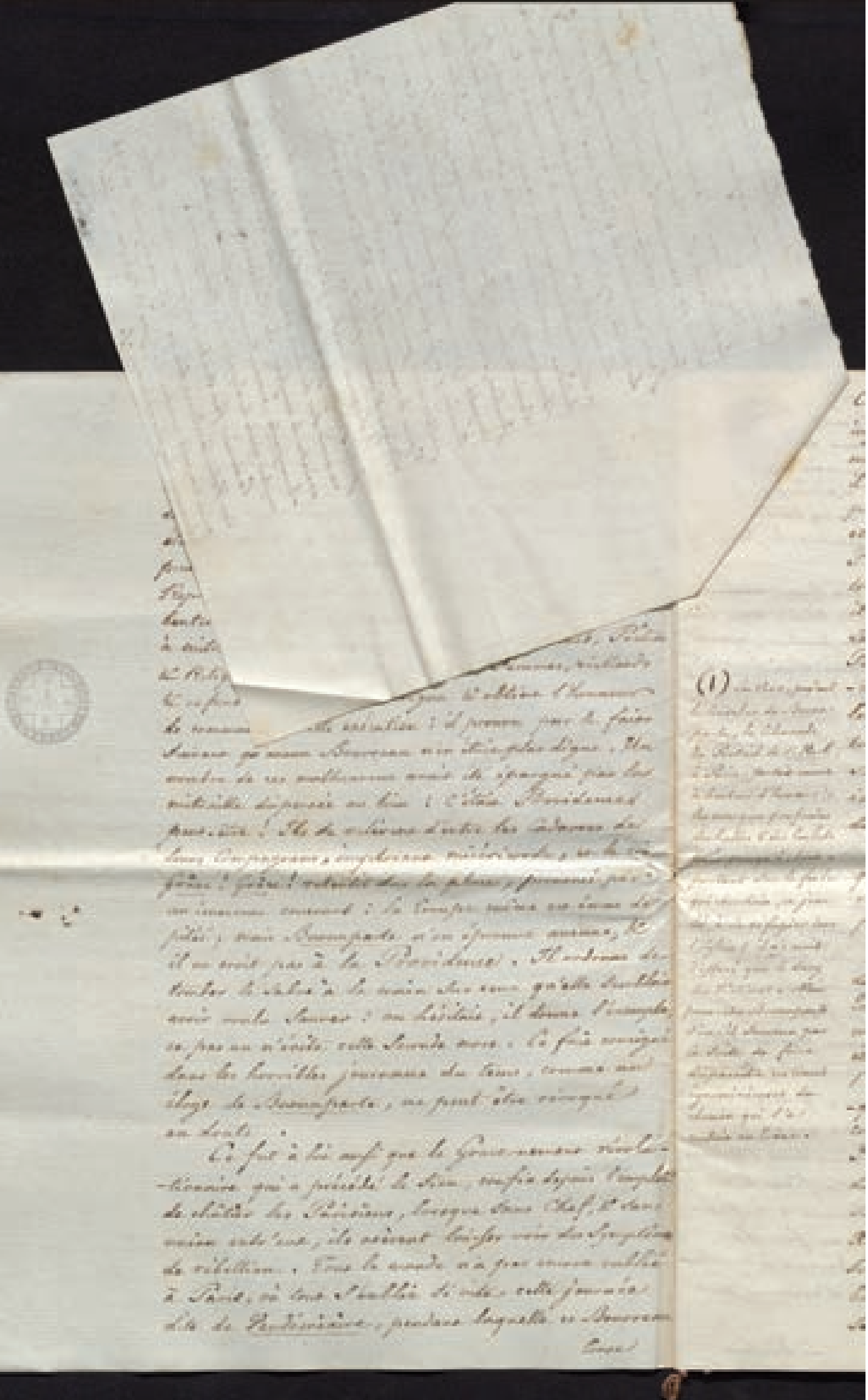
l'Armée d'Italie. J'ai déjà parlé des moyens extraordinaires révolutionnaires qu'il fut employer pour conduire cette Armée à d'immenses triomphes. Il n'appartient pas à moi à témoigner de cette Campagne de décrire les fautes militaires que le Général Buonaparte ne cessa d'y faire, ses fautes dans les Autrichiens ne pouvoient jamais, son ignorance sur tout ce qui n'étoit pas personnel au Général, le condamner à sacrifier les Troupes, les précautions pour la Patrie elle-même sans de trop danger: ne parle

Corse, préféré aux Bourreaux Français pour infliger un tel Supplice, commanda de couper la main des Citoyens. Dans cette immense population, il n'y eut que le nombre des Elus de Dieu qui n'exécuta pas ses ordres ; mais dès que la Soumission fut promise ; et dès que le Gouvernement craignit de pousser les Parisiens jusques au désespoir, dès qu'il les supposait trop pour vaincre de leur part un nouveau Soulèvement, il accepta leur repentir, et mis fin à la vengeance ; la vengeance cessa peu de tems après avoir commencé : Personne ne s'en trouva obligé, ni à la démence qu'inspirait un pareil ordre, ni à aucune modération dans le caractère de Bonaparte (1), qui avait préparé toutes les mesures de violence et de perfidie, que Manuel, l'Elève de Mirabeau et de son Beau-frère, a imitées en 1808 à Madrid, par le commandement de Bonaparte, dès que par inclination.

J'allais oublier de rappeller encore à Votre Excellence qu'après le Supplice de Vingt-quatre, Bonaparte avait fait un des Corrompus appellés à Suppléer de tout Service pour l'exécution de leurs crimes révolutionnaires.

Cet Artisan des Proscriptions tirait à la conscription de ces mêmes Corrompus de tous les points des Provinces. Elle avait été la dot apportée par Bonaparte en mariage à la Famille du Directeur Barras ; Cet avait été le mérite récompensé par le commandement de l'Armée d'Italie. J'ai déjà parlé des moyens criminels révolutionnaires qu'il dut employer pour conduire cette Armée à d'inconcevables triomphes. Il n'appartient qu'aux Témoins de cette Campagne de décrire les fautes militaires que le Général Bonaparte ne cessa d'y faire, les Crimes dans les Retraites ne profitèrent jamais, son Insouciance sur tout ce qui n'était pas personnel au Général, sa barbarie à sacrifier les Troupes, les précautions pour se tenir lui-même hors de tout danger. Le Sort

(1) Le Duc, pour le Comte de Bonaparte, le Chevalier du Rocher de St Hel. à Paris, pour une à Toulon d'Amiral, Commandant Supérieur de la Flotte, et de toute la Puissance Maritime, a fait de la Corse un Royaume à l'Italie, et a mis Napoléon sur le Trône de Naples, pour un Bonaparte. Il a fait Roi par la Grâce de Dieu, Empereur de la Nation qui l'a conduit au Trône.



qu'il représentait et faisait valoir, dissimulateur ce qui pouvait lui attirer moins de blâme. De pareils résultats de querelles, soignées par les agens de la Police, lui attirèrent tout l'honneur des journées de Juillet, d'Août etc., pendant lesquelles il s'était à peine montré à l'armée (2). C'est ainsi qu'on vit Bernadotte, de nous allons voir commencer les jours, élire en Suède, et nous allons voir commencer les jours, l'élèvent après l'avoir fait.

D'autres généraux Français, en non Corses, avaient mérité une renommée à bien plus juste titre; mais l'un d'eux, Pichegru, qui s'animait par les Jacobins, ayant hasardé de correspondre avec des émigrés d'un Roi, fidèles et braves, mais impopulaires, ministres du roy, fidèles et braves, mais impopulaires, ministres du Roi, n'avait rien fait qu'à se perdre. Un autre, le Général Moreau, quoique il eut combiné à la bataille pour les Pays-bas de son propre génie, et que vraisemblement il eût dirigé la Conspiration de Pichegru, son ami et son Compagnon d'armes, n'avait pas donné aux Jacobins assez de gages de fidélité: il n'était pas un Membre connu des Sang de victimes Démocrates, n'était connu dans sa conduite cette décision au crime, ces entreprises au spectacle des calamités publiques et des malheurs particuliers, ni cette impudence à commettre et à désavouer les bassesses, ni enfin aucune des habitudes qui forment une seconde nature. Les Jacobins tournèrent vers l'homme de la ville: les Jacobins faisaient jouer l'ombre de Moreau, quoiqu'elle fut encore contrainte de respecter (plus que ce Général ne pouvait l'avoir cru) son influence dans l'armée. Augereau, Lannes, Murat, Marceau etc., n'étaient que des Généraux subalternes. Ils sentaient bien encore le choix, que ne fait la Nécessité, qui porta Joseph Bonaparte à monter à Bernadotte, alors en Egypte, d'accourir aux plus vite en France.

Le Directoire

(2) Il faudrait que j'eusse pour cette partie de ma vie, un excellent ouvrage qui parle dans les mémoires de la vérité, écrits par un témoin oculaire de cette Campagne, en Italie, sous le Gouvernement de l'Empereur à Sainte Hélène dernière, lorsque j'en suis parti.

(3)

Le Directoire, dans le dessein où il se flattait encore de tenir la balance égale entre tous les Partis, avait envoyé Buonaparte en Egypte, la croisière que celui-ci avait fait un instrument pour le bannir. Il fallait bien que ce Général n'en revînt pas; on comptait bien que le Général n'en reviendrait pas; on croyait que le grand nom de l'Armée qui lui était confié, le grand nom de l'Armée qu'il embarquait pour l'Orient ne s'embarquerait pas plus que Buonaparte ne s'embarquait lui-même. Celui-ci ne pouvait échapper à l'embarras de la poursuite de la perfidie, à l'épouvante, à l'horreur sur la poursuite de la perfidie, à l'épouvante, à l'horreur sur les propres Soldats, Romains, de la barbarie envers les propres Soldats, barbarie portée jusqu'à faire empoisonner les malades (3); à la destruction de presque toute cette Armée, à l'une défaite honteuse devant une place de Syrie à peine défendable, à l'inimitié des Egyptiens à Egypte à peine défendable, à l'inimitié des Egyptiens à Egypte, à l'une et à l'autre ensemble, à l'une et à l'autre, ou plutôt à plusieurs de ces causes, et à plus forte raison la réunion de toutes, une de perdre un Général, la volonté toute du Ciel qui venait prononcer que Buonaparte était pour être le fléau de deux Empires, n'était pas encore il mérité, et comment il ait trouvé. Dans sa situation, heureux désespéré, l'avis qu'il reçoit de la deux mers dans le Directoire, était à tous égards la plus grande preuve de fortune; Mais la victoire remise d'Alexandrie ayant rendu la grande Bretagne maîtresse de la Méditerranée et des ports de l'Egypte, la possibilité de son retour paraissait un moins douteux. Il échappe au fugitif, bientôt au Général Kléber le commandement de ce qui lui restait de Troupes, et (comme tout lien de la dépendance du vainqueur) bientôt aussi des dispositions toutes faites pour que ce Général, livrait peu indulgent de ses fautes militaires et de ses crimes, fut effrayé après son départ. Un Bâtiment qu'il trouve à propos, le conduit

(3) Il en dépêche de nouveaux des doutes sur la vérité de ce crime abominable. Si on le dit attesté par un Conseil de S. M. B. en Egypte, dans un procès fait à Kléber, il faut ajouter ce fait au procès-verbal de l'Amiral, qui a empoisonné, (c'est à dire un mort dans) puisqu'il est

au travers des Pays-Bas de l'Angleterre, jusqu'à Londres, et puisque Pitt la persécutait ainsi, il l'attaque en France.

Les Jacobins instruits sur les hommes qu'il convenait à leur Système de bien faire, et le Peuple trompé par leurs discours et les gazettes, le regardaient comme s'il s'était couvert de gloire en Egypte et en Syrie, et comme s'il avait mis à prix pour sauver la République. Il trouva prise pour sauver la République. Il trouva Moreau à Paris : ce Général, objet d'une popularité immense, s'était accrédité dans la marche politique; s'il en eût eu le caractère, comme il en avait certainement le pouvoir ; mais Moreau faible et irrésolu, fut gagné avec d'autant plus de facilité, que Bonaparte, loin de se présenter à lui comme un Rival, employa toute son hypocrisie envers le Général, et que Moreau n'entendait aucune sorte de la personne, ni des prétentions pour la guerre, se flattait lui-même de n'en être jamais dominé. Moreau lui fut livré : les autres Généraux prirent diverses contenances à Bonaparte. Mais pour lui, il fallut que toute la confusion retombât par la souillonnerie du Héros. du Héros ! du Fanfaron : il n'a de courage que dans les déclamations, et devise des Romains. Le Héros ! oui, de Comédie : où a-t-il exposé sa personne ? Je ne dis pas seulement depuis qu'il s'est arrogé le titre d'Empereur, et qu'il a cessé à prendre à ses Généraux que les considérations attachées à la Liberté ; mais encore qu'il n'eut pas ce titre, encore qu'il n'eut que celui de Consul, où

a-t-il

a-t-il jamais exposé sa personne ? Il n'a de sa vie montré de valeur que contre ceux qu'il effraya de son geste théâtral, et qui tremblaient à sa vue. Du Hérel ! Jourdeuil, ou Lemaire Dinglas, Pompée ou Olivier, vous qui affrontez de la voix, ou qui le croyez, demandez au frère même de Bonaparte, demandez à Lucien ce qu'il en pense. Lucien Bonaparte, que la Nation avait porté à dessein à la Présidence du Corps législatif, fut au 18 Brumaire le véritable Ogier, le Danemarois désigné, l'homme (A) qui accomplit la révolution de cette journée. Effrayé du poignard d'Arena, prêté, et de sinistres idées au désir de conserver la propre existence, qu'on devait des grenadiers à ses ordres dans la Salle du Corps Législatif était environnée, de Napoléon prêt à la fuite, Lucien la poursuivit, lui fit violence, le ramena dans la Salle, donna l'ordre aux Grenadiers d'y entrer ; on parla, de sinistres conseils avaient, ce qu'il se pouvait s'imposer en ce lieu, Lucien fit pour quelques instants cesser [illegible] les tambours du Maire. Il est digne de remarque sans doute que Lucien Bonaparte soit le seul de cette famille Corse, qui n'ait voulu que [illegible] des richesses, qui ait constamment refusé [illegible] et à l'exception de Elisa usurpée, de grandeurs vicieuses, et à qui seul vaut d'immortalité atteint ne peut être reprochée que par l'histoire ; ce quoique il ait bouleversé la France, l'Espagne et l'Italie, par quelques copiers, dans tous de quelques désordres, le trait de sa conduite que je viens de citer, confirme cette vérité éternelle, que le vrai courage est toujours uni à quelque modestie, à des sentiments d'humanité, à plus ou moins de respect pour soi-même.

C'est ainsi que le 18 Brumaire (9 Novembre 1799) la destruction du Directoire exécutif fut consommée. Il eut pour successeur trois Consuls, Bonaparte fut le premier. Et voici de là cette ingratitude dégoûtante des premiers pouvoirs de don entretien ! Sieyès avoit Barras, son bienfaiteur, qu'il ne voit que tous les Souverains de

(A) Je puise la liberté d'engager Mr. Lucien à se prononcer, si on ne le peut, Mr. Lucien a publié un Ouvrage imprimé à Paris dans le tems, dans lequel il a dit que Bonaparte, Mr. de Talleyrand, [illegible] Sieyès, [illegible] Roederer, [illegible] Regnier, [illegible] Cambacérès, [illegible] Lebrun, [illegible] Fouché, [illegible] Barras, [illegible] Moreau, [illegible] Carnot, [illegible] Clarke, [illegible] Masséna, [illegible] Augereau, [illegible] Jourdan, [illegible] Bernadotte, [illegible] Soult, [illegible] Berthier, [illegible] Macdonald, [illegible] Marmont, [illegible] Oudinot, [illegible] Ney, [illegible] Mortier, [illegible] Davout, [illegible] Lefebvre, [illegible] Perignon, [illegible] Serrurier, [illegible] Sérurier, [illegible] Kellermann, [illegible] Lefebvre-Desnouettes, [illegible] Exelmans, [illegible] Grouchy, [illegible] Pajol, [illegible] Excelmans, [illegible] Milhaud, [illegible] Kellermann fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes fils, [illegible] Exelmans fils, [illegible] Grouchy fils, [illegible] Pajol fils, [illegible] Milhaud fils, [illegible] Kellermann petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes petit-fils, [illegible] Exelmans petit-fils, [illegible] Grouchy petit-fils, [illegible] Pajol petit-fils, [illegible] Milhaud petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-petit-fils, [illegible] Lefebvre-Desnouettes arrière-petit-fils, [illegible] Exelmans arrière-petit-fils, [illegible] Grouchy arrière-petit-fils, [illegible] Pajol arrière-petit-fils, [illegible] Milhaud arrière-petit-fils, [illegible] Kellermann arrière-

monde, excepté lui, devaient être la proie de la peste, il l'a depuis condamné à recevoir dans l'exil. Lyon, gouverné par des Consuls dignes du premier jour de la nouvelle révolution, et trop exempt d'orgueil des nouvelles lois constitutionnelles, ne tarda pas à éprouver aussi la ressentiment de son pupille : Buonaparte, qui voulait son nid confortable, et la facilité pour lui-même de constituer un tout vendôme, le religieux dévoué après dans le Sénat institué par lui, comme un instrument dont il n'avait plus que faire.

Ce fut vers le milieu de Décembre, que les trois Consuls, définitivement nommés, Buonaparte, Cambacérès et Lebrun, qui devaient être remplacés au bout de dix ans, commencèrent leur gouvernement. Le Conseil d'Etat siégeant fut en même temps transformé en Conseil Législatif, en Corps législatif, Tribunat et Sénat. Le premier n'avait pas grand pouvoir, sous le nom de Conseil : ses formes républicaines, les Sénateurs inviolables, et attachés à la dignité de Sénateur, et les appointements de soixante mille francs en faisaient l'émulation des hommes ambitieux, progressivement pourris dans des fauteuils qui n'étaient pas de cuir dans le Sénat, s'étaient d'abord montrés contraires à l'élection d'un Général Corse dont ils avaient pour la capitale asile naturelle qu'à l'Italie que de l'opprimer pour s'asseoir sur la tribune des Empereurs Romains.

L'un des premiers soins de Buonaparte fut celui pour lequel il avait le plus d'habileté par sa nature, et par l'éducation qu'il avait donnée. Il dévia tous les fils de la Police la plus active qui ait existé jamais. Il fit venir, et s'attacha par la confiance d'argent, non pas par l'argent et les promesses, tous les agents du Directoire et ceux que lui-même avait formés en Italie ; mêlés à l'administration civile, militaire et Sénatoriale, Chrétiens et Juifs, étrangers et Républicains. Il les envoya partout, mais en particulier dans les Provinces du Royaume, et dans les

dans les Sociétés de la Capitale. Comme on suppose qu'il y a celle ou telle Classe d'Esprits susceptible de soumettre l'homme fidèle aux lois qu'il professe, Buonaparte use des Esprits pour les Jacobins et les Démocrates de tous les degrés, d'autres pour les Modérés de toutes les nuances, d'autres pour les Royalistes plus légers. Reconnus ce qu'il avait à dire, et ce qu'il fallait qu'il dise. Ces diverses classes d'Esprits furent livrées à Buonaparte suivant sa réputation différente, en France et au dehors (5) de son Règne; Maître absolu de paix, vint à Paris au commencement de 1808; qu'il était environné d'intrigues, ses rapports contradictoires entre eux, tous également affirmés avec la véhémence de l'esprit de Parti.

Alors, entre les Royalistes de cette Capitale, les uns désespérant d'agrandir, pour eux et leurs enfans, la fortune qu'ils tenaient de leurs Pères et Mères, les autres persuadés qu'il convenait de donner foi à l'histoire de Napoléon, pour rappeller le Roi, pensaient tous, d'accord, à saisir le moment où Buonaparte serait aux prises avec l'Europe, pour exciter une insurrection générale. Les Chefs des Républicains et des Régicides, toujours prêts à renouveler la guerre et les dissentions civiles, croyaient comme autrefois de foi la parole, sans foi donnée, qu'il maintiendrait la République, mais qu'il ferait la paix au dehors et consoliderait tout au dedans. On travaillait à répandre dans les Marchés et les Ateliers, que s'il était une fois le Maître, il diminuerait de moitié l'armée et les impôts. Les Chefs du Parti Jacobin, au contraire, se montraient alarmés, en général, que tous leurs liens ne pussent être dissous: il en désignait seulement quelques-uns qui avaient paru douter de lui, et la fidélité des Démocrates n'en douta pas. Quelques Modérés, sans bonne réputation, et dans certaines allégeances de mœurs, unis à la Société de cette famille libre, confirmèrent ce jugement

(5) Il fut question à cette époque, d'un projet d'union entre la famille régnante de Suède et celle de Napoléon. Bernadotte, Prince Royal, devait épouser une fille de Joseph, Madame de Staël, qui se trouvait alors à Paris, et qui avait des relations avec plusieurs personnes de la Cour, parla de ce projet comme d'une chose très-avancée. Elle ajouta que le Prince Royal était un homme d'un caractère très-violent, qu'il avait tué un homme en duel, et qu'il était très-capable de faire la guerre à Napoléon, si celui-ci ne tenait pas ses engagements envers la Suède. Elle ajouta que le Prince Royal était très-mécontent de ce que Napoléon avait donné la Finlande à la Russie, et qu'il était prêt à faire la guerre à la Russie pour la reprendre. Elle ajouta que le Prince Royal était très-mécontent de ce que Napoléon avait donné la Finlande à la Russie, et qu'il était prêt à faire la guerre à la Russie pour la reprendre.

à l'oreille de leurs amis et de leurs connaissances, les projets d'agrandissement dont elle s'occupait depuis assez longtemps. Ils disaient, en reconnaissant le droit, que jusqu'à ce jour Buonaparte, par ses talents, et le petit héroïsme militaire que la révolution lui fit voir, se trouva pour être un grand bonheur qu'il y eut existé; mais par rapport pour la politique, on avait tout à craindre que Buonaparte ne s'opposât, et n'ayant rien plus à cœur que le maintien de la République; on pouvait en parler ainsi à quelques Royalistes bien crédules, on changeait de motif de la modestie des Républicains, en disant de voir l'héritier de Louis XVI couronné un jour.

Entre les hommes de parti divers et d'opinions différentes, que l'on agonisait ainsi, les jardins furent bientôt remplis: ils prévoyaient et disaient alors que Buonaparte professait de grands principes d'irreligion, d'insensibilité et de cruauté, dès que par le moyen d'une hypocrisie qu'il appellerait habile politique, il serait parvenu à saisir la Souveraineté. Votre Excellence sait comment il la saisit, comment il en séduisit presque tous les Chefs, après les avoir divisés, et comment, excepté un Petit Berrichon qui tâcha les autres Vendéens, il leur a arraché de parole à tous.

Votre Excellence sait aussi quelle sorte de piège il tendrait à l'Eglise de France, à l'aide de quelques Agens d'un rang plus relevé, et de quelques Ecrivains de l'irreligion dont il commanda la première Romaine, entourée de privilèges et Vénérée même de Jésus-Christ. Buonaparte vendit cette idée à la domination de membres respectables de cette Eglise de Religieux et Saints Evêques, et grand nombre Pasteurs de l'Eglise de France; quelques-uns furent des dupes, les autres n'ont rien voulu que pour les siècles: La Vérité Eternelle

n'en pense plus celui d'un Sabinus, que la Bible des gueux civiles. Je ne dis pas encore sur ce sujet. Celui dans les Clubs, à Mandelman au Camp, Celui dans les relations avec le Saint Siège; Chaldée dans Cabinets et toutes Littérature, en Angleterre, dans les prétentions qu'il semble avoir sur Sabinus Français; Juif grand Orateur de la Synagogue des Sabinus, de ses pensées qu'il établira Jérusalem, Mensonge adressé par les Ennemis de ses projets français, a remis les pensées de publiques de Mr. Mandelslick Israélite Espagnol, d'habitude de Sabinus, que tous les jours de sa vie suivi ouverts, et qui se nuit d'Hypocrisie religieuse ne fera plus d'illusion à personne. Qu'il me suffira donc Sabinus que Bernardin envoie aux Sociétés et aux Divers de donne aveuglé, appliquant aux plus intrigants fabrications les mensonges et Devoirs de croire naturel à tous les hommes, et reconnaissance dans la pratique sous l'orgueil le plus extravagant de la raison instruite, à tout ce qu'a de plus Légitime la crédulité d'une espèce sans culture.

Il me semble inutile de prolonger par d'autres détails ces exposé des moyens d'intrigue secrète, d'espionage, de Charlatanisme et de corruption, par lesquels Bernardin parviendra de scandaleuse élévation. J'en ai dit assez pour expliquer comment, toujours Jacobin, toujours et partout révolutionnaire et conspirateur, et se prouvant, ni n'ayant jamais voulu cesser de l'être, il me de Rebé partisans, non seulement en France, mais parmi les hommes de toutes classes et de toutes les opinions en Europe; non seulement entre des propres soldats, mais dans les Armées qu'il me à combattre. Ces moyens furent d'une puissance énorme, parce qu'on le permit: ils en

couvrent une très grande agitation. Là où on le souffre encore. Je dois dire que l'on est unanime contre les Anglais, dans ce soulagement, toute cette poudre n'explose pas aussi longtemps d'abord et aveugle les hommes ; mais c'est principalement parce qu'il les a d'abord aveuglés, que les Anglais ont vaincu. Ce qu'il y a de plus heureux peut-être, c'est que le Cabinet qui devient de composer d'hommes distingués et attachés à leurs maîtres, des Ministres dont celui le devoir de connaître et de faire connaître ce Peuple, et dont l'avenir doit être la première étude, aura lié la Couronne avec tous les négociations plus funestes que les victoires.

Je dois maintenant présenter à Votre Excellence (autant que je le puis sans le secours d'aucun livre) un court apperçu des mœurs et des usages.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse,

Monsieur,

de Votre Excellence

Le très humble et très obéissant Serviteur

Mme de Staël

Seville, 14 juillet 1809

commencé une très grande aujourd'hui ;
souffre encore ; je sais bien que c'est une
Batte des Armées, tout en déplorant, tout
n'empêche pas aussi longtemps éloigné de
hommes ; mais c'est particulièrement par
à l'égard de l'Angleterre, que des Armées
Ce qu'il y a de plus heureux pour elles,
Cabinets qui devaient se composer de ho
d'attacher à leurs Maîtres, des Rois
celui le devoir de connaître et de fai
ce Peuple, et dont l'amitié doit être
étudié, ayant été de toutes nos
négociations plus funestes que celles

Je dois maintenant présenter à V
Santander que je le fais dans la chan
Cour) une autre affaire des plus d

J'ai l'honneur d'être avec
la plus respectueuse

Monsieur,

De Votre Exce

Le très humb

obéissant

Mr de Ma

Seville, 14 Juillet 1809

BIBLIOTECA PUBLICA DE NUEVO LEON

Vol. 1821

13

13

23 agosto 1807

13 me.

« Monsieur,

Dans cet ouvrage de l'Europe on n'est aussi généralement disposé qu'en Espagne à voir toutes Buonaparte, la famille et les Bastards, comme il devraient toujours l'être. Le Public Espagnol accueillera certainement tout Bâtard illustre qui se trouvera réuni à la place et dans le rang qui lui appartiennent. On dit à ce sujet de ridicule choses plaisantes très bien faites : on a surtout vivement raillé dans le style que les Anciens appellaient d'Invectives, ceux dont le Roi Joseph parsème ses Bulletins ou ses proclamations. Mais pour les regarder tous comme de Bâtards infâmes : Mais quoique j'aie toujours parfois le ridicule en abhorrence, j'ai l'usage d'une autre Arme plus sûre et plus pénétrante que j'prends la Liberté de recommander.

Je voudrais qu'on donne aux Bâtards tous Princes le nom de Bâtards, et qu'on leur donne les armes et les titres analogues de prédilection. Ils y perdraient moins qu'on croit alors. Un Bâtard a un quelque chose de grand que parce qu'il est inconnu ; autrement c'est quelque chose de ridicule. Les Orateurs dans la Chaire sacrée, les Littérateurs qui écrivent sur le Politique des Rois, les Auteurs de Pièces et d'autres Feuilles périodiques doivent le reste de donner ces noms et ces titres (1). Ces Auteurs de Gazettes, obligés de traduire les Bulletins,

---

(1) Il devient toujours dire : « Buonaparte, Murat ; » Joseph Buonaparte Roi d'E. ; » on doit le style « Impérial ; Joseph Buonaparte, Grand Electeur, Murat Roi de Naples ; » le Général Buonaparte, le Général Murat Roi de Naples ; » Le Prince et les Princes Napoléon, Jérôme, Louis, Joseph, dans la Famille et les Princes Napoléon, Jérôme, Louis, Joseph, dans la famille ; l'Empereur, le Roi Notre Père commun ; le Roi de Naples, le Roi d'Hollande &c &c, ou ajouter le nom de famille, Bonaparte, Murat, Bonaparte, le Roi de Naples, le Roi d'Hollande &c &c, ou Bonaparte, le Roi de Naples, le Roi d'Hollande &c &c, ou Bonaparte, Roi de Naples,

devenait, en ma faveur, avoir dans les yeux une ressemblance des Dieux et des Rois empreinte par Buonaparte et la famille, ou confié par lui, et de leurs traditions correspondantes, c'est-à-dire des vrais véritables; comme si étaient les seuls pour la raison et l'intérêt de la Corse pour nous dispenser de permettre d'employer dans nos Ecrits (2).

"Il n'en sera donc point ainsi désormais à Paris. Excellence que les hommes en général sont conduits par l'habitude, et que de tous les moyens de leur communiquer une idée de la fausseté, l'Imprimerie et les Presses publiques sont les plus puissants. On devait apprendre, à Dieu propre tout ce qui s'imprime aujourd'hui, que l'édition de cette année a frappé aucun Homme d'Etat: on devait prendre toute la Presse de l'Europe de tous Livres plus ou moins à devoir à Buonaparte: on devait prendre tous les Journaux et les Pratiques dans nos mains l'obligation de prendre la première de ces importance, comme de la plus affaiblir en moins de quelques fois l'Univers le vrai nécessaire pour dégoûter les nations.

"Ne croyons pas, ne croyons pas avoir enfin, que Buonaparte n'ait point Empereur, que d'ici n'ait point un Prince, que dans les entrailles de l'Europe, il n'ait pas le droit de dégoûter et de se faire appeler Napoléon,

(2) C'est un avantage bien étrange que d'avoir fait tant de victoires, c'est-à-dire, d'avoir donné une fois pour toutes en Italie l'indigestion de ce nouveau nom et de ses nouveaux titres, qu'on a craint employer dans Acropole dans la gestation. N'est-ce pas dire aux hommes: "Voilà le nouveau grandeur remplacé par cette Corneille, et imaginez vous "dans l'avenir nous chercher." — On pratiqué avantageusement par la victoire; mais on se trompe: Il faut, et la fois de l'habitude augmente de jour en jour en faveur de tout entretenu.

Il n'est

Il n'est pas le plus ardent des imposteurs et le premier des criminels ? Cette simple attention de l'appeller comme il s'appelle, toutes les fois qu'on parle de lui, produirait un doublement la haine qu'il doit inspirer, mille fois plus que ne pourrait le faire la satyre et le ridicule ; surtout quand une partie infinie-ment nombreuse du Public, tout en admettant que ce homme est Prince, et qu'il est Empereur, ne pourra jamais distinguer parfaitement cette qualité, de celle entière, et perdra entièrement l'espérance manifestée par tous les Etats populaires, que Buonaparte fera rentrer jamais l'Europe, rentrera à l'obscurité.

Et quand je parle d'une partie infiniment nombreuse du Public ; j'y comprends, Monsieur, nombreuses des hommes de tous états, des hommes très distingués par leurs lumières et leurs talents, des hommes grands par leur naissance, et d'autres personnages dont les paroles et l'exemple ont d'autant plus de poids, que sur de point différent de celui que je traite, ils ne s'écartent guère des principes d'une Philosophie sévère. Jeune aux hommes d'un ordre moins élevé en Europe, et dans presque toute la population Européenne les mêmes motifs à croire aux grandeurs de Buonaparte : la raison n'a pu encore juger à eux, ou il n'a produit qu'un effet passager et faible sur des constitutions saines que l'habitude des jugements n'avait pas affaiblies. Mais la Littérature Française du dernier siècle, et particulièrement celle des dernières années, n'a que trop commencé en Europe à fausser l'esprit (public

d'hommes dispositions et de génie) de jeunes gens, dans quelques uns, à nous entière surprise, traduisent aujourd'hui d'abordons à rendre populaires, les idées les plus incompatibles avec l'état actuel des sentimens, l'unité de vues et la moralité de résistance, qu'il convient uniquement d'inspirer aux Espagnols.

Que Votre Excellence daigne penser à tous ces Traités de paix honteux, d'incompréhensibles plus funestes que la continuation d'une guerre nationale n'eut pu l'être, à tous ces Traités que divers Cabinets de l'Europe ont conclu avec Buonaparte, depuis ses succès ou entraînés par ceux qui étaient dupes de la dignité prétendue. On n'eut pas négocié d'égal à égal et de bonne foi avec un Chef de bandits, honni de tous les crimes; et les Peuples n'eussent pas permis qu'on fît disparaître leur sûreté de la frontière. Mais on négocia, et on négocia encore avec Napoléon, on laissa croire, et on continuera à faire croire aux Rois et aux Peuples, que la foi en cette Puissance. — Que parlé-je de traités, hélas! ce géant il devait de cette race vengeresse de l'infortuné Ferdinand VII, d'autres exemples que celui de son malheureux frère —?

A M. de Cevallos, dans sa noble et simple Exposé de il développe si clairement les causes de Buonaparte fit cet horrible usage, pour la dernière fois Romagne bien aimé de l'Espagne à venir à sa rencontre, Lui qu'on venait d'envoyé de sa Monstre, Savary, vient ajouter au poids des blessures que Murat et l'ambassadeur Beauharnais avaient multipliées depuis quelques jours, afin d'entraîner Sa Majesté à cette fameuse résolution. "Cet Envoyé", dit M. de Cevallos,

"produisit

"portada tan de fée de ci-precisamente que l'Empereur
" se pensait ménager d'arriver à un moment à l'autre,
" qu'il fallait ajouter foi à ces paroles: Il était en effet
" bien difficile d'avoir même la soupçon qu'un général
" envoyé d'un Empereur fut déterminément venu pour
" tromper ".

P. 10 [illegible] Dès l'automne que Savary lui donne
à Madrid,
Hôpital
: celui-ci n'avait
y, Savary
Comparte, le
Savary sous
Lettre autrichienne
vote au Roi,
le Retiro.
l, dans la
a Chamartin
nuit d'Rome
ne, l'Empereur
que de dire
ité, il
ur le
la cinq minutes,
deux voyait en
nie en

Copie littérale des trois articles des
Le 13me Litera.

" Portada " (Savary) " son position y capitale
" mente que el Emperador estaba para llegar por
" momentos; que fue preciso dar crédito á tan
" grandes, que era muy difícil de suponer
" siquiera que viniese deliberadamente á exponer-
" se prisionero entrando en un Emperador ".

Deposition N°, par Don Pedro Caballos,
pag: 19 de la recopilacion en Malaga.

" No dejo contar la relacion de el grande de hora
" de Gobernador Regente del Rl. de Sagunto, me de reunido
" el Emperador por Rey de España y de los Indias.
" Por el tiempo de aquella emperaron prohibiendo por
" decreto el Ayuntamiento de Madrid y para á los nue-
" mientos de dicho Regente, y á los tres dias entró
" dicho evangelio y el Rl. pudo entrabinar á España
" inmediatamente ".

" Dado noticias al Rey del partido que
" llevaba tomar, para darnos de Rey del empere-

" Mas deseando terminar [illegible] en el [illegible] engaño,
" se dirigen mas libre los Pueblos abrió [illegible]
" cruelle ingratitude, el fuerza [illegible] corazon à todos
" cuantos, los vasallos à mis consejos, à cuya de quelquer

Pte de Caballos,
procedes.
s'était engagé,

d'heureuses dispositions et de génie) de jeunes gens, dont quelques uns, à peine entrés dans la vie, travaillent aujourd'hui d'une manière à rendre populaires, des idées les plus incompatibles avec l'étroite union des sentimens, l'un

[illegible]

> " un gouvernement établi par la volonté, et non par le droit de la force à des hommes ingrats et un peu de distinction, " venu de nouveau à cette époque, et des vices à nos " usages et de plusieurs autres dignes de leur " considération, ne manque pas à la charte de quelques " faibles, et déterminé tendances à l'égard, ne " pourrait empêcher de tout autre que un Bonaparte " abrité sous quelque dénomination pour opprimer, " et pour rendre tout une dictature, qui leur fait " toute la jeunesse opprimée, le Code des peines " une exhumation de mendicité ".

Hist. pag. 22.

> " Il ne voudrait pas que la confiance de quelques uns, " le mérite de quelques uns des princes du même " gouvernement, du patriotisme exclusif, et du " pouvoir impérial, ses simples mots, changeât " les mêmes ".

Journal des Débats du 10 de Abril 1819. pag. 319.

[illegible]

[illegible] gouvernement [illegible] Savary, vient ajouter au poids des démarches que Mr. de Kotzebue Sadler Bonaparte avaient multipliées depuis quelques jours; afin d'entraîner Sa Majesté à cette funeste résolution. " Ce Corps ", dit M. de Cavalles, " proclame

« protesta dans de fois de la positivement que l'Empereur
« ne pensait nullement à revenir d'un moment à l'autre,
« qu'il fallait ajouter foi à ses paroles : S'il était en effet
« bien difficile d'avoir même le soupçon qu'un général
« aussi [illegible] pour

ce que Savary lui donne
prouve de Madrid,
en Sa Majesté y
regard, où celui-ci n'a rien
de Savary : Savary
vient à Bayonne, le
ce que Savary com-
te d'une lettre autrichienne
avait été lue au Roi,
Prince de Neufchâtel,
Général, dans le
nouveau changé :
« Si on gagne d'Espa-
à Bayonne, l'Empereur
d'Espagne et des
Le demande, il
Lui donner la
au lieu de cinq minutes,
« Tous deux reçu en
une réunion en

« Malgré cette affirmation, continue M. de Chevallet,
« le Roi hésitait sur le parti qu'il devait prendre.
« Mais devions terminer l'entreprise où il s'était engagé,
« se devions encore plus tirer son Peuple d'une
« cruelle inquiétude, il ferma son cœur à toute
« crainte, fit oreille à mes conseils, à ceux de quelques

d'heureuses dispositions et de génie) de jouer gaiement, dans quelques mois, à mon entrée triomphale, tragédies aujourd'hui et chroniques à vendre populaires, les idées les plus incompatibles avec l'étroite union du sentiment, l'unité de mœurs et la moralité de résistance, qu'il convient aux

Fra
fam
n'a
l'E
pa
pro
de
les
fai
sug
dai
Nu
Pa
qu
Pa
dan

il
fe
lie
qu

agiter au faîte des dimanches que Rouget et l'ambassadeur Bonaparte avaient multipliés depuis quelques jours, afin d'entraîner Sa Majesté à cette funeste résolution. — " Cet Envoyé ", dit M^r de Cavallos,

" produisit

« jusqu'à cette date de fois il s'est réellement que l'Empereur
« ne pouvait songer à arriver à un moment à l'autre,
« qu'il fallait ajouter foi à ses paroles : Il était en effet
« bien difficile d'avoir même le soupçon qu'un Général
« envoyé d'un Empereur fût à la veille de revenir sans
« trouper ».

Le Roi part donc dans l'assurance que Savary lui donne que Burgos, ou même un lieu plus proche de Madrid, sera le terme de son voyage, et que Sa Majesté y trouvera Bonaparte. De Burgos, où celui-ci ne se rendit point, le Roi, protégé par Savary, Savarne gardé d'être venu, le Roi, protégé par Savary, Savarne jusqu'à Vitoria. « Il y trouvera Bonaparte, le Roi le renvoie à y demeurer pendant que Savary vient à Bayonne. Il revient, porteur d'une lettre autrichienne et indécente que Napoléon avait écrite au Roi, où le reconnaissant que comme Prince des Asturies. Savary dit alors, dans le style Napoléon, dans le langage ordinaire et familier de nouveau Empereur : « Je vous garantis que la tête lui en grave d'Rome après que Sa Majesté sera à Bayonne, l'Empereur ne l'a pas reconnu pour Roi d'Espagne et des Indes. Pour n'en pas avoir le démenti, il commencera probablement par lui donner le traitement d'Altesse ; mais au bout de cinq minutes, il lui donnera celui de Majesté : tout sera réglé en trois jours, et Sa Majesté pourra revenir en Espagne immédiatement ».

« Malgré cette assurance, continue M. de Coutilz, « le Roi hésitait sur le parti qu'il devait prendre. « Mais désirant terminer l'entreprise où il s'était engagé, « se doutant encore plus vivement son Peuple chéri d'une « cruelle inquiétude, il ferma son cœur à toute « crainte, fit taire à ses conseils, à ceux de quelques

« autres personnes de la Suite, aux Honneurs Royaux
« les Habitans de Pétersbourg, et Sa Majesté s'étonnoit
« qu'Elle n'eût pas à Bayonne; Son âme Royale ne pouvant
« concevoir qu'un Souverain son Allié s'invitât dans
« les Etats pour les empoisonner, en punir un autre fût
« à une Dynastie, qui loin de lui avoir fait aucune
« offense, n'avoit cessé de lui donner des témoignages
« d'amitié ».

Ah! Monsieur vous êtes bien fortuné! De
combien d'illusions vous avez été privé par votre
naissance, pour que Dieu, le digne Fils d'une Race de
souverains, dont l'origine se perd dans l'obscurité des
âges, ait choisi à votre enfant qu'un pouvoir de
vous avez Peines, de confier au premier venu
ce rang suprême! pour qu'il jugeât de l'âme de
son compagnon, par Son âme Royale, et pour
ignorant de la bassesse originelle, de l'ébauche
impure de ses hommes, Napoléon oublioit l'empereur
dans il avoit déjà humilié dans Vous appartenant à
la Maison de Bourbon, Ferdinand consentit à la
trois couronnes Empereur, croisons généreux en
intérêt à la parenté, d'incapable (2) d'abuser de
sa noble confiance!

Mais les ennemis de ce Monarque bien aimé n'étoient
pas les seuls personnes qui emploient principalement dans
jugeoient dans cette circonstance: il les connoissoit, il
craignoit dans ces insinuations perfides, ce qui n'avoit pu
le ramener à des grandeurs de Dieu. C'est donc

(2) Comme le Roi de France François 1er, lorsque
Charles Quint de qui il avoit été prisonnier, le fit à la
prendre Royale, se rendit dans ses mains, dîna à Paris à la Cour
joua au milieu des fêtes et des Bals, la Royauté de son
noble ennemi.

Sortant

surtout l'avenir de quelques-uns d'entre les amis fidèles du Roi, qui produisit la Sainte-Alliance, par laquelle l'Empereur d'Autriche, allié et gendre de Ferdinand VII, donne l'espoir à Louis Napoléon Bonaparte fils ou Prince, un Souverain dévoué affermi sur le Trône, sans la funeste impossibilité de résistance, de toutes les calamités qu'entraînerait une longue guerre, et surtout du Bonheur dont le Prince des Asturies, Leur Roi, pourrait faire jouir dans la paix, par une étroite alliance avec Bonaparte, les Peuples d'Espagne, grand et sublime objet de la Royale affection. Ainsi quelques amis de Ferdinand VII, trompés eux-mêmes, méconnaissent les sentiments qui les animaient de zèle : ainsi toute leur fureur, que l'amour de l'indépendance des Peuples divine, que l'amour de l'indépendance rend coupable.

Espagnols ! continuerez-vous à parler un langage qui a tant contribué aux malheurs de votre Patrie ? Voyez quel funeste pouvoir eut sur vos cœurs d'une magie infernale, ces noms de Napoléon et d'Empereur, donnés à Bonaparte, et tous les noms d'une même origine ! Je le dirai dans votre langue, vaigina ! Je le dirai dans la vaigina de votre langue, (A) je le dirai dans la vaigina de votre avilie comme de vos divinités ; ce que dit la langue Castillane doit entrer en dérision ; ce qui dit la langue Castillane doit entrer en dérision ; ce ne doit plus que dans la bouche, ou sous votre plume.

(A) Sans exception : j'ai bien voulu entrer à fond, mais il faut parler avec un respect infini, des Princes d'ascendance Royale, et surtout, que le meilleur des Rois et le meilleur des Pères. Mais Monsieur me fait dire dans la Dépendance de Bonaparte. Il faut aussi ne jamais s'écarter du style poli, en parlant de Princes, quoique en bien grands besoins de rappeler de leurs prétendus torts. Pardon, Monsieur d'humbles leçons politiques de la part d'un Français, grand Monarchiste, mais qui ne peut pas encore savoir. Vous ne pouvez pas quelque chose : car de pareilles vous servir.

La plume

la plume des traîtres !

Cette importante invention donne le style lisible
des Orateurs et des Ministres, des proclamations en Espagne
l'effet d'attaquer plus efficacement à la Cause de cette
Monarchie, tous les Espagnols qui croient encore, mais
qui cesseront alors de croire, que l'existence de Bonaparte,
ou de son Empire est compatible avec elle ; et comme
on est très Roide en Angleterre et dans le Continent
de gazette et d'autres Récits Espagnols, presque tous
les Littérateurs de l'Europe mêlera nécessairement aussi de
cette d'Espagne, sans doute que ce sera une gloire
nationale de leur avoir donnée. Dans ce Projet où
la Presse est publiquement dirigée par le Gouvernement,
c'est à lui que j'ai l'honneur de proposer cette idée,
en la soumettant à l'approbation de Votre Excellence.
Il me semble qu'elle peut être adoptée sans aucun
danger : j'ose penser qu'elle doit être pour tout le
bien qu'en résultera de son adoption ; et en effet plus
j'ai réfléchi sur ce matière, plus je me suis convaincu
que le Gouvernement n'obtiendra de bien complet cette
pensée des devoirs qui lui sont imposés, qu'en
faisant beaucoup plus encore : je vais m'expliquer.

L'objet de cette guerre est pour Buonaparte
l'asservissement de l'Espagne. L'objet de cette guerre,
pour les Espagnols, n'est pas seulement de se défendre
contre les invasions de Buonaparte, mais de la détruire,
d'entretenir la vie, de briser les chaînes,
le Colosse en poudre : Car le véritable but de l'Espa-
gnol, c'est qu'il ne sera pas atteint, une Invasion
repoussée, il lui en succède d'autres. Toute paix, toute
négociation, une intervalle dans la guerre, servirait
d'un plus grand profit que des victoires-mêmes au
diabolique intérêt de l'homme qui a le plus d'ave-

Elle

l'Europe pour donner le jour à cette entreprise. Il me semble avoir prouvé des vérités jusqu'à l'entière évidence. Robespierre dit Buonaparte : c'est ainsi que devaient se terminer les délibérations, non seulement en Espagne, mais dans toute l'Europe —.

« Mon opinion, que je propose hardiment, est qu'il convient de dire aux Peuples d'Espagne d'abandonner à l'Europe, qui tel est le but de cette guerre. Le Peuple Espagnol a particulièrement le droit de n'être pas trompé sur ce point : ce pays l'intéresse, ce devait le tromper. Les autres Gouvernements, gênés par des considérations diverses, seront plus ou moins aux conseils d'une politique libérale (je dis politique superficielle d'esprit dans la grande étude d'où découle la politique supérieure de raison) leur est d'accéder aux Conseils et de s'y maintenir) les autres Gouvernements attendent de celui d'Espagne qu'il leur donne ce grand exemple. Ce Législateur, le principe dont j'ai parlé, introduit dans le Parlement et le Public pour remonter à sa Source, et malheureusement seulement aujourd'hui jusqu'au Tribunal, ne trouve pas aux Ministres du Roi la force d'opinion dans le Peuple pour entreprendre aucune chose pour être le premier à commencer le système de ce grand homme. À Vienne d'ailleurs, on ne compte pas assez sur l'appui des Peuples ou on ne compte que sur l'appui des Peuples ou on ne compte que sur la force brutale. Ici je ne vois nulle Opposition respectable dans le Gouvernement, et je vois le Peuple tout prêt à approuver que la Guerre qu'il fait soit nationale et dirigée contre Buonaparte, son Gouvernement et sa famille —.

Partout ailleurs qu'en Espagne, les Gouvernements et les Peuples n'ont pas le motif de venger sur eux-mêmes le crime de l'outrage et de la perfidie. La Convention a fait grand ailleurs, mais une corruption incalculable, principe de corruption de tout,

militaires qu'lui ont donnés des États. Ailleurs il a fait que doubler ses marques à il l'a fait, en Espagne, mépriser cette distinction à l'égal de celle qui s'est livré à lui; il l'a insultée dans déguisement. Son anéantissement et son supplice souvent à peine ces sortes d'intrigue.

Enfin ce Roi, si justement aimé des Espagnols, ce Roi chargé d'indignes fers, ce Roi de tout Espagnol dans la Péninsule et dans les Indes, Buonaparte ne la reconnaît point. Par quelle raison, sous quel prétexte; sous quelle couleur de légalité ou de prudence, le Gouvernement Espagnol continuerait-il donc à reconnaître Buonaparte comme Prince et comme Empereur? Ce Gouvernement n'est-il pas le Gouvernement du Roi? ce de ce qu'il est en même temps celui qu'a choisi le Peuple, ne résulte-t-il pas une obligation d'autant plus grande d'informer à la fois ce que nous en Lui voulons de retrouver, et ce que nous ne lui voulons la Nation entière?

Je ne prétends pas affirmer néanmoins qu'il soit convenable, dès à présent, d'exposer tout cela dans un Manifeste adressé aux Puissances de l'Europe. Je crois qu'il faut beaucoup réfléchir en fait de Publications solennelles; et je n'ai pas encore assez approfondi ce sujet, pour me hasarder à soumettre dans cette Lettre aucune autre opinion déterminée et positive que celle-ci: qu'il convient, selon nos faibles lumières, de déclarer authentiquement à l'Espagne et à ses Alliés, " que cette Puissance annulle les reconnaissances faites par le Cabinet de Madrid
" des dignités conférées par Buonaparte et sa famille,
" et que l'Espagne ne traitera jamais avec lui, comme

Prince

Prince, en vous Empereur, dans que le Roi Ferdinand VII (qui jugeait alors de ses intérêts publics) n'aura pas été rendu à ses Sujets".

On je me trompe beaucoup, ou un tel Déclaration du Gouvernement conduirait au Salon de la personne même du Roi prisonnier (5), au même temps qu'elle servirait de nulle Cause au dehors comme au dedans du Royaume. Mais il faudrait, par des démarches et des écrits, aider à l'effet de l'acte public que j'ai pris la liberté de proposer: tous Manifeste, toute Déclaration qu'on n'appuie point, ne fera qu'indigner la faiblesse du Gouvernement, et diminuer de leur considération politique.

Il semble donc que les Ministres et Ambassadeurs du Roi, qui seront chargés de communiquer cette Déclaration aux Puissances alliées de l'Espagne, devront recevoir l'ordre d'entrer à ce sujet de nouvelles négociations, au nom du Roi et du Gouvernement; négociations que les circonstances politiques de chacune de ces Cabinets devront modifier.

---

(5) Buonaparte, comme tout le monde le sait, ne veut point entendre à la paix; il ne veut rien tant que la destruction manifeste politique même de la réalité de ses titres. Cette Déclaration de l'Espagne la porterait donc par sa volonté et par ses craintes à des négociations, à gagner à l'ennemi aspect de ménagements envers son auguste Captif, pour que Buonaparte, si les événements militaires étaient contre lui, trouvasse en mesure de le rendre aux Espagnols, à la condition d'en être reconnu définitivement. — J'espère bien que cela n'arrivera jamais ainsi; et j'ai trop avec démontré d'évidence que cette terrible paix serait accompagnée de l'anéantissement du Roi (si on la ratifiait), et par conséquence suivie de la dissolution de cette grande Monarchie. Cependant il peut être utile pour le Roi même de briser Buonaparte avant à la possibilité d'une telle conclusion pour lui.

À Vienne, par exemple, et à Berlin, à cette Cour fervente pour la guerre, il suffira de représenter aux Souverains, que de par quelque manifeste analogue à la Déclaration de l'Espagne, ils adhèrent de bonne foi au Projet d'Alliance sur la nation de l'ennemi de Bonaparte, alors ils auront infiniment plus de droit et de motifs pour s'appuyer sur la volonté générale de ces Peuples, leurs tributaires en masse, et leur ordonner à de grands sacrifices qu'exigera la préparation de leur délivrance; et alors beaucoup d'un obstacle de ce Cabinet gothique [illegible] qui annonce dans la conformité de leur politique avec celle de l'Espagne. — À Londres, où Bonaparte n'a jamais été reconnu comme Empereur par le Gouvernement, l'Ambassadeur de Sa Majesté Catholique devra être chargé d'employer son influence personnelle, et de solliciter celle de tous les amis répandus dans le Cabinet, le Parlement et le Public, pour provoquer un esprit chaleureux dans le Parlement et dans la Nation à se déclarer en toute occasion favorable à ce dessein; "qu'un moyen de rendre à la Cause commune, et en particulier à celle de l'Espagne, un très éminent service, est de la rapprocher le plus qu'il sera possible, du plan que l'Angleterre avait adopté d'abord, et qu'elle a ensuite négligé? je veux dire, le plan de faire la guerre moins aux Français en particulier, qu'à la Révolution, à Bonaparte, à la famille (comme Chefs Révolutionnaires,) et à tous ceux de leurs adhérens, de quelque pays qu'ils soient, qui leur demeureront attachés".

En même temps que ces Négociations se feraient au dehors, Votre Excellence jugera sans doute qu'il sera utile de s'expliquer ici relativement à la Nation Française, d'une toute autre manière qu'on ne le fait depuis quelque tems. Les Juntes Provinciales

avaient

[illegible] comme à un système que j'ai vu établi nulle part, qu'on a vu par conséquent bien : celui d'une monarchie toujours composée de la dignité royale, et d'une liberté de vues, qui à mesure qu'elle se développe comme en Russie, se trouve dans les Provinces de ce Royaume de laisser pour l'un parte à l'Usurpateur, la crainte de lui être favorable, la force de son gré dirigeant toute production à la destruction des grands et nombreux effets de l'Espagne (6).

Si la Presse était libre, particulièrement dans la ville capitale où réside le Gouvernement (on j'incline à croire qu'il faudrait qu'elle obtînt un degré de liberté de plus) toute opinion qui ne serait pas établie pourrait être bientôt exprimée en Public. Le Peuple et les Cortes jouiraient en Angleterre, en faveur de quelques individus en Angleterre, en faveur de quelques individus qui se dit qui favorise, d'une manière plus ou moins indirecte, le système de Bonaparte, ne produisent aucun mal sensible dans ce Royaume, parce que la force d'un mal sensible dans ce Royaume, parce que la force d'un mal sensible dans ce Royaume, parce que la force d'un

lui est immédiatement donnée. (7), le ton de cette marque d'amour, de plus amour galant, de marque de libéralité.

Ce Petit Caractère, de qui j'ai l'honneur d'être bien connu, me paraît pas qu'aucun domaine de ses premières années influe beaucoup sur l'opinion que j'aimais à Londres, où j'ai le bonheur de la libéralité et libérales de Napoléon, elle est une vraie amour singulière, d'une extrême politesse par la perfection de style, et généralement très jolie. Mais il est une paragraphe respectueux à celui que j'ai cité en note de l'impression exprimée de tout le monde, prouvée par le Gouvernement, cause par son libéralité, par son Longue-main, l'intérêt que je prends à la Cause de l'Espagne : Voilà le motif puissant qui m'engage à relever cette inconvenance de cette nature.

Il est toujours injuste d'insulter la Cour d'une Nation : car il est son chef qu'elle en approuve, elle

---

(7) Je pourrais m'appuyer d'un très grand nombre de citations : je me bornerai à une seule, tirée d'une feuille officielle, afin de ne pas douter moi-même de la règle que je m'impose. J'ai sous les yeux un Extrait du Moniteur, qui rapporte que dans Constantinople, des femmes devenues de la propriété d'Ibrahim refusèrent de célébrer la fête de Bairam avec l'Angleterre, la Gazette de Séville du 10 Avril dernier, ajoutait : « Si ce qui regarde de ses femmes est vrai, cela prouve de « plus en plus les Français de l'union [illegible] Royal, avec « le Gouvernement révolutionnaire qui a brisé, et avec le Gouvernement « Impérial actuel, tous toujours pareils et toujours les mêmes ».

— Je croyais que le Duc de Wellington, qui fut appelé par le Conseil d'Espagne pour commander les armées du Royaume, fait l'éloge de Ximenes et d'Isabelle : j'aurais cru que Philippe V, l'Ayeul de Ferdinand VII ne reposait plus à Buenavista, où à Prado Buenavista son frère : Il m'aurait semblé que de tels Souverains avaient fait partie de

Séville

elle jouit de valeur : les Espagnols l'ont démontré à l'Univers. Jamais ils n'ont désespéré ; la Majorité d'une Nation n'est réellement anéantie : c'est le petit nombre qui l'asservit et la rend complice de ses crimes. L'Univers qui connaît une Nation entière, montre pour lui que son désespoir sera éternel, en ce qu'il prouve et le désir de se soustraire à l'intérêt au-delà du moment que tout Univers doit à lui-même. Je me propose de démontrer évidemment, qu'il est des Lois où elles rendent Sacrées à leurs yeux, que de réveiller une antipathie nationale entre par la romance et la pièce. Alors, mais alors seulement, il y a la justice générale que les Nations se donnent entr'elles en cas d'appel, j'entends l'action d'une Patrie dans l'objet de rendre populaires de tels Etats. Comment pour la défense du pays, ou pour sa gloire, ou son Indépendance, j'exprime ces sentiments, je vois que c'est le Patriotisme qui a rempli de gloire dans le fait, et je rends hommage à son Energie.

Mais actuellement en Espagne, j'ose dire à Votre Excellence, puisque j'ose lui exposer [illegible] l'occasion [illegible] ce que je crois être une vérité, qu'il est impolitique d'entretenir des insultes adressées au Corps de la Nation Française, parce que cela est donner matière pour exciter ou pour soutenir l'antipathie nationale. Ces insultes, loin de pouvoir nuire aux Intérêts de l'Espagne, sont d'une extrême importance et d'un grand danger pour sa Cause. Par demande Buonaparte,

---

Séville donne à la France, il n'en a existé que deux ; celui des Rois, et le premier mouvement révolutionnaire ; qui donne encore, et qu'il faut détruire ; mais abstenons à son opinion. J'espère qu'on ne me fera pas un crime de la mienne.

Savons que l'on envie ce qu'on affecte de mépriser ; que
leur Roi français doit également craindre ? Ah !
nous devons ce Monstre, ce fléau, presque jamais
le contraire de ce qu'il devrait être ! Fléau à nous au Genre
Humain et à son propre Famille ! Fléau à nous à
leurs Peuples étrangers, à leur Légions alliées d'or et de
Sang, à ses Armées d'invasion dans la marche triste
frontière des Pays de Libertés admirés et profanés,
Soit qu'on le Combattre, Soit qu'on le défende ! Fléau
à nous au Satellite de Bonaparte, à ses Espions,
à ses partisans avoués en Secret, Sous quelque Ciel
qu'ils aspirent ou puissent ! Mais ne pouvons pas
nous Français coupables tenir nous en repentir :
nous ne contraignons pas les Français malheureux à
suivre les bannières du Sacrilège, étrangers à leur pays
comme au vôtre, dans les Magistrats et les Tyrannies
les opprimant ; ne les contraignons pas d'être nos
ennemis malgré leur cœur, et quand le Capitaine
du Ciel l'ennemie de déserter ses bannières abhorrées
pour s'agglomérer dans les vôtres.

Les mouvements dans le Roussillon, dans la
Basse-Navarre, &c, nous déjà avertis le Gouvernement
d'inspirer aux Cortès des vues plus libérales, &
qui soient vraiment utiles à la Cause de l'Espagne.
En attendant qu'une Armée Espagnole victorieuse
et pénétrante appuie ces Mouvements et les convertisse
en Insurrections, il faut se garder également de
deux extrêmes : L'un, de les trop exciter, quand on
n'est pas encore préparé à les soutenir par faits, car
ce serait faire répandre en vain le Sang qu'on est
disposé à verser pour votre Cause ; l'autre, de décourager

les amis

des Rois, et d'en diminuer le nombre, en enveloppant d'un trait de plume la Nation Française entière dans une sentence de mépris, de haine et de proscription.

Pour tirer parti de ce Mouvement, et pour atteindre le grand but de la guerre, je pense qu'il est indispensable de proposer immédiatement et d'adopter la mesure importante que j'ai hasardé d'indiquer dans ma 3me Lettre à Votre Excellence; et cette mesure, quelle qu'elle soit, je pense qu'elle doit être concertée sur le champ par les Généraux et les Officiers qui servent à la Frontière des Pyrénées. Je n'ai l'honneur d'être connu d'aucun d'eux, mais je dois présumer que tous confirmeront ce que j'avance.

Le danger de la guerre est Allemand et de compte sur l'Autriche que par lui-même, ce danger a commencé dans ma 3me Lettre, dans le temps de l'établissement général où les commencements de la guerre en Allemagne, si certain pour moi, et assez de raisons, pour les esprits les moins habitués aux combinaisons politiques, un dégré de probabilité de plus, pour l'Autriche entière en Autriche. A Dieu ne plaise que j'imagine qu'il soit l'auteur d'une paix très prochaine! Mais il confirme la probabilité de ce que j'ai dit sur la probabilité que l'Autriche, les Armées venues à être désorganisées, et des conférences interrompues ou traînées, par la perte de quelques grandes batailles, ne fut encore réduite à accepter ou demander la paix. Cette paix seroit mortelle pour l'Espagne, si elle ne de

ménage pour dès ce moment d'autre allié. — Dès lors, on demandera-t-on, ces délais pour la guerre actuelle ? Je réponds qu'ils sont dans toute l'Europe, et particulièrement en France, et la Politique de ce Gouvernement, comme celle du Cabinet de Londres, dira pour ainsi dire ne devoir qu'en deux Peuples la Population entière de l'Europe. Le Peuple allié, ce sont tous les mécontents, tous les opprimés, tous les repentants, qui veulent donner le jour de Cadix et mettre fin aux Révolutions : Le Peuple ennemi, ce sont les révolutionnaires et les voleurs. À mesure qu'on parviendra à leur établir cette distinction, celui-ci deviendra moins nombreux et plus facile à vaincre.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse,

Monsieur,

De Votre Excellence

Le très humble et très obéissant Serviteur

Séville, le 23 Août 1809. Mquis de Rivas

13

29 agosto 1861

Reservada.

Exmo. Señor,

Acabo de recibir la adjunta del Serenísimo Señor Duque de Orleans. En ella, aunque corta, V. Exa. verá como le sirvieron los vientos, al oir de los nuevos y del Armisticio del Norte. En ella acababa diciendo que iba á acelerar en cuanto pudiera, su viaje á Mahon. Creo esto, pues, que los Ejercitos son los de quienes se debia desconfiar, ni jamás, en los ultimos trances, vacilara de dividir la suerte.

Deseara V. Exa. tener el mio que le proporcionará bueno de esta carta, aunque si

me la puede debolver despues, la estimaré.

Exmo Señor,

B. L. M. de V. Exª

Su mas rendido, muy
agradecido y afmo Servidor.
Fco Xavier de Brozas

Sevilla
29 de Septbre. 1809.

12

12

10 agosto 1809

12 mai

Monsieur

J'ai vivement fixé l'attention de Votre Excellence sur la nouvelle position de Charlemagne que Buonaparte donne au Monde, en proclamant le Blocus de tous les Ports de la Grande-Bretagne. Il n'avait pas une seule raison qui pût servir à motiver cet Acte pompeux ; Mais il semble bien, en nous voyant, par une telle extravagance, éblouir les Peuples, qu'elle entraînera par quelque résultat la Souveraineté de S. M. B. et qu'elle donnera aux Sujets soumis à quelque Anglais, armé de tout le Courage de Buonaparte, dépouvu en Sujets par la publication des Décrets. — Je me borne de même à rappeler ici les Conférences d'Erfurth, dont tous les détails ne sont pas développés encore, et qui n'ont jusqu'ici amené aucun Traité entre l'Empereur de Russie pour que je me borne à dire ici que S. M. B. pouvait avoir de profondes raisons pour être à Erfurth, à Erfurth, d'où nous avons été exilés. L'Alliance de Métal Fraternité, de Pierre 1er de Catherine 2de, signant avec l'Ambassadeur Turc des Conventions de paix, qui n'étaient qu'un piège grossier immédiatement tendu par un Chef de Bandes au plus respectable des Rois ! Un Souverain Légitime traitant comme rebelle une grande et noble Nation toute entière contre un vil Usurpateur ! — Mais qu'il suffise de ce simple énoncé. Le temps n'est pas venu de vous faire ces faits à l'Histoire : je me défie de l'expérience qui m'effraye, et dans le rang le plus élevé, le moins disputé de tous, on a longtemps

quelque route ouverte pour réparer une coupable erreur. Je me hâte d'entretenir Votre Excellence de l'Espagne, où malgré la captivité du Roi, l'honneur a trouvé des forces et le courage les réparer.

Votre Excellence connaît bien mieux que je ne puis le faire, le détail des intrigues qui livrèrent pour ainsi dire le Cabinet de Madrid à l'influence absolue des Révolutionnaires Français.

Il a fallu beaucoup, et même trop, que le Roi fut trompé immédiatement après la paix de Bâle, résultat d'une guerre juste et nationale, mais qu'un Favori inexpérimenté avait follement dirigée. On peut même penser que le second Traité, conclu en 1796, n'engageant à rien plus que dans un renouvellement d'alliance, et ne renfermant de stipulations que celle qu'il était dans l'ordre que l'ancien Allié de la Russie dictât pour la Famille, la France n'aurait pas arraché encore, dans ce Traité, jusques à quel point de malheurs il convenait à ses intérêts que le Prince de la Paix. Les Espagnols attachés à leur Pays, à leur Roi, à leur Religion, ne virent cette alliance qu'avec déplaisir et honte: ce fut, je crois, ce qui détermina Godoy à se faire un appui contre eux.

Quelque Homme d'Etat dans le Gouvernement, s'étonna prévoir les conséquences funestes d'un tel lien, s'efforça à les prévenir, tandis que le Favori stupéfait à le resserrer insensiblement, et (de même nature que dans cette première guerre Espagnole) le Roi d'entrer plus avant dans le Système Français, et d'avoir de nouvelles complaisances pour les Orléans Directeurs. Malheureusement pour la Famille Royale d'Espagne, l'intrigue Savoir, prêt à être découverte aux yeux de son Maître, eut le pouvoir d'écarter cette Surveillance. Buonaparte devenu puissant en France

en France, trouva dans le Cabinet de Madrid signé à
croire en lui, et à la Cause protégée par des prélats
gâté. Ses perfides flatteurs payèrent de toute la Cour
Espagnole : la Marine d'Espagne, son Commerce, plusieurs
de ses Colonies furent sacrifiés pour la Cause de Buona-
parte, et tandis qu'on différait le jugement du plus
scandaleux à la Cour même de l'Espagne, on livrait
à cette Cour le plus grand Criminel et le plus connu
dans l'histoire. Tous comprirent la victime.

De nouvelles grandeurs, plus réelles en apparence,
dont le Prince fut revêtu, l'attachèrent de plus en plus
à cette cause, jusqu'à ce qu'enfin l'influence Française
lui fit épouser la fameuse Abeille dans un Roi qui lui
fut de plus d'un. Godoy se remplit d'orgueil, l'appel de
Buonaparte, [illegible] fut pour lui le dernier. Il y eut
toujours entre eux un échange de services réciproques
bien funestes au Monde. Par les insinuations de
Buonaparte [illegible] qu'il avait fait naître à ses côtés, les dangers de
jour en jour plus menaçans. Par le conseil de Godoy,
le Grand Duc joint des alliances de l'Espagne, se
fait donc un Royaume absurde de polytheisme d'un
grand Allié pour le fils, d'un Ministre apparenté
du Roi.

Le grand nombre des Espagnols fut bientôt dans l'igno-
rance de l'état réel des Opinions au dehors des
Royaumes, de l'état réel de l'Europe, des causes de
la Guerre, de celles du Triomphe de Buonaparte.
Il n'était point permis de profiter de l'ordonnance des
nouvelles publiques que par les journaux de cour de
Godoy, ou par leurs nombreux Emissaires. Dans ce

tout récemment la Paix d'Amiens entre elle et l'Italie encore récente ; mais en voyant Bonaparte frappé par Godoy de ce que le Roi, en tel cas de besoin de ses vieilles Troupes pour la défense de la Capitale allié à la grandeur croissante de l'Empire, que l'infâme Favori de Espagne et le Corps profondément dans l'ouvrage d'esprit pour un Homme religieux, un Prince humain et modéré dans ses entreprises, que la violence seule des Maréchaux, des ennemis, forçait à remporter des victoires —

Aussi, lorsqu'il demanda, d'abord immédiatement, 16000 hommes des meilleures Troupes d'Espagne pour les employer dans le Nord, il y eut une sorte d'empressement à prévenir le désir. La Nation en général, comme elle était non moins de bonne foi, pensait à la guerre contre des Alliés dignes de foi, elle ne soupçonna aucune des perfidies dont elle fut elle-même. Cependant on s'aperçut bientôt des moyens de défiance nationale, Bonaparte commençait à mettre à exécution le plan de dépouiller la Maison Royale d'Espagne, de faire retomber Godoy à la place qui lui convenait, et d'anéantir la Monarchie Espagnole dans un Empire universel —

Exempt de cette idée pendant les années entre la Paix de Tilsitt et la Pologne, il n'est guère possible de douter qu'il n'eut déjà en vue quelque projet sur une Maison dont les Intérêts, et les Intérêts de l'Europe dans cette dépendance, qui [illegible] de l'Autriche de 1807, trouble la Famille Royale pour le divorce de

pour Napoléon

plus scandaleux. Roi, alors, il eut assez d'un pour se donner l'apparence d'avoir enfin une volonté. Il oublia, en effet, l'héritage de Godoy. L'Espagne était trompée de gré à Bonaparte d'avoir oublié du Sol de Prince qu'elle admirait, au même temps qu'il réformait l'ordre de Pierre délicate par elle.

Celui-ci, très sûr lui, très sûr traître, mais toujours donner lui, ramena tout-à-coup à la grande conception qu'il semblait avoir oubliée, et avec la grande Bonaparte l'avait animé pour lui. Il proposa au Sieur le Souverain qu'on Grand Duc accepte son Sieur le Souverain qu'on Grand Duc offrait de conquérir pour lui, en prenant de démembrer de la Portugal. Un appui que l'Espagne particulière de Godoy à Paris) mais surtout des plein pouvoir de S.M.C., nommé de Lyon le Comte de Fontainebleau, dans lequel le démembrement de la Monarchie Portugaise était arrêté, ainsi que la partage de ses Colonies, la création de l'Etrurie (qu'il en avait tout seul pour régner) (1).

Sous ce prétexte, les Bandes Françaises répandent en Espagne : elles traversent la Catalogne dans les Pyrénées sans combat, à l'abri de leurs armes. Une fois marche vers Lisbonne, l'allié se fâche. Une fois dans la Cour, après quelque hésitation, s'embarque pour le Brésil. Le Portugal est donné à Bonaparte : l'Etrurie lui avait déjà été vendue. Les troupes de Junot vers Madrid, répandent la terre d'une expédition contre Gibraltar ou l'Afrique. Il n'est plus question d'exécuter les autres articles du Traité de Fontainebleau. Alors Godoy voit clairement qu'il n'a travaillé que pour Bonaparte, et qu'il en perdra la couronne. Alors, l'Espagne est livrée. L'Observateur lui-même. Alors, l'Espagne est livrée à Junot dans les ventes de tous les Royaumes. Junot à Paris dans les ventes de

l'Honneur du Trône, & dans l'énergie comprimée de la Nation, quelque moyen d'empêcher qu'elle ne soit immédiatement asservie.

Mais la Providence d'un Dieu Juste en Espagne, d'un Dieu qui protège les vertus publiques, & a voulu qu'un Trône ne croule, veillait sur cette Nation Chrétienne & généreuse. Cette Nation, que Buonaparte dans son outrageant mépris, n'avait pas cru digne d'une guerre pour la conquérir, la Providence la destinait à l'Honneur, en (j'ose le croire fermement) à Détruire l'Empire de la Tyrannie. La Providence voulait qu'il s'aveuglât : elle voulait que Joseph, dans l'imprudence de couronner sa propre ambition, précipitât la perte d'Elle ; & son imprudence détruisit dans les cœurs Espagnols l'explosion première d'un Sentiment de force & de liberté.

Les ruses, les pièges de l'Empereur ne purent tromper, une heureuse jalousie d'Honneur, le fruit de cette éducation. Le Roi Charles IV vécut dans cette croyance, combien la Maison Royale était chère à l'Espagne, & conçut des espérances dans son nouveau Règne. Entouré de séductions, faible naturellement, encore assailli par l'âge & connaissant sa malheureuse état, il était déjà proposé * d'abdiquer la Couronne. Il l'abdiqua dans ce moment. L'événement du Roi Ferdinand VII, l'amour de l'Espagne des Peuples, fut de lui être accueilli pour eux comme le Signal de la délivrance & du bonheur.

Hélas ! quand ce jeune Roi, auquel l'enfance vieillie d'une longue oppression, fit son entrée publique dans Madrid au milieu des acclamations d'un Peuple fidèle, cette Capitale du Royaume était déjà occupée par Murat & les troupes Françaises.

C. Principes

* V. l'Exposé de Mr de Cevallos.

Le Buonaparte connaissant encore le visage de Villeneuve, avait annoncé qu'il y viendrait de sa personne, comme Duc de Charles IV & de la Famille Royale. Je me rappelai par ici quelle confiance l'effrontée nature de ce Monstre inspirait pour attirer à la curée, j'engageai un dîner des Prisonniers, d'abord l'Infant Don Carlos, puis le Roi lui-même & toute la Famille Royale d'Espagne. Je me proposai à Votre Excellence ni de les séparer absolument comme à Bayonne, ni de l'abdication forcée de Jeune Ferdinand, ni des renonciations, ni aux Traités, les autres contre nature, ni les pénibles Codes, ni de la Régence de Murat, ni du confesseur de Madrid: Ces projets infortunés de l'Histoire sont bien Excellence décrits dans plusieurs ouvrages connus. Puissent-ils instruire de leurs intérêts la Génération présente & la Postérité! Puisse l'Exposé de ville de Candie, ce modèle de simplicité dans l'expression & de noblesse dans le style, puisse ces Cartes Topographiques, composées d'Hommes, de vérité, d'Eloquence, demeurer une Leçon éternelle!

L'intime liaison de la conduite de Buonaparte dans toute cette infâme Entreprise, avec la Censure générale de la vie, avec l'ensemble des habitudes qui composent son caractère, ce des résultats auxquels il est Connu, n'a pu manquer de frapper un esprit aussi éclairé que celui de Votre Excellence. J'ose penser que si le gouvernement des Peuples amène étudier ces habitudes, ces résultats irrésistibles, l'origine qu'elles ont pu, indispensablement, les renouveller toujours, ils n'auront jamais flatté le genre humain Buonaparte. J'ose penser que si les Peuples l'auraient connu, ils auraient entouré leurs Souverains de leurs

Mais avec l'autorisation de Dieu, pour les défendre et les défendre eux-mêmes. Il faut donc arriver à guérir tous les Cabinets, en parlant, par la raison, la vérité, la Religion, l'intérêt, l'évidence, il est temps de soulager les Peuples.

Mais si rien n'est devenu plus ordinaire que de discuter contre l'ambition de Buonaparte, rien n'est encore moins commun que de montrer pourquoi cette ambition pouvait être légitime, et pourquoi elle est insatiable. Je m'en étonne, Monsieur, déjà accoutumé souvent de me retirer dans les idées grandes ou écrit au milieu d'événemens de rapidité. Le Peuple gémissant et les Peuples n'ont besoin qu'on leur prouve autre-chose que l'ambition de Buonaparte existe : il a complété lui même cette démonstration à tous les yeux. Les Souverains et les Peuples d'Espagne et de l'Europe entière environnent sur ce point de faits, que les Hommes d'Etat changés par la Providence du sein de la victoire.

Ce qu'il importe de dévoiler aux Peuples, c'est, il me semble, la cause de cette ambition.

Les passions d'un homme sont toujours modifiées non seulement par l'organisation et les germes qu'il tient de la Nature, mais seulement par les qualités ou les défauts, ou le degré de jugement qu'il acquit d'elle, de l'éducation et des circonstances passées, mais bien plus encore par les circonstances présentes, et par les nécessités où il s'y trouve placé. Celles-ci, ou le maîtrisent s'il ne les combat point, ou s'il les combat, elles l'engagent dans des parties extrêmes contre son jugement ; c'est-à-dire qu'elles

Le

La maîtrise toujours plus en avant, tandis que l'éducation est impuissante à donner à l'élève le jugement. — Mais lorsque l'intention qu'un homme a reçue, lorsque des mœurs, la doctrine qu'il professe, l'prodigieux dès la jeunesse, sans analogues aux circonstances auxquelles il est appelé à développer d'ardentes passions, rien ne combine en lui ce pouvoir des nécessités présentes. Le jugement est le devoir d'un tel homme n'est qu'un même objet : Il y a pour lui, comme pour nous tous, deux intérêts distincts, celui de la satisfaire, et l'intérêt de se conformer dans des termes plus ou moins religieux, plus ou moins approuvés et raisonnables : à l'épreuve en lui-même est combat, toute sa révolution est rapidité, et toute sa nature offre le spectacle d'heureuses témérités, dont chacune est difficile à prendre dans cette homogénéité des circonstances et de son caractère.

Daignez maintenant, Monsieur, appliquer ce que je viens de dire, à ce qui me semble s'ensuivre. Il est facile d'en rendre la démonstration et l'application familières à tout le monde. — On sera généralement alors, et avec toute la sûreté désirable, comment l'ambition de Bonaparte diffère d'autres ambitions connues ; pourquoi elle pouvait être celle d'un homme, bien qu'elle marche d'accord avec son jugement ; pourquoi elle est et sera toujours inattaquable ; pourquoi, entre divers moyens d'atteindre au but, ou de s'en approcher, elle a constamment choisi, et choisira constamment, le plus théâtral à la fois, et le plus scélérat dans les idées communes de religion, de bonne foi et de décence ; pourquoi il n'existe plus

depuis longtems en Europe d'autre obstacle réel à opposer aux progrès révolutionnaires, que la volonté des Peuples en masse ; pourquoi, enfin, la destruction de Buonaparte est le premier devoir, que la Loi de Dieu même, la Loi de défendre les Peuples qui leur sont confiés, impose aux Gouvernements, et pourquoi il devient devenu indispensable pour eux de rétablir les Autorités légitimes, partout où la Cabale de Bab. et la secte des Révolutionnaires a chassé les Rois et les Sujets.

Alors Ceux qui écrivaient pour le Public, ainsi éclairé, ainsi porté à la hauteur de ses intérêts, ne chercheront plus à lui présenter le tableau mensonger d'autres doctrines pour l'intéresser sur nos malheurs. Au lieu d'opposer des galeries profondément toujours fausses à nos, et dans l'exposition d'usage de journal, ou profondeur de conscience d'esprit que réclame l'Histoire pour former des règles de conduite, s'occuperont à ordonner à faire respecter les différences qui existent l'ambition de Buonaparte, de celle que celle de Robespierre ; de toute autre ambition dans les tems modernes, et de presque toute autre ambition dans les tems anciens. On cessera de rabaisser par d'odieuses comparaisons le beau Siècle de Louis XIV, ce siècle de Charles-Quint, ce siècle de gloire, de lumières et de prospérité pour l'Espagne ; ce siècle dans chacun presque un blasphème pour un Espagnol chrétien de parler sans vénération. On cessera d'habituer à combattre sous les Aigles Littéraires de Buonaparte publiquement Charlemagne et Hugues-Capet, Fondateurs en France de deux Dynasties illustres

de Rois

de Rois. Toute réserve faite sur l'histoire de ces deux époques de la Monarchie Française, elle ne l'est pas sur la grande origine de ce Prince, ni sur les événements que la Providence suscita pour les élever au Trône. Cependant, au mépris des hommes de talent et de génie nécessaires, Cromwell, transporté par son ambition dans cette sphère élevée où Dieu a placé le Souverain d'Égypte à Pyrée et son grand Magistrat, les Jardins qui l'ont élevé à ces grandes et augustes fonctions qu'ils exercent, Cromwell (ô honte de l'esprit humain ! ô honte du cœur !) voulut voir ne l'un comme l'autre de l'Histoire et de l'Eloquence, pour réfuter ses mensonges sublimes. Cependant, fumeur dans leurs effets, en qu'il ne déshonorait de Dieu, soit ses crédulités, soit avec le sang froid de l'indifférence.

On le jugeait alors le Christ avec [illegible] Rois, [illegible] Cromwell d'autre ressemblance que celle d'une origine obscure et d'une usurpation cimentée de sang. On leur montrera qu'Hector fut l'homme de Pénélope qui le vit et le maintint ; l'homme d'une seule dans l'esprit divin se permettant ni lois, ni amusement, répondant toute Divinité dans l'Etat comme dans l'Eglise, offrant à l'horreur de toute la postérité humaine, étais prononcé à enchaîner la Nation Britannique dans une espèce de Théocratie sombre, hypocrite et dure. Cet esprit obligea Cromwell à se contenter du titre de Protecteur, et l'empêcha d'établir avec quelque [illegible] de solidité la permanence du pouvoir dans sa famille. Cet esprit, en même temps qu'il força d'applaudir au succès de l'énergie

nationale à la défense de l'État, à l'agrandissement de son Commerce et de ses établissemens maritimes, dût-il en résulter toute autre entreprise qui me manifeste un désir de troubler l'Europe pour l'agrandir lui-même davantage. C'est de cette combinaison des circonstances particulières à l'Angleterre, au sein de Conseil, avec le caractère distinctif et personnel du Politique, que résultèrent les traits de son gouvernement. C'est également dans l'éducation de Buonaparte, dans la ruine de sa politique, dans les habitudes de toute sa vie, dans les périls dont il a lui-même été environné par la Nature de son existence; et c'est dans la prédominance de son génie, dans les principes de cette Secte impie, ambitieuse, cruelle et dévastatrice, que j'ai cru devoir chercher le but dans lequel me l'intérêt de Buonaparte, quelle devoit être la plus et les moyens d'exécution, quelle conduite il doit tenir -suivre dans son cœur, et s'il lui est possible d'être jamais équitable, modéré, satisfait, s'il lui est possible de vivre en paix et d'y laisser l'Europe. On ne peut en trouver maintenant d'exemples entre Chrétiens, puisque tous les faits le renferment; la même résultats d'horreurs toujours croissantes ont prévalu, dès qu'on procède pour l'analyse des actions de Buonaparte pour remonter à leur cause, dès que comme j'ai cru le faire dès le commencement de son élévation, on établit la cause, pour en déduire l'enchaînement nécessaire de tous les crimes atroces, de bouleversemens et d'impostures).

Si l'on veut absolument un terme de

Comparaison

conformation qui présente, entre des mœurs différentes, une ressemblance étroite au gouvernement de Bonaparte, il faut le chercher dans le gouvernement des Empereurs Romains, choisis par le Sénat, ou proclamés par une Armée; leurs règnes, il est vrai, ne furent pas tous également funestes: les hommes éclairés ne peuvent oublier ce que l'Italie et l'Empire doivent à Auguste, à Trajan, à Marc-Aurèle. Mais les maximes de gouvernement des Empereurs Romains, et leur conduite politique désolèrent le Monde pendant plusieurs Siècles, parce qu'ils ne pouvaient se maintenir qu'en s'attachant l'Armée et qu'en faisant la guerre. Une grande affinité se remarque donc entre les Empereurs de Rome, et vous que l'intérêt de vos Empereurs les oblige de maintenir après les avoir élevés à Rome: Les uns et les autres affranchissent l'ambition des bornes ordinaires: les uns et les autres font de cette ambition militaire une nécessité pour le Souverain. Les uns et les autres subordonnent la paix intérieure à l'asservissement, à la dévastation, à la révolution et à l'asservissement de tous les voisins d'Etats: les uns et les autres, sur les Etats où ils s'étendent, organisent par leur puissance, mêmes les Constitutions antiques, et détruisent les Peuples de leur Patrie: les uns et les autres donnent au Conquérant la force nécessaire pour soudoyer les Armées "aux dépens des vaincus, et pour "tirer les moyens de guerre de la guerre même (++)."

Il y a aussi une affinité bien remarquable entre Bonaparte, et tous les Soldats Romains, inscrits dans les Livres des Comices, et qu'une Armée ou la Garde Prétorienne élurent Souverains sur à l'Empire. Tel est le droit d'élection, si vanté dans son principe

(++ Montesquieu. Il dit que "si jamais "à l'exemple des Romains, "il s'élevait un Conquérant "un Prince qui eut un grand "génie, un grand bonheur à la guerre, "et la vertu "à l'Empire de l'univers."

pour être, le fatal mot dont le réclamera bientôt
accomplie. Le Peuple, en le lisant, l'aura d'abord, le
lendemain l'aura. Il en inspirera: qui le lui disputera?
— mais je ne me propose pas de traiter ici de la Souve-
raineté du Peuple.

Si j'avais, Sire, manqué à la vérité, écrit un
roman de la grandeur que j'exige de cette épître qui vous
occupe, voici ce que j'aurais l'honneur de dire en vous lisant à
Votre Excellence: Il m'est impossible de l'exprimer plus
littéralement. — L'imprimerie et la liberté Fon-
-dent, le livre de l'Imprimerie, la plus grande
Commandement des Nations sont allés en l'Histoire de
leur ancienne primitive, ont jugé prodigieusement
abrégé cette imitation des Romains. La République
de Paris n'aurait pas donné aux deux de innombra-
-bles visibilités. L'Empire Romain est déjà
établi depuis cinq ans: il a transporté partout
l'univers déjà vers la domination universelle, entou-
-ré de dominions d'Empereurs accomplis en deux Livres
l'Empire Romain. Hélas! ces dix-huit années de
l'Histoire de l'Europe Intérieure paraîtront bien vénales
à la Postérité. Ces hommes que le Moniteur appelle
Augustes, voyons-le du même point comme Augustes:
l'Epitome Français de l'Histoire Universelle continuera
à être aussi de Son complet.

Il ne me paraît nullement impossible, Monsieur,
de réaliser promptement cette espérance. Nous la
perdîmes quand l'Europe s'est éveillée d'une Li-
-berté toute-entière. L'Europe peut tout avec
l'aide du Ciel. J'obtiendrai de prouver par le détail,
que je pourrais Lire, si l'on veut, véritable.

Maintenant, ce que je dois observer de nouveau,

c'est

c'est qu'il est grand temps que les hommes à qui Dieu a donné le talent d'inspirer sur l'opinion par le raisonnement et l'éloquence, se déterminent à entrer dans les seules questions des brigandages il est vraiment utile et nécessaire à présent d'éclairer les Peuples. Si l'essence toute révolutionnaire du gouvernement de Bonaparte leur avait été démontrée, les obstacles mis à son ambition par la volonté générale l'auraient forcé à se précipiter, il y a longtemps du Théâtre qu'on l'habitue à prendre pour un Trône. Et, au contraire, combien d'écrits politiques l'ont soutenu sur le Théâtre, on ne s'attachera pas à dissiper l'illusion, on même on contribuera par faiblesse d'inconsidération, à l'entretenir! Si j'exigeais quelques Citoyens courageux, dignes de respect et de reconnaissance, un Lafayette, un D'Entraigues, un bien petit nombre d'autres, qui prouvent à l'Europe et à l'Histoire des Nations, la fraction de Monstres des seuls traits auxquels il est indélébile? Romain vous en, Castanos Espagnols, vous qui parlez la langue la plus noble d'un Peuple le plus noble de la terre. Pour moi, j'indigne les Pêcheurs d'Islande une fois, dans ma vie je puisse en faire usage!

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Le Cte de Broval.

Séville, 10 août 1809.

12

12

10 agosto 1809

11

11

22 Julio 1809

11me

Monsieur,

Une fois mille contre une sur la Campagne de Bonaparte en Italie, en 1800, de même que sur celle de 1797. Il fallait au Petit Caporal pour deux Batailles fortes, et à jouer coup sur coup dans l'une et dans l'autre, semblable à douze à Bonaparte la reconnaissance d'un Roi. Quel malheur de rappeller à Votre Excellence que, dans sa Première Campagne d'Italie même et dans cette Première victoire, dans cette Providence qui s'étoit manifestement sur sa tête, la Fortune n'en lui avait infidèle les Chances mêmes, Bonaparte eut de la même intrigue, des mêmes ruses et supercheries qui lui avaient déjà réussi, et qui furent récompensées d'une pareille fortune?

Il eut pour principal Adversaire, en 1800, le Lieutenant Général Melas, qui n'entendait rien à tous ces espionnages, et qu'on eut besoin à y croire; Vieux Guerrier, dont l'âge et les infirmités avaient transformé en lâcheté la circonspection naturelle; qui dans cette fourberie de l'âme, compagnie de celle du Corps, qui réduit à ne plus voir que par les yeux de celui même, mal servis, mal informés, laissa déconcerter lui-même, mal secondé, mal informé, laissa déconcerter lui-même, mal secondé, mal informé, laissa déconcerter lui-même, mal secondé, mal informé

la personne fut toujours à l'abri) la perte de son Armée : il ne triompha qu'en voyant la sienne perdue, c'est-à-dire, en le voyant mal vengé, je dirais qu'il ne voulait à Marengo, qu'après avoir tout perdu. Quelques-uns de ses Compagnons d'Armes, quelques-uns de ses Confidents dans cette Journée m'entendraient à l'instant. Je ne finirai que répéter ici Leurs propres mots (1) " La Bataille de Marengo n'a jamais " été gagnée ". Ce qui détermina l'Armistice conclu le Lendemain, ce ne fut ni les dispositions pour l'ennemi de Buonaparte, car elles étaient folles d'audace & d'imprévoyance ; ni le sang-froid qu'on lui suppose à donner des ordres dans l'action, car il s'agita sans effets de son Armée que de loin, & il perdit le jugement quand il la vit en désordre ; ni le changement de Combinaison que le Général Desaix prit sur lui de commander le soir, & qui rétablit l'équilibre entre les Puissances & les Français. Il convenait à Buonaparte après sa vaine défaite qu'aucune autre Chance n'établit toute l'Armée avait eu la bataille perdue, il lui convenait d'attribuer la victoire au Comte Desaix, qu'il ne voyait rien de tout, puisqu'il était mort ; mais voici ce qu'il a toujours eu la prudence de taire.

La nuit ayant mis fin à la mêlée, Buonaparte retiré dans la tente avec une partie de son Etat Major, croyait encore avoir désavantageusement perdu la Bataille. Il s'occupa quelques tems d'arranger la retraite qu'il méditait pour le Lendemain, lorsqu'à son entrée Surprise on lui amena l'Officier Autrichien chargé par le Général Melas de proposer un Armistice. Buonaparte (j'en appelle encore aux témoins de ce fait) changea aussitôt de contenance & de langage. Il revint de

(1) Je n'ai pas point l'autorité de laquelle j'appuie ces détails puisque immédiatement après la Bataille de Marengo. Cette autorité est irrécusable. Je supplie Votre Excellence d'accorder confiance à mon affirmation. — J'aimerais encore mieux ne pas prononcer de l'entière vérité de ce que je vais dire, que de taire tout ce qui, quoique pour lui peu favorable, ne compromettra les Alliés que si on pouvait un jour servir entre Eux en France, s'ils en avaient encore besoin & le voulait.

Il venait de comprendre à l'instant que son vieux Adversaire, séparé pour le moment de ses Alliés, n'ayant plus de communication qu'avec Lui-même, et laissé à l'inquiétude de la vivacité d'action qu'avait exigé cette circonstance, ne tarderait plus recevoir de Paris l'ordre d'en Revenir. "Allez", dit-il, "répondre à Mr de Metternich que s'il veut que les Soldats meurent demain, il doit se remettre à ma discrétion".

On ne peut refuser le mérite de cette réponse à celui qui, sans hésitation, eut la faire. S'il avait montré la même présence d'esprit dans les dangers personnels, le Monstre aurait eu moins à craindre; mais il n'eut que Courage, et dans les Combats on ne joue pas pour la Valeur.

Cette réponse Superbement altière donna à son Ennemi la liberté à un Vieillard effrayé: elle le rajeunit! elle rendit l'Italie entière. Les succès du Général Moreau en Allemagne, mieux méthodé dans sa marche, quoique gêné d'un pays bien différent, achevèrent de décider le Cabinet de Vienne à la nouvelle Négociation de Paix. La Paix de Lunéville, conclue au commencement de l'année suivante, et le Système perfide donné aux indemnités, que Buonaparte eut l'art d'y faire admettre, complétèrent les assises du Gouvernement prochain de l'Italie et de l'Empire.

En Angleterre, Mr. Pitt, Mr Dundas (aujourd'hui Lord Melville) ni personne dans ces grands Patriotes d'un sang droit, d'une espèce inaccessible à la peur, attachés d'un égal respect aux trois Colonnes fondamentales de ce beau Gouvernement, ne pouvaient se persuader que celui de France, pour être maintenant rempli par moins de trois Consuls, subdivisés à cinq Directeurs, pour ne pas continuer à être essentiellement révolutionnaire et perturbateur. Ces Hommes d'Etat savaient fort bien que l'Autorité de Lebrun et de Cambacérès était humblement soumise à celle de Robespierre Corse: ils le voyaient rendre au pouvoir unique et Suprême en France, et n'en doutaient pas être

par plus allarmé sur les dangers de l'Europe. Mais la Lettonie depuis dix ans avait contre une Opposition formidable. La Sagesse et la vigueur de leur Administration avaient vaincu, il est vrai, à travers du mépris et de l'intrigue, de leurs Ennemis et les Alliés effrontés et vicieux du Jacobinisme, dans la Grande-Bretagne et l'Irlande; mais par d'hommes de talens distingués, irréprochables d'ailleurs, sévères, sans imaginer à quel point, cette Cause infernale, déjà pour s'ouvrir l'entrée aux Places publiques, déjà naguères par un esprit d'illimité étoit dans une Opposition toujours subsistante, souvent grandement utile, et l'un des Avant-postes de la Contrition de l'Royaume! Semblable presque en tout point aux Avant-postes d'une Armée, lorsque dans quelque fait d'une Guerre sans cause, le repliement alors sur le Centre, et commencement au grand combat d'Infidélité du désordre. Combien de ces hommes éloquens et populaires, plutôt qu'ils ne se montrassent dans cette occasion Patriotes et Législateurs par des discours peu profonds, des vérités fastidieusement entendues, de vives déclamations dans les deux Chambres, l'impatience pour la Paix, qu'on n'avait que trop réussi à suggérer au Peuple! Non seulement dans plusieurs Papiers publics, généralement mal, mais aux deux Buonaparte, aux Jacobins dans les Cafés on abandonna la Cause de l'Europe, mais jusques dans la plus auguste des Assemblées il se trouva des Orateurs puissans par leur éloquence et leur renommée, qui déclarèrent ouvertement ce qu'on appelait, "l'Opiniâtreté des Ministres à défendre les droits d'une Nation, (la Maison Royale de Bourbon) qui n'avait pas su se défendre elle-même". L'Opinion fausse du Public sur cette Question, qu'on dénaturait ainsi, mais qu'on rétablissait ainsi à des Causes intelligibles pour la Multitude, se prononça de plus en plus.

Mr Pitt

Mr Pitt crut devoir céder enfin à l'orage. Sa démission, donnée en apparence pour une autre cause, et la détention de la Reine dans le Gouvernement furent acceptées. Il fallut composer un nouveau Cabinet d'hommes qui pussent s'entendre avec l'Assemblée Nationale: La difficulté n'était pas de trouver qui dirigeât cette nouvelle Administration.

Alors, dans le Cabinet comme dans le Parlement, on affecta d'ériger en maximes de politique, le principe que l'Opposition avait souvent reproduit, "qu'un Etat ne doit en aucune sorte intervenir dans quelque forme de gouvernement intérieur que ce soit, qu'il plaise à d'autres Etats d'établir". Ce principe avait des partisans d'autant plus nombreux, qu'il en avait un lui-même, et que l'application dans laquelle on en faisait à la France invitait de justifier. Un établissement politique révolutionnaire, essentiellement ennemi de tout gouvernement de toute paix, n'en appelle Gouvernement que par un abus de mots très répréhensible. La réunion des Etats unis à chaque Etat qui fait partie de cette grande République, ne prenant d'apparence qu'autant qu'elle est politique: Fausseté semblable à ces humeurs empoisonnées qui dominant à quelque partie du Corps humain, se répandent jusqu'à détruire le corps entier, et le fer et les remèdes les plus violents, mêlés aux plus doux, n'en arrêtent le progrès et n'en extirpent les racines profondes.

Ainsi ceux qui soutenaient la paix de l'Angleterre avec la France prétendaient-ils que le Gouvernement de ce malheureux Etat n'était jamais plus révolutionnaire, que la concentration suprême du pouvoir entre les mains de Buonaparte seul, nécessaire à lui faire un Gouvernement d'une nature par faitement homogène aux autres. Des Négociations furent ouvertes, et à peine étaient-elles commencées, que Buonaparte à qui son impatience naturelle faisait redouter de ménager des amis, de faisant élever

Président de la République Italienne, par cette Couronne dont il donna la première idée à la ville de Lyon, démembrât ainsi à la fois de l'Europe le rétablissement de Pacification. Il fomentait en même temps des troubles en Hollande. En même temps aussi, les attentats violents portés à la Bulle d'or, et le traité des Indemnités en Allemagne, rendaient à des Nobles Germaniques et même à des Princes exilés (à Strasbourg pour un nommé Mathieu, et par suite de Talleyrand, à Paris) l'espérance faire bientôt sans effroi aux Hommes d'Etat le plan, réalisé depuis, de la destruction de l'Empire par la Confédération du Rhin. Mais rien de tout cela n'empêcha la conclusion d'une Paix généralement désirée en Angleterre, ainsi qu'en France: elle fut signée dans la ville d'Amiens au mois de Mars 1802.

Le crédit que Bonaparte avait su de faire cette paix, servit ensuite de force dans l'intérieur de la France, par peu de mois après son retour, pour faire donner à Consul à vie, au lieu accordant le pouvoir de choisir son Successeur et les Collègues. Bonaparte, de Jacobin Romain qu'il était, devint à monarque sur ses progrès vers le Pouvoir Suprême. Bonaparte abattit les plus faibles de tous Chefs, gagna les autres, et pour détourner l'attention de la Nation, l'attention de l'Armée surtout, il recommença la guerre de Révolte contre les pouvoirs et l'Ordre descendant de Guillaume Tell; il continua à occuper militairement de vastes Etats une partie considérable de l'Allemagne; il manifesta par le développement de l'augmentation de ses Forces de terre, par l'armement d'une Marine, par son langage hautain et insultant, d'autres projets de révolution et d'agrandissement, qui recommencèrent promptement à alarmer le Cabinet de Londres. J'omets la guerre de St Domingue, ainsi des événements pour Bonaparte que l'avait été celle d'Egypte; mais je ne puis passer sous silence que pendant la courte durée de ce repos

de paix

de paix, il avait déjà répandu par toute l'Angleterre des Ingénieurs, des Espions, des Agens Révolutionnaires, déguisés en Négocians, en Officiers, en Agens du Commerce, &c. que le refus très sage et très réfléchi que le Gouvernement fit de reconnaître un officier de ses desseins sous le titre de Commissaire des Relations Commerciales, fut une des Causes de la rupture.

Surtout, je ne dois pas omettre de rappeller à Votre Excellence que jamais dans Peuples ne se sont plus sincèrement réjouis d'une réconciliation de leurs Gouvernemens, que les Anglais et les Français ne l'avaient généralement fait à la Paix d'Amiens. Un même sentiment alors s'était pendant quelques mois les deux Nations. Il n'y avait de Méchants en France que les Royalistes d'opinion et de bonne foi, et organe leur chimère d'émigrer; en Angleterre, qu'un petit nombre d'hommes supérieurs, à qui l'expérience avait mis à portée de mieux et des Affaires, montrait la vanité de cette confiance publique dans un Usurpateur et la néant de cette courte joie. Certainement donc, si Buonaparte eut pu vivre en paix, si un Gouvernement révolutionnaire pouvait subsister sans de grandes Armées qui lui font un besoin de la guerre, s'il était possible qu'un Aventurier qui prétend s'élever de la poussière jusqu'au Trône, cesse de considérer comme des ennemis tous les amis de l'Ordre, et comme des Alliés indispensables tous les Brigands, c'eut été à cette époque sans doute que Buonaparte eut voulu s'attacher par reconnaissance la modération des vaincus et s'affermir à lui. Si il ne le tenta pas même, autrement qu'en parlant démentiels à chacun instant par son intrigue et des violences, c'est que rien de tout cela n'est possible et ne le sera jamais. La marque de la modération n'est pas plus étrangère à Buonaparte, que toute autre; mais les Gouvernemens et les Peuples ne pardonnent jamais à tout Aventurier usurpateur.

Au mois d'Avril 1803, les Anglais détrompés,

(ce que depuis longtems on ne fesait accroire, comme leurs voisins, d'incontinence) accueillirent la guerre avec des transports aussi vifs que ceux qu'ils avaient fait éclater l'année précédente aux annonces de la paix. (2) Cette reprise d'hostilités fut amenée par des actes inadmissibles de la part du Gouvernement. Tandis que le Cabinet de Londres, malgré des énormes risques, laissait le commencement l'arrangement relatif à la Louisiane, que Bonaparte avait cédée à l'Espagne & qu'il vendait aux Etats-Unis, le Gouvernement Français, contre le Droit des Gens, faisait arrêter prisonniers en France tous les Anglais voyageurs, qui avaient fait trop d'honneur à Bonaparte d'aller le voir, & tentait de donner sur lui, & pour commettre ce crime dans l'exemple dans la Chrétienté, il n'avait que le même droit, & le même intérêt en apparence, qu'un des Voleurs rassemblés dans une Caverne, pour y entrer, dépouiller & mettre à rançon de malheureux passant que le sort aurait mis dans leurs puissances. Mais n'oublions pas que chaque crime extraordinaire de ses Ennemis, est un hommage qu'il croit nécessaire de rendre aux Jacobiniens des siècles.

Il avait d'autres plus de besoin alors de montrer publiquement aux Jacobins la constante résistance à leurs maximes, que des préparatifs étaient plus en évidence, des préparatifs pour se glisser jusques sur le Trône, où il brillait de s'asseoir. Bonaparte n'était pas sans beaucoup de craintes qu'une démarche, soigneusement cachée partout où son influence s'étendait, mais connue à Vienne & à Londres, ne fut révélée aux Jacobins, dans elle ne leur donnât l'entreprise pour lui : Je veux parler de la démarche qu'il fit au mois de Février 1803, par l'entremise du Cabinet de Berlin, auprès d'auguste Fille & Héritier de Louis XVI, alors réfugié dans les

Etats

(2) Il est utile que dans le court espace de six mois, cette paix, si désirée, si nécessaire, présentât tels défauts, entraînât aux sujets de S. M. B. plus que n'aurait fait dix Campagnes glorieuses, comme cette celle des Anglais. Mais la paix l'exigeait, les corrigea : Elle fut payer une expérience de plus chère encore.

(3)

Etats du Roi de Prusse. Il lui offrit une compensation que l'intérêt du moment a pu faire appeller brillante pour quelques Cantons, pourvu qu'il Louis XVIII consentît à lui abandonner les Droits Souverains de la Famille à la Couronne de France. Ces offres furent rejettées par l'infortuné Monarque, et par tous les Princes du Sang Royal attachés à sa destinée.

(3) Il n'en fut pas de même de la seconde tentative faite par le Public de France auprès de cette négociation, de laquelle on avoit des indications propres à renverser tous les plans; mais il fut satisfait sur tout de l'idée que quelques Sentinelles des Jardins ne viennent à la découvrir et à la dénoncer au Public. Ce fut donc pour prévenir ce dernier péril, et pour qu'il fût donné lui-même le Jardin le plus favorable, qu'il fit arriver les voyageurs Anglois.

(3) Il n'en fut pas de même de la seconde tentative faite par le Public de France auprès de cette négociation, de laquelle on avoit des indications propres à renverser tous les plans; mais il fut satisfait sur tout de l'idée que quelques Sentinelles des Jardins ne viennent à la découvrir et à la dénoncer au Public. Ce fut donc pour prévenir ce dernier péril, et pour qu'il fût donné lui-même le Jardin le plus favorable, qu'il fit arriver les voyageurs Anglois.

Dans ce même danger, renouvellé et augmenté encore, lorsqu'indécouvert de tout complot en France, il vit autour de sa personne Murat, Rapatel, Lemot, et d'autres Jardiniers avancés, d'ambitions de ce qu'il allait faire encore les agrandir ensuite, et toute la Nation devenue pour eux, se disposant à lui demander compte de quelques principes, à Buonaparte n'imagina rien de mieux que de tromper à leur tour des moins dans le Sang Royal de Bourbon. Ah! quel autre motif que celui de la nécessité où il se vit réduit de traiter ainsi en nouveau parti avec les Jardiniers, eut pu, dans les règles communes de son artificieuse prudence, le déterminer à une action si détestable, si peu profitable d'ailleurs (A), qui devait nécessairement lui être dure de particuliers, qui aurait pu, et qui aurait dû, lui attirer

(A) Louis Antoine-Henri de Bourbon-Condé, Duc d'Enghien, Fils du Duc de Bourbon-Condé, et de Louise-Batilde de Bourbon-Orléans, étoit né en 1772. Il y avait en 1804, vingt trois Princes vivans, de la Maison Royale de Bourbon, tous appellés successivement au Trône dans l'ordre de leur primogéniture. L'infortuné Duc d'Enghien

allèrent immédiatement une nouvelle guerre contre la Russie, à qui il n'était que faiblement préparé ? une action digne de l'Europe, à laquelle la valeur, à laquelle un premier mouvement d'heureux génie de part, qui exigea des préparatifs médités, dans l'exécution une de ces longueurs, qui laissèrent le tems à la réflexion d'agir, à la délibération, de tout considérer ? — Au mépris, non seulement de toute morale publique et de tout honneur, mais au mépris du Genre humain et du Droit des Nations, le malheureux Duc d'Enghien, qui avait refusé de croire à la possibilité d'un tel crime, se trouva de sa maison dans la ville de Baden, sur le terre violée d'un Allié de Buonaparte, sur le terre violée de l'Asyle de l'Impératrice de Russie. Caulaincourt commanda les Gendarmes Français chargés de cette expédition : ils étaient partis furtivement du territoire de France ; ils y retournèrent, et conduisirent le Prince à Strasbourg. On le traîna de là à Paris comme un vil criminel. La mascarade, atrocement ridicule, d'un Tribunal y était préparée : Murat le présida, se mit à sa Montre, le second dans la Hiérarchie des Démons visibles, que le premier de tous ses fils, pour récompense de leur

---

d'Enghien n'était que le dixième dans cet ordre constitutionnel et dans le démembrement des trois Branches qui étaient pour revenir à la Couronne de France pour d'autres Souverainetés.

Ce Prince descendait au Sixième degré du grand Condé. Les belles dispositions qu'il avait eues dès son enfance, et les qualités qu'il montra dans les malheurs de sa Maison, lui attachaient par l'estime et le désir tous ceux qui avaient eu l'honneur d'approcher de sa personne. Il avait constamment servi avec la patience et la valeur d'un Soldat, et avec l'intelligence d'un Général, dans le petit Corps d'Emigrés commandé par M. le Prince de Condé son Ayeul, sous les yeux de ce Prince et sous ceux de M. le Duc de Bourbon son père, digne de tels deux, et digne de descendre du grand Condé ; mais celui-ci combattit dans d'autres circonstances, et avec des moyens différents : il était déjà fait un grand nom à Rouvy, à Kirberg, à Lind, à Merlingen, avant d'avoir atteint l'âge auquel le Duc d'Enghien fut maréchal

de leur réconciliation, le glorieux droit de prononcer la Sentence, et de voir fouiller la Victime auguste. Votre Eminence dira quelle barbarie se cache sous ces Emblèmes. Le lendemain Paris, à l'exception des Jacobins, tomba dans la Stupeur ; mais, pour eux-ci, le lendemain fut le plus beau de leurs jours. Cette action du Tyran Sacrilège leur inspira enfin des Doutes, des Repentirs, et l'Impunité de leurs crimes, sous la domination Décemvirale effrayante par ses plus Fières de leurs Complices.

Le Génie de Buonaparte le fit donc Empereur, sans aucune opposition qui eût mérité d'être connue. De la prétendue approbation que la généralité des Français donna ensuite à cette mesure, par quelques millions de Signatures que les Mandataires du Tyran furent chargés de recueillir, je ne parlerai pas plus que ne fera l'Histoire, dont ne s'en souviendra la Postérité : la Postérité connaît ; l'Histoire écrite librement parlera, dira que les Peuples auront commencé à rendre grâces à Dieu, qui les aura délivrés de ce Barbare. Après que ce même Génie l'eut nommé Consul à vie, Buonaparte avait fait représenter dans toute la France, une Farce pareille, dont je n'ai rien dit par la même raison.

Plût à Dieu qu'il fut également possible à l'Histoire de taire, à la Postérité d'oublier, le couronnement impie et la consécration que je n'ose qualifier de ce Monstre ! Le Chef vénéré de l'Eglise était-il dans le bien connaître alors ! Dieu daigne que deux Pontifes de plus auguste mémoire en soient encore. Dieu, sans doute, l'a pardonnée en considération de tous les travaux soufferts depuis par le Saint vieillard, de son repentir, de ses souffrances, et de courage qui ne l'abandonna point.

Alors, non seulement l'Espagne et la Prusse continuèrent à être maintenues dans l'anéantissement de Jacobinisme, par des Ministres pervers, mais Vienne

Il était à craindre : l'Empereur, égaré comme le Souverain Pontife, ne songeait donner la paix au Monde, comme Pie VII avait su la faire régner dans l'Eglise, reconnu arbitre dans l'Assemblée Germanique par tous souverains son égal, mais l'arbitre de l'Allemagne. Il n'attendait pas même que Buonaparte eut été couronné, le 2 Décembre. Le successeur de Charlemagne et de Charles-quint, reconnu dès le mois d'Août au titre d'Empereur d'Allemagne, s'était ainsi son approbation du nouvel ordre de choses, que la violence et la corruption établissaient dans cette Empire. Les événemens politiques y rendaient alors un bouleversement qu'on avait vu récemment en France. Les Peuples, qui depuis longtems sentaient le besoin d'une réforme, plutôt que de n'en obtenir aucune, acceptaient celle que leur offraient les Jacobins, et qu'ils adoraient le Livre Rouge. Au moment où j'écris ceci, (j'en félicite Votre Excellence) les Peuples d'Allemagne paraissent éclairés enfin ! d'Hommes d'Etat, et d'Hommes pouvant conserver l'opinion que s'il se combine plusieurs de ces Gouvernemens révolutionnaires, ce doit être ceux qu'il était devenu nécessaire, ou convenable, ou grandement utile de former.

Au milieu de ces illusions que se faisaient les Peuples, et n'ayant encore à arrêter en nation que des hommes à moitié corrompus, l'Empereur pensait à leur proposer les voyages de Buonaparte, lui Liliput de nouveau la guerre en 1805. La Russie aida l'Empereur d'une Armée, l'Angleterre, de ses subsides. Mais ce ne fut qu'une Campagne, bientôt décidée, hélas ! par la capitulation d'Ulm et la bataille d'Austerlitz.

Si jamais aucune de ces grandes disettes, il est difficile de bien expliquer leurs causes : le tems les révèle peu à peu, par la comparaison des jugemens

divers

divers de ceux qui y ont assisté. Voici celles qui me semblent le plus généralement reconnues : 1° l'incapacité du Général Mack à commander une grande Armée, et sa vicieuse à persister dans des plans, lorsque les dispositions de l'Ennemi avaient tout changé ; 2° la précipitation des Russes, qui engagea la bataille à Austerlitz, et qui en prématura la perte, tandis qu'un jugement des Militaires instruits, Buonaparte qui avait rangé son Armée avec la témérité qu'il a toujours, aurait pû périr avec elle en Moravie, si l'on n'avait pas rangé cette Bataille ; 3° surtout, le grand nombre des Alliés d'Opinion que Buonaparte avait encore en Allemagne, et les secours que la Prusse fournissait dans sa bonne volonté des habitants, lui fournissait dans toutes les marches de son Armée ; la terreur que son nom inspirait à beaucoup d'Officiers Autrichiens, Généraux et autres, terreur qui leur-même qu'elle diminua plus de la bravoure personnelle, rendit incapable de commander.

Il est connu aussi que l'Empereur de Russie, qui était avec son Armée, avait près de lui des Conseils perfides et vendus à Buonaparte. Alexandre les eut après la Bataille d'Austerlitz, et retourna à Petersbourg. L'Armée Russe en ordre de la suivre. Cette retraite, la pleine épuisement des ressources, la ruine des plus belles Provinces, les séductions de l'intrigue, l'incendie des Peuples, déterminèrent enfin la paix de Vienne.

Mais dans la Campagne ignominieuse finissante, dont il me reste à parler (celle des Prussiens et des Russes contre Buonaparte en 1806) l'influence de la corruption, de l'indifférence pour la Patrie commune, de la démoralisation et de l'avilissement, l'influence des moyens révolutionnaires sur des hommes ainsi disposés à les accueillir, ces deux preuves de

manifestes, si multipliées et si incontestables, que pour avoir abandonné qu'elle devait l'issue de cette courte guerre, il n'est pas besoin d'attendre que le tems ait révélé aucune des transactions mystérieuses de cette époque déplorable.

La Prusse croyait s'être fortifié par cette armée de paix. Elle avait, en 1806, une des plus nombreuses et des plus brillantes Armées de l'Europe: l'esprit du grand Frédéric semblait l'animer encore, et ce fut, en apparence, le vœu de cette Armée, qui contribua le plus à faire adopter par le Cabinet des mesures de guerre. Quoique les diverses parties de la Monarchie Prussienne fussent moins étroitement liées entr'elles, que ne le sont communément entre les Provinces des grands Etats, la Prusse avait en elle-même d'immenses ressources à opposer à de premiers revers. Son Alliance renouvellée avec l'Angleterre lui assurait des Subsides. Ses Négociations, aidées par la politique habile du Cabinet de St. James, lui promettaient sous peu l'accession de l'Autriche. L'Empereur de Russie était venu en personne à Berlin, consacrer cette guerre, et promettre aux Mânes de Frédéric sur son tombeau la liberté du Nord de l'Allemagne. Enfin telle était la confiance des Ministres du Roi de Prusse dans les propres forces de la Monarchie, ou telle paraît être cette confiance, que c'est un fait connu qu'avant l'ouverture de la Campagne, ils refusèrent une Armée de Cent mille hommes que voulait leur envoyer l'Empereur Alexandre, et n'acceptèrent de S.M. I. qu'un bien moindre secours.

«Mais la démoralisation dans les Etats Prussiens avait jetté de profondes racines. On ne peut guères éviter de reprocher au grand Frédéric de l'avoir

Armée

lemée lui-même. Il lui enleva le gouvernail, mais il voulut écrire, il qu'on dit de lui qu'il était un Philosophe sur le Trône. Cette vanité lui fit mépriser la langue Allemande et la Barbarie des Germains. Lié avec les demi-Philosophes qui tourmentaient de leur tems à miner toute croyance Religieuse, et très occupé de répandre leurs principes en leur littérature corrompue, il n'en tira pas moins d'une main ferme le timon de son Etat: seulement il oublia de considérer ce que cet Etat deviendrait après lui. Plus nouvellement, pour la longue mentalité de la Prusse, l'irréligion aux Révolutionnaires Français, et la correspondance non interrompue avec eux, cette indifférence pour les Opinions Religieuses et pour les Gouvernement, qui caractérise la Philosophisme Français, avait acquis plus de force et d'étendue. Les maximes anti-sociales, déguisées sous les beaux noms de Philanthropie et de Tolérance, avaient fait des Apôtres dans presque toute l'Allemagne, mais particulièrement dans les Etats Prussiens, les membres d'une Secte, ou Société, entièrement active et nombreuse, la Secte des Illuminés, qui comprenait plus d'un Prince, et plusieurs Ministres d'Etat. Elle se divisait, je crois, en plusieurs branches, et comme toutes les sociétés de ce genre, elle était composée de beaucoup de Degrés dirigés par quelques fortunés. Mais toutes les branches de cette Illuminisation prétendue s'unissaient pour admirer la Révolution et Buonaparte: elles s'unissaient pour lui servir de précurseurs, pour enseigner l'inutilité de toute défense, la nécessité que le Destin fut obéi; et le Destin voulait, suivant eux tous, la chûte des anciennes Institutions, avec le renouvellement du Monde.

Telle est, à peu-près, l'explication de la facilité avec laquelle Buonaparte triomphe de ses adversaires dans cette Campagne. Allié comme, de même que s'il fut vaincu en Allié de la Prusse, pour la défendre, et non pour l'envahir, on lui promis de réunir tous les Corps d'armée qu'il fallait marcher contre elle; comme il voulait à Tilsit; comme les Gouverneurs des Provinces Prussiennes les lui livrèrent; comme les Peuples demeurèrent Spectateurs de la destruction de la Monarchie; et comme toute cette Force militaire disparut.

Il n'me qu'à parler encore pour révolutionner la Pologne Prussienne. Les Russes la battirent à Eylau: la Bataille de Friedland, s'il est vrai qu'il la gagna, lui coûta cher, qu'il me pût traverser sur la Niémen le tiers de ses progrès, et de son armée. La Nation Russe n'était pas corrompue: le Cabinet seul de son Monarque le fut alors. La gloire de l'Empereur et de la Nation, et tous les intérêts de l'Europe furent sacrifiés par la Paix de Tilsit.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse,

Monsieur,

de Votre Excellence

Séville, 22 Juillet 1809.

Le très humble et très-obéissant serviteur

Mac de Bovalo

11

11

22 Julio 1809